


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI



417. VI

Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 18 (37)

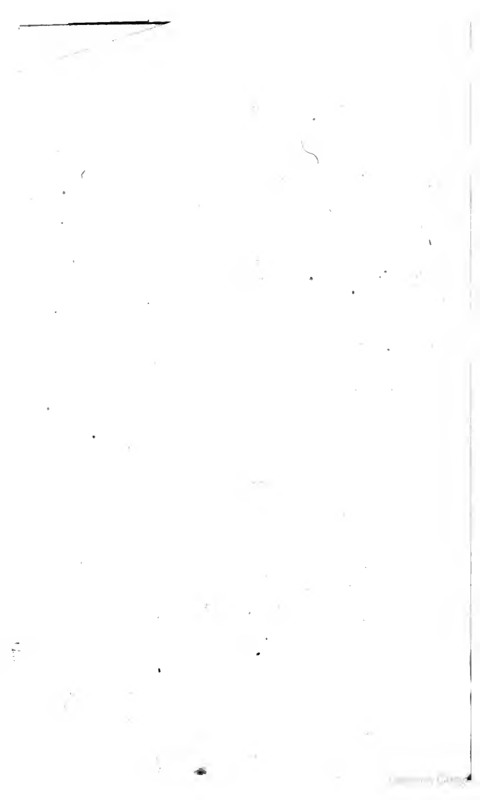


MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

Cc



62787 C 5BV

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANCOIS.

Livres Militaires du seizieme siecle.

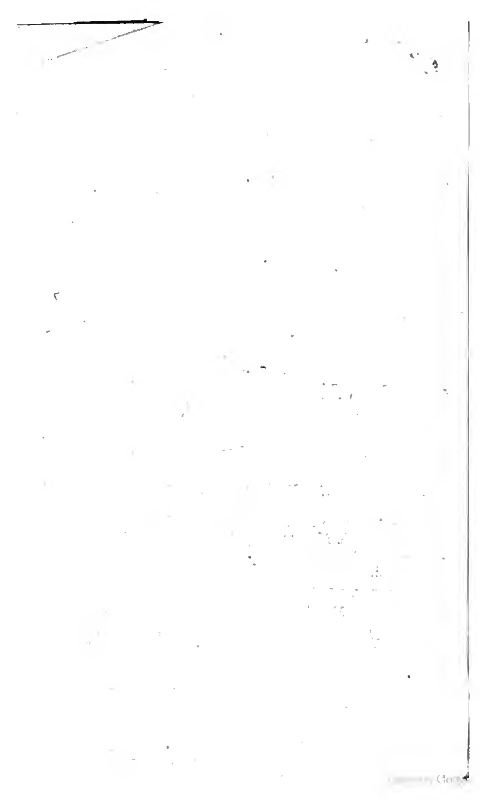


A PARIS,

Chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section I, II.

IX. VOL. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section III, IV.

XI. VOL. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section V, VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troiſieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section VII, VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section IX, X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du ſeizieme ſiecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XI, XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XIII, XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.

Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du seizieme siecle.

Section XV, XV.

XXIII. Vol. Z.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &.

Romans du seizieme siecle.

Section XVII, XVIII.

XXV. Vol. Aa.

Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. Bb.

Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. Cc.

Livres Militaires du seizieme siecle.

Fin de l'Avertissement.



DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES Militaires du feizieme fiecle.

JE confacre ce Volume-ci en entier à rendre compte des Livres qui ont été imprimés en François au feizieme fiecle, concernant l'Art de la guerre, foit qu'ils foient réellement didactiques, & qu'ils traitent ou de l'Art de la guerre en général, ou de fes differentes parties, Tactique, Caftramétation, Artillerie & Fortification, foit qu'ils foient hiftoriques, mais écrits par des Militaires, & qu'ils contiennent des faits de guerre cu-

rieux & instructifs. Je suivrai, en les parcourant, leur ordre chronologique, & l'on en verra mieux quels ont été les progrès de l'Art de la guerre pendant le siecle dont j'écris l'Histoire Littéraire.

A la fin du Volume précédent, j'ai fait mes efforts pour mettre mes Lecteurs parfaitement au fait de l'état où se trouvoit la Milice Françoise au commencement du seizieme siecle, & plus anciennement encore dans les premier, second & troisieme tomes de la Lecture des Livres François, qui forment les Volumes *D*, *E*, *F* de ces Mélanges, j'ai donné des notices des Ouvrages sur la guerre, publiés aux treizieme, quatorzieme, & quinzieme siecles : ainsi j'ai parlé de l'*Art de la Chevalerie*, traduit de Vegece par Jehan de Meun, qui n'a jamais été imprimé ; du Livre du Chevalier de la Tour Landri, composé en 1372, & qui a été imprimé aux quinzieme & seizieme siecles, mais qui n'étoit déjà plus nouveau alors ; de l'*Arbre des Batailles*, composé par Honoré Bonnor, au quatorzieme siecle, & imprimé à la fin du quinzieme ; du *Roman de Bertrand du Guesclin*, composé en 1387 en Vers, & de sa vie en Prose, imprimés au quin-

zieme ſiecle : j'ai parlé du bon Roi René d'Anjou, Roi titulaire des Deux Siciles, & Comte effectif de Provence. Lorſque j'ai rédigé l'article qui le regarde, je ne connoiſſois pas encore un très-beau Manuſcrit de lui, concernant les loix des tournois; je l'ai acquis depuis : c'eſt un morceau curieux, & l'on peut même dire intéreſſant; mais comme il regarde particuliérement la Chevalerie, & ſur tout les amuſemens des Chevaliers du quinzieme ſiecle, je ne crois pas devoir le placer parmi les Livres purement militaires : il n'a jamais été imprimé. J'ai extrait les *Mémoires d'Olivier de la Marche*, qui a été témoin des principaux faits de guerre qui ſe ſont paſſés pendant la vie des deux derniers Ducs de Bourgogne. Je n'ai pas oublié le *Roſier des Guerres*, attribué au Roi Louis XI, & je l'ai placé à la date de ſa compoſition, quoiqu'il n'ait été imprimé qu'au ſeizieme ſiecle. *Le Jouvencel* eſt dans le même cas; c'eſt proprement l'inſtitution d'un jeune homme qui ſe deſtine au métier de la guerre. On trouvera dans les Volumes que je viens de citer, l'ancienne *Hiſtoire du Maréchal de Boucicault*, qui peut fournir auſſi un excellent modele aux jeunes Militaires.

Enfin, j'ai parcouru livre par livre le précis des fameux *Mémoires de Philippe de Commines*, aussi politiques que militaires, mais toujours estimables, de quelque façon qu'on les considere. Je vais maintenant présenter & examiner tous ceux vraiment composés au seizieme siecle. J'ai déjà prévenu mes Lecteurs qu'ils étoient en assez grand nombre, parce que, tandis que les autres Sciences ne se traitoient presque qu'en Latin, ne devant être étudiées que par des gens qui étoient supposés devoir entendre & parler cette Langue morte, on écrivoit en François sur la Science de la guerre, attendu qu'elle étoit pratiquée par des hommes qui savoient tout au plus lire ce qui étoit écrit dans leur Langue naturelle.

Le plus ancien Livre sur la guerre, imprimé au seizieme siecle, que je connoisse, a été publié en 1502; son titre est *la Nef des Batailles*; il se trouve joint à un autre Ouvrage de politique & de morale, intitulé *la Nef des Princes*. Ces deux Ouvrages sont de deux Auteurs différens. La Nef des Princes est de Simphorien Champier, Médecin du Duc de Lorraine; il consiste dans le *testament d'un vieux Prince, lequel il laissa à son enfant*

NEF DES BATAILLES.

en la fin de ſes jours, pour le inſtruire aux vertus & pour fuir aux vices, en vers, accompagné de grandes notes, la plupart en Latin. Vient enſuite *le Gouvernement d'un jeune Prince*, qu'il a dédié à Jean & Jacques de Caſtelnau pere & fils; il eſt en proſe; puis, *les Proverbes des Princes, leur doctrinal, & la fleur des Princes; le Dialogue de Nobleſſe; la Déclaration du ciel du Monde*, en proſe; *la Malice des Femmes*, en vers; *le Doctrinal du Pere de Famille*, & la *Voie de Paradis.* Comme il n'y a rien de militaire dans tout cèla, je ne m'arrête qu'à *la Nef des Batailles*, qui eſt d'un autre Auteur plus capable de parler de la guerre, car il étoit Chevalier, & s'intitule haut & puiſſant Seigneur *Robert de Barſat* (c'eſt-à-dire *Balzac*), Seigneur d'Entraigues, Chambellan, Conſeiller du Roi, & Sénéchal du pays d'Agenois & de Gaſcogne. Ce Gentilhomme trace la façon dont un Roi doit entreprendre, conduire & terminer une guerre, compoſer ſon armée, & choiſir ſes Généraux & ſes Officiers. » *Item*, dit-il, » doit ledit Prince ſavoir, ou ſoi en- » quérir des principaux de ſes gens, de » ce que ils ſavent bien faire, & à quoi

» ils ſont propres, pour les y employer;
» car autrement ne ſauroit être le Prince
» bien ſervi. C'eſt mauvaiſe choſe de
» donner à un homme charge qu'il ne
» ſait faire, & en vient beaucoup de
» maux. Mais il y a à la guerre gens qui
» ſont propres à faire une choſe & non
» pas une autre. Les uns ſont bons pour
» être Chiefs de guerre & conduire une
» groſſe armée; les autres ſeulement à
» mener cent lances ou moins; les
» uns propres à combattre à cheval,
» les autres à pied, étant gens arrê-
» tés & aſſurés; les uns à aſſaillir une
» place, les autres pour la défendre & la
» garder. Il y en a propres à envoyer à
» l'eſcarmouche, bons à mener coureurs,
» & bons eſtradeurs pour ſavoir nou-
» velles; les autres pour l'artillerie, pour
» faire ponts & puſſaiges pour paſſer ri-
» vieres, & d'autres pour faire venir vi-
» vres. *Item*, ordonner l'avant-garde;
» *item*, ordonner l'arriere-garde; *item*,
» faire aller le bagage en façon qu'il ne
» ſe trouve point entre les gens d'armes;
» *item*, ordonner l'artillerie aller à ſûreté,
» car la perte ſeroit une demi-bataille
» perdue. Enfin, aucuns entendent bien
» le fait de la guerre pour donner bon

» conseil, mais exécutent mal ; d'autres » ne peuvent donner conseil, mais exé» cutent hardiment. Il y en a qui sont » bons à conseil & à exécution ; d'autres » ne à l'un ne à l'autre, ne à soutenir » combat, ne à assaillir «.

Continuant à donner des conseils sur la maniere de faire la guerre & de livrer bataille, il dit qu'il faut *en chacune bataille*, c'est à-dire en chaque corps d'armée, qu'*il y ait un nombre de coulevriniers & arbalétriers ;* item, *des chevaux legiers à cheval, comme janeteres & estradiots* (1).

Robert de Balzac conseilloit aux Princes & aux Généraux de haranguer leurs soldats & de bien les exhorter un jour de bataille.

(1) On appeloit *janeteres* ou plutôt *geneteres*, des cavaliers armés à la légere, qui montoient des chevaux d'Espagne nommés *genets*. Quant aux estradiots, c'étoient des troupes de cavalerie étrangere, sur-tout des Albanois, qui, ayant passé en Italie avec des Chefs de leur Nation, se mirent au service du Roi Charles VIII lors de l'expédition de Naples ; ils étoient fort utiles dans une action, parce qu'étant plus légérement armés que la Gendarmerie, ils pouvoient la harceler & se porter facilement sur ses flancs & derriere elle. Ils combattoient quelquefois à pied avec des zagayes ou bâtons ferrés par les deux bouts, qui devenoient entre leurs mains une arme très-dangereuse. Il y en avoit encore en France sous le regne de Henri III.

Dans la ſuite de ce petit Ouvrage ; l'Auteur donne des maximes ſur les meſures qu'il faut prendre lorſqu'on veut aſſiéger une place : il conſeille de l'enclorre, c'eſt-à-dire l'inveſtir parfaitement ; car ſi l'on y laiſſe quelque iſſue, jamais on ne viendra à bout de la réduire : ſi l'on fait pluſieurs attaques, de les diriger de maniere que l'une puiſſe toujours ſecourir l'autre ; de faire de grands foſſés devant toutes les portes de la place, de peur que l'ennemi n'en puiſſe ſortir. La premiere choſe que doivent faire les aſſiégeans, c'eſt de fortifier leurs lignes contre les ennemis du dedans & du dehors. Une obſervation importante de Robert de Balzac, c'eſt que lorſque l'ennemi du dehors veut vous forcer à lever le ſiége, il vaut mieux aller au devant de lui & le combattre, que de l'attendre dans ſes lignes : *car*, dit-il, *ſi l'on faiſoit autrement, on ſeroit déconfi, étant aſſailli devant & derriere.* Quand on fait donner l'aſſaut par un corps de ſes troupes, il faut le faire ſoutenir par un autre, *pour que ces premiers attaquans ne ſoient affolés, comme il arriva au Comte d'Armagnac, que l'on appeloit la* Boſſe d'Arma-

gnac, *qui fut détroussé à Alissandre* (Alexandrie) *en Lombardie.*

A la fin de la Nef des Batailles, on trouve un petit Ouvrage intitulé *le Grand Chemin de l'Hôpital, & les Gens qui le trouvent par leurs œuvres & maniere de vivre*, par Robert de Balzac : ce morceau n'est point militaire, mais du moins est-il très-moral ; je ne peux m'empêcher d'en copier quelques maximes, qu'il donne comme les moyens les plus sûrs pour aller à l'hôpital.

» Gens qui ont petit avoir & dépendent » (*dépensent*) beaucoup «.

» Gens qui jouent volontiers & perdent » souvent «.

» Vieux gens d'armes qui n'ont rien ac- » quis dans leur jeunesse, mais fait bonne » chiere & tout dépendu «.

» Gens qui achetent cher & comp- » tant, & vendent à bon marché & à » crédit «.

» Gens pauvres qui se marient par amou- » rettes «.

» Gens qui, sans être Princes ou grands » Seigneurs, mettent dix-huit aunes de » velours en une robe, & autant d'écus » en ornemens «.

» Qui n'a travaillé en jeunesse, va en » hôpital en vieillesse «.

» Qui mange son pain trop chaud, s'é- » touffe «.

» Qui brûle son bois trop vert, s'en- » fume ».

RUSES ET CAUTELES DE GUERRE. *Les Ruses & Cauteles de guerre* ont été imprimées à Paris par Jean Petit en 1514; l'Auteur, ou du moins l'Editeur, s'appeloit *Regnier Rousseau* : il est dédié à Monseigneur le Duc de Bourbon & d'Auvergne. Ce n'est qu'un extrait des ruses de guerre de Frontin & de quelques autres Guerriers plus modernes. La Croix du Maine prétend que le premier & véritable Auteur de ce Recueil se nommoit *Emeri de Sainte-Rose*. On y trouve toute la naïveté des temps d'ignorance où cet Auteur vivoit sans doute. Je ne répéterai point tout ce qu'il répete d'après les Anciens, que j'ai déjà extraits; mais voici quelques traits moins connus, qui feront juger du ton de l'Ouvrage, & de l'utilité dont il peut être.

Barthelemi d'Alviane, Général des Vénitiens, au commencement du seizieme siecle, fut battu, pour avoir livré mal à propos bataille aux François, commandés par Louis XII en personne,

auprès d'Aignadel & de Caravalz. Les Vénitiens étoient dans une bonne position; ils auroient bien fait de s'y tenir, & eussent arrêté long-temps les François, qui n'auroient pu pénétrer dans les États de la République. Mais d'Alviane, qui d'ailleurs étoit un bon Général, les provoqua mal à propos, & sa défaite fut cause de la perte d'une partie des possessions Vénitiennes. Cependant Alviane commit encore la même faute quelques années après. A la fin de 1513, ou au commencement de 1514, année de l'impression de ce Livre-ci, les Vénitiens avoient guerre contre les Espagnols, & Alviane commandoit encore les troupes de la République. Les Espagnols étoient dans la position la plus fâcheuse, manquant de vivres, ils étoient presque réduits aux abois : Alviane les attaqua ; ils se défendirent en désespérés, & il fut battu à plate couture.

Le Roi Jean fit la même faute en attaquant les Anglois à Maupertuis, près de Poitiers. Non seulement ils se défendirent en Héros, mais ils remporterent une victoire complette, & firent le Roi Jean prisonnier. Leur poste étoit excellent; mais ils ne pouvoient pas y rester long-

temps, faute de vivres, & si le Roi Jean eût voulu les attendre, ils auroient été obligés d'en sortir, & on seroit alors tombé sur eux avec avantage.

Bertrand du Guesclin, en feignant de décamper, engagea au combat le Captal de Buch, Général des Anglois, & le tira de la bonne position où il étoit; alors il se retourna pour le combattre, & remporta la victoire.

L'an 1513, la Gendarmerie Angloise & la Françoise s'étant rencontrées vers Térouane, la derniere s'enfuit, & fut vivement poursuivie par la premiere, qui s'engagea imprudemment dans cette poursuite, & s'écarta trop de son camp & du gros de son armée. L'Auteur remarque très à propos que si, au lieu de s'enfuir toujours & de se disperser, les François avoient voulu tourner la tête & revenir sur les Anglois, ils en auroient eu bon marché, & les auroient aisément dissipés : mais c'est ce quils ne firent pas; au contraire, ils coururent avec tant de vîtesse, que cette journée, peu honorable aux François, fut surnommée *la journée des éperons;* son véritable nom *est le combat de Guinegate.*

Sertorius faisant la guerre contre Pom-

pée en Lusitanie, au moment qu'il étoit prêt à livrer bataille, un Courrier vint à grande hâte lui apprendre qu'un de ses Généraux venoit d'être battu à quelques journées de là. Sertorius, sentant combien il étoit intéressant de cacher cette nouvelle, pour ne pas décourager ses gens, fit sur le champ couper la tête au Courrier, afin que personne ne sût d'où il venoit & ce dont il étoit question.

L'Auteur fait un grand éloge de la maniere dont le Roi Charles VIII avoit rangé son armée pour faire sa retraite de l'Italie en France, en passant par les montagnes de la Lombardie, au mois de Juillet 1495. C'est à cette excellente disposition que Charles VIII dut le gain de la bataille de Fornoue, & la possibilité de délivrer le Duc d'Orléans, assiégé dans Novarre. L'armée Françoise étoit divisée en avant-garde, corps de bataille, & arriere-garde.

L'Auteur prétend que les Turcs ont une coutume qui prouve le peu de cas qu'ils font d'une partie des troupes de leurs armées; c'est qu'ils composent leur avant-garde de plusieurs rangs de soldats sans valeur & sans mérite; ils laissent jeter aux ennemis leur premier feu contre ces gens-là; qu'ils massacrent à la vérité;

mais; étant ensuite fatigués & un peu dérangés, le corps de bataille & celui de réserve des Turcs, composés de leurs meilleures troupes, tombent sur eux de droit & de gauche, & jettent aisément les vainqueurs dans le plus grand désordre, & les défont entiérement.

Nous trouvons dans ce Livre-ci déjà deux exemples de batailles gagnées par l'effet du canon, & par l'adresse avec laquelle les François surent s'en servir & le masquer à propos. L'une est du milieu du quinzieme siecle, lorsque Charles VII faisoit la guerre aux Anglois en France. Le Comte Talbot, Général Anglois, s'étoit sur-tout rendu redoutable. Se trouvant en présence des François auprès de Bordeaux, ceux-ci l'attendirent de pied ferme, &, après l'avoir laissé approcher à une certaine distance, leurs bataillons s'ouvrirent tout-à-coup, & démasquerent une batterie redoutable de gros canons, qui foudroya les Anglois, les mit dans le plus grand désordre, & décida du succès du combat. C'est à peu près de la même maniere que le Duc de Nemours gagna la bataille de Ravennes, en 1512, le jour de Pâques. Les François avoient placé entre leurs rangs six pieces de canon

de l'espece de ceux que l'on appeloit *faucons ;* les Espagnols ne s'en doutoient pas, & les attaquerent très-vivement ; mais la batterie, démasquée à l'instant, *fit sur eux*, dit l'Auteur, *un merveilleux encombre, & les hommes d'armes François tomberent sur eux, sans leur donner espace ni loisir pour se rejoindre ni rallier, &, par ce moyen, ils furent achevés.* Malheureusement le jeune & brave Duc de Nemours y fut tué.

Pour prouver combien il faut être sur ses gardes à la guerre & se défier de ses ennemis, l'Auteur cite l'exemple de l'Empereur Julien, que les Chrétiens ont surnommé l'*Apostat.* Il faisoit la guerre aux Perses, & vouloit pénétrer jusque dans l'intérieur du Royaume. Ceux-ci, qui pouvoient difficilement résister à toutes les forces de l'Empire Romain, voulurent le faire tomber dans un piége. Pour cet effet, ils engagerent un grand Seigneur à faire semblant de trahir sa Patrie & se jeter dans les bras de l'Empereur. Julien le reçut à merveille, & prit en lui une confiance très-déplacée. Il le pria de lui servir de guide ; c'étoit justement cette commission que briguoit le Persan. Il fit passer à l'armée Romaine le fleuve du Tigre, &

l'engagea dans des déserts où elle fut aisément détruite & défaite; Julien même y périt.

Je terminerai cet extrait par un trait qui caractérise le goût du siecle, & sans doute la personne de l'Auteur des Ruses & Cauteles de guerre, soit qu'il s'appelle *Remi Rousseau* ou *Emery de Sainte-Rose;* voici ses propres termes: » A Rome advint une » chose merveilleuse, c'est que une partie » de la muraille du Château Saint-Ange, » ouquel le Pape (Alexandre VI) s'étoit » retraict comme répugnant à l'entreprise » du Roi (Charles VIII allant à la con- » quête du Royaume de Naples), tomba » dedans les fossés, comme par miracle de » Dieu «.

ART DE LA GUERRE DE MACHIAVEL.

L'*Art de la guerre* du fameux *Nicolas Machiavel*, composé environ l'an 1520, a été traduit peu de temps après en François par Jean Charrier, qui fut, vers 1546, Avocat-Général au Parlement de Provence. Il mit à la tête de sa traduction ces deux vers François:

Soldats, armes, chevaux, hardiesse & vaillance,
Ne servent que bien peu sans conseil & prudence.

Si cet Ouvrage n'avoit pas absolument pour objet la guerre, je n'en parlerois point du

du tout, car le nom de l'Auteur ne doit pas inſpirer beaucoup de confiance aux Militaires, auxquels il prétend donner des leçons. Machiavel étoit un homme de beaucoup d'eſprit, mais décrié du côté du cœur & de l'honnêteté des ſentimens, & qui n'avoit nulle réputation de bravoure & d'habileté, comme Officier. C'étoit un ſimple Bourgeois qui devint Secrétaire de ſa République, & qui ne pouvoit conſidérer la guerre qu'en Savant ou en Politique, & l'on ſait quelle étoit la politique de Machiavel. Cependant il renferme quelques idées qui ſont bonnes, ſinon à adopter, du moins à connoître, & c'eſt de celles-là dont je vais tâcher de faire un choix, pour les préſenter à mes Lecteurs.

L'Art de la guerre de Machiavel eſt en Dialogues. Les Interlocuteurs ſont Rucellai, Florentin, que Machiavel aſſure avoir été un homme de grand mérite & fort ſage, & Fabrice Colonne, Seigneur Italien, également illuſtre par ſa naiſſance & ſa valeur, qui, revenant de ſervir dans les troupes Eſpagnoles en Italie, s'arrêta à Florence. Rucellai, qui étoit ſon ami, l'engage à s'entretenir avec lui ſur la guerre. Ils en raiſonnent, & il s'en faut bien qu'ils

ſoient toujours d'accord. Ils conviennent cependant enſemble d'une premiere vérité, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre, de leur temps, la même diſcipline que pratiquoient les anciens Romains; les mœurs ſont changées, les corps ne ſont plus ſi robuſtes, & les hommes ne ſont pas animés par les mêmes motifs. On ne fait plus la guerre pour la gloire & l'avantage de ſa Patrie, mais pour ſatisfaire ſon ambition ou ſa cupidité perſonnelle. L'exemple de François Sforce, qui, de ſimple ſoldat, devint uſurpateur de la Souveraineté de Milan, inſpire à tous les Guerriers une émulation qui leur fait faire quelquefois de grandes choſes, mais auſſi leur fait commettre, ou du moins tenter de grands crimes. Il s'enſuit que ces gens-là ne veulent pas poſer les armes, crainte d'être punis, en temps de paix, de tout le mal qu'ils ont fait en temps de guerre. Ces Guerriers ne reſſemblent pas aux Scipions & aux Lucullus, ils tiennent plutôt du caractere de Sylla & de Céſar. On ſait que Machiavel ne croyoit point aux vertus & au déſintéreſſement; auſſi n'y en avoit-il guere de ſon temps: la guerre étoit regardée comme un temps de liberté & une occaſion de s'enrichir par le pillage; & la paix

un temps d'oiſiveté & d'ennui. Fabrice Colonne convient cependant que la tranquillité ſeroit à ſouhaiter; mais il la regarde preſque comme une chimere. Entrant enſuite dans le détail, Colonne veut qu'on choiſiſſe pour ſoldats, autant qu'on le pourra, des Citoyens honnêtes & vertueux. Mais comment pourroit-on en trouver, d'après la façon de penſer que Machiavel ſuppoſe aux Guerriers de ſon temps ?

Dans le ſecond Livre, il eſt queſtion du choix des armes. Il paroît que la pique étoit l'arme à la mode; elle l'étoit devenue lorſque Charles VIII entra en Italie pour ſon expédition de Naples. Les longues piques avoient bien des inconvéniens; mais elles avoient auſſi des avantages; elles atteignoient de loin, & empêchoient la cavalerie de s'approcher des bataillons, de les atteindre avec leurs lances, & de les fouler aux pieds. Ce fut à la faveur de cette arme que les Suiſſes, qui paſſoient dans ce temps-là pour la plus ferme & la meilleure infanterie de l'Europe, réſiſterent aux attaques des troupes de toutes les autres Nations.

On commençoit, du temps de Machiavel, à ſentir tout l'inconvénient de

cette cavalerie pesante & armée de toutes pieces, & sur-tout des casques à visiere, qui empêchoient les Chevaliers de voir ce qui se passoit devant eux, & de tourner librement la tête à droite & à gauche; &, en tout, on en revenoit à regarder l'infanterie comme devant faire la force principale d'une armée. Les Grecs & les Romains pensoient ainsi; mais on avoit ensuite donné toute préférence à la cavalerie, sans doute parce que l'infanterie étoit mal composée & mal exercée. On trouve ici un grand éloge de la façon dont les Romains exerçoient leurs troupes; mais il auroit été difficile d'en faire autant du temps de Machiavel. Il en convient lui-même; cependant il propose d'imiter, le mieux qu'il sera possible, la Tactique & la Castramétation Romaines. Il dit que les Anciens faisoient leurs évolutions au son de la flûte; il propose de les faire de même au son du tambour, des fifres ou de la trompette, suivant le genre de troupes. Il prétend que ces instrumens militaires modernes seroient tout aussi susceptibles que ceux des Anciens d'être montés sur les différens tons de cette musique expressive qui encourageoit si bien les Grecs au combat, les

animoit quand il le falloit, & les rendoit plus prudens & ralentiſſoit leur ardeur quand il étoit néceſſaire. A la fin de ce Livre, Machiavel fait une réflexion aſſez juſte ; c'eſt que depuis que l'Europe eſt partagée entre un aſſez grand nombre de Puiſſances toutes policées & aguerries, l'Art de la guerre doit ſe maintenir & ſe perfectionner bien mieux qu'il ne faiſoit du temps que Rome avoit ſeule l'Empire du Monde, ou du moins que le reſte étoit barbare ; car il y a actuellement une émulation établie entre les Nations qui ſe diſputent l'honneur d'être les plus habiles dans cet Art ; au lieu que les Romains, ſous les Empereurs, ſe crurent ſi ſupérieurs à leurs ennemis ſur cet article, qu'ils négligerent même de ſuivre rigoureuſement leurs anciens principes, ni d'en acquérir de nouveaux ; & la Capitale ne fourniſſant plus de Généraux, de bons Officiers, ni même de braves Soldats aux armées, la Milice Romaine fut en décadence.

Dans le troiſieme Livre, Machiavel prétend apprendre à ſes concitoyens, dont il n'étoit pourtant que le Secrétaire & nullement le Général, comment il faut ranger une armée en bataille. Il explique

à cette occaſion quelle étoit la Tactique des Anciens, & fait faire à un de ſes Interlocuteurs une deſcription fort animée d'une bataille imaginaire, conduite & livrée d'après ſes principes. L'autre Interlocuteur ſe moque aſſez plaiſamment du premier, & lui prouve que, ſuivant toutes les regles, il ne devoit pas remporter la victoire. Il lui reproche, entre autres, d'avoir placé ſon canon ſur le front de ſes bataillons, ce qui a dû embarraſſer leurs manœuvres; il lui fait très-bien obſerver qu'il auroit bien mieux fait de chercher à placer ſes batteries ſur quelque hauteur, à l'un des côtés de ſon armée, un peu en avant; que de là ſon canon auroit pu prendre les bataillons ennemis en flanc, & ce que l'on appelle en *écharpe*, & y faire un grand ravage, ſur-tout en tirant de haut en bas, parce qu'il eſt plus aiſé de pointer le canon de cette maniere, & qu'il y a moins de coups perdus; enfin, il s'attache à prouver que l'artillerie n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour empêcher que, dans les batailles, on ne mette en uſage toute la Tactique des Anciens. Les raiſons de Machiavel ſont d'autant meilleures, que de ſon temps on connoiſſoit déjà l'uſage du canon, mais qu'on ne ſe

servoit point encore d'arquebuses, de mousquets, ni de pistolets.

Dans le quatrieme Livre, on continue de parler des manœuvres militaires, surtout de cette disposition du coin, si fameuse dans l'antiquité. Machiavel prétend qu'il faut y en opposer une autre, qu'il appelle *disposition en ciseaux*, d'après laquelle le coin peut être environné ou pris en flanc.

Dans le cinquieme, on voit que, du temps de Machiavel, on connoissoit déjà très-bien la formation de l'infanterie en bataillon carré. On dit, avec raison, que cette manœuvre est sur-tout fort utile lorsque l'infanterie est obligée de faire retraite en plaine devant la cavalerie.

Dans le reste du Livre, il est question des soins qu'il faut prendre pour assurer la subsistance du soldat. L'Auteur paroît désirer qu'on pût y pourvoir de maniere qu'il ne manquât de rien, & qu'on lui ôtât tout prétexte de courir chez les paysans à droite & à gauche, pour chercher sa subsistance, comme cela arrivoit sans doute au quinzieme siecle en Italie. Il nous apprend qu'on ne permettoit point aux soldats Romains de boire du vin, mais seulement de l'eau avec un peu

de vinaigre. Il ſent bien qu'il ſeroit difficile d'accoutumer le Militaire moderne, ſur-tout les Allemands, à ce régime; mais il voudroit du moins qu'on leur en fît fournir, en payant, par des vivandiers dans le camp même. Les Romains donnoient de la farine à leurs ſoldats, qui faiſoient eux-mêmes leur pain; ils faiſoient conduire à la ſuite du camp de nombreux troupeaux, & diſtribuoient en regle la viande, & quelquefois du lard & de la graiſſe. Notre Auteur ſouhaiteroit qu'on en fît autant. La cavalerie Romaine ne vivoit que d'orge en hiver & en été, par conſéquent elle étoit diſpenſée, dans tous les temps, d'aller au fourrage. Plût au ciel, dit Machiavel, que nous imitions nos Anciens, ſur-tout dans la diſtribution des contributions que l'on fait payer aux pays ennemis, & même dans celle du pillage ! Les armées Romaines s'enrichiſſoient; elles pilloient même, mais c'étoit avec ordre & meſure : chacun étoit récompenſé ſuivant ſon grade & ſuivant ſon mérite. Il n'y en avoit aucun qui ne fût ce qui lui étoit dû, & il n'oſoit pas en exiger davantage. Il eût été coupable de le demander, & on eût commis un crime capital de le prendre.

Le ſixieme Livre roule tout entier ſur la Caſtramétation des Romains, que Machiavel voudroit toujours que l'on prît pour modele, & ſur la maniere dont les Généraux Romains diſtribuoient les récompenſes & les peines. Pour les unes & pour les autres, c'étoient toujours les compagnons d'armes du ſoldat méritant ou déméritant, qui étoient ſes juges & pouvoient réclamer en ſa faveur ou contre lui, s'il eût été récompenſé ou puni mal à propos. Il y avoit même, à ce que dit Machiavel, dans les armées Romaines, une façon de punir les ſoldats ſinguliere, & qui mérite d'être remarquée. Le Général faiſoit venir le coupable en ſa préſence, &, après l'avoir convaincu de ſa faute, il ne faiſoit que le toucher d'une baguette, en lui déclarant qu'il le chaſſoit du ſervice, dont il le jugeoit indigne. Alors il étoit permis à ce malheureux de s'enfuir; mais il l'étoit auſſi à ſes compagnons de le tuer : c'eſt ce qui arrivoit ſouvent. Lorſque le crime leur paroiſſoit trop odieux, ils lui lançoient leurs javelots, & il étoit paſſé par les armes. Quand ils avoient pitié de lui & le laiſſoient ſortir du camp, il n'étoit guere plus heureux; il erroit miſérablement, & quand il retour-

noit chez lui, ſes parens ne vouloient plus le revoir.

Le ſeptieme & dernier Livre roule ſur les fortifications & les ſiéges. Machiavel rend, à cette occaſion, juſtice aux François, & convient que ce n'eſt que depuis leur entrée en Italie, ſous Charles VII, que les places ſont fortifiées avec quelque méthode & régularité, & qu'on a perfectionné les creneaux & les embraſures; ce ſont les François qui ont imaginé les barrieres & les herſes en couliſſe, qui ſont, dit Machiavel, d'une ſi grande utilité.

Enfin, il termine ſon Ouvrage par recommander d'uſer à la guerre de ruſes & de ſtratagêmes: cette matiere, qui paroiſſoit avoir été épuiſée par Frontin, Polien & autres, préſente encore du neuf, étant traitée par Machiavel, qui, comme on ſait, faiſoit profeſſion ouverte de fourberie. Il cite pluſieurs exemples des ruſes qu'il conſeille: par exemple, le fameux Céſar Borgia, neveu du Pape Alexandre VI, ayant déclaré ouvertement qu'il alloit aſſiéger la ville de Camerine, & ayant même commencé à l'inveſtir, ſe rejeta tout d'un coup ſur la ville d'Urbin, & s'en empara par ſurpriſe. Souvent après avoir tué ou fait priſonniers quelques dé-

tachemens des troupes de ſes ennemis, il faiſoit prendre les habits à ſes gens, & les renvoyoit du côté de la place, dont on leur ouvroit les portes, croyant que c'étoit le détachement qui rentroit. A peine les gens de la Ville avoient ils reconnu ceux de Borgia, que ceux-ci étoient ſur leurs talons & ſe rendoient maîtres de la place.

VALLO.

Je n'en extrairai pas davantage de l'Art de la guerre de Machiavel. Je paſſerai à un autre Ouvrage que je crois plus ancien, mais dont je ne connois d'édition qu'une, imprimée à Lyon, en 1529, en caractères gothiques. Il eſt intitulé *Vallo*, ſoit parce qu'il traite de fortifications & de retranchemens, que l'on appelle en Latin *valli*, *valles*; ſoit du nom de l'Auteur, que l'on appeloit *Baptiſte Della Valle*. Il paroît qu'il étoit Italien, & que cet Ouvrage a été originairement écrit dans cette Langue. Il eſt diviſé en quatre Livres, dont les deux premiers traitent de fortifications & de ſiéges; le troiſieme, de Tactique; & le quatrieme contient quelques queſtions de Chevalerie. L'Ouvrage eſt écrit en ſi mauvais ſtyle & en ſi mauvais caractere, que tout ce que je peux faire eſt d'en tirer quelques traits remar-

quables par le ridicule, ou parce qu'ils fixent l'époque de certaines connoiſſances.

L'Auteur prétend qu'un brave Capitaine doit être vêtu de quatre couleurs, blanc noir, rouge, & turquin, c'eſt-à-dire bleu, & il donne à chacune de ces couleurs une interprétation allégorique.

Il a un ſyſtême de fortifications pour les places, qu'il regarde comme très-utile contre le canon; il l'appelle *fortifications en baſtille*, ou *baſtillons*; il paroît que ce ſont des redoutes ou petits forts de terre, qu'il plaçoit en avant des portes des Villes, pour en empêcher les approches; leur forme étoit ronde ou carrée. Les remparts étoient de terre, ſoutenue par des claies de pieux ou de fagots croiſés & entrelacés les uns dans les autres. Vallo conſeille de faire ces remparts en talus, ſur un plan un peu incliné, afin que le boulet, frappant deſſus, s'y enfonce, & ne les faſſe pas ébouler.

Il propoſe différens moyens pour faire des feux inextinguibles & qui brûlent même dans l'eau. Ce ſeroit une eſpece de feu grégeois; mais la recette contenue dans ce Livre-ci eſt ſi obſcure, que je ne me flatte pas de l'avoir compriſe. On y trouve auſſi la maniere de fabriquer de la

poudre à canon de différentes especes, telle qu'elle étoit usitée il y a près de 300 ans. Il paroît qu'on la distinguoit déjà en grosse poudre à canon, poudre moyenne pour fauconneaux & arquebuses, & poudre fine pour coulevrines; c'est celle que nous appelons aujourd'hui *poudre à tirer* ou *de chasse*.

Dans le second Livre, on apprend la maniere de creuser des tranchées & de faire des gabions, que l'Auteur appelle *cages*, qui servoient déjà à masquer les batteries de canon & à couvrir ceux qui les servoient.

Dans le troisieme Livre, on trouve la façon de ranger des bataillons & de leur faire prendre toutes sortes de formes. Il y en a assurément de fort singulieres, qui seroient fort difficiles à exécuter en temps de paix & tout à son aise, & impossibles à pratiquer devant l'ennemi.

On trouve ici le dessin de deux machines; l'une avec laquelle un gendarme ou soldat peut, sans savoir nager, se soutenir sur l'eau & traverser les rivieres; c'est une ceinture de liege à larges bords, qui effectivement peut être de quelque utilité en pareille occasion; l'autre est faite pour les plongeurs; c'est un casque

ou bouteille de verre, avec un tuyau qui remonte jusque sur la surface de l'eau, par lequel respire le plongeur qui a la tête dans la boule.

Dans le dernier Livre on trouve la forme des cartels, défis & démentis que les Gentilshommes & Militaires se donnoient au quinzieme siecle, & qui occasionnoient entre eux des duels ou combats singuliers. A l'occasion de ces combats, l'Auteur agite des questions qui paroissent délicates & difficiles à décider. Je n'en rapporterai que deux ; voici la premiere: Deux Gentilshommes s'injurient ; l'un appelle l'autre cocu ; celui-ci lui répond qu'il est un traître : lequel est le plus grièvement insulté des deux ? Dans la seconde, on demande si un homme de qualité, Gentilhomme de quatre quartiers (1), doit faire l'honneur à un Militaire ordinaire, ou à un simple Gendarme, qui n'est peut-être pas noble d'origine, de mesurer son épée avec lui ? L'Auteur répond à ces deux questions, mais d'une façon si embrouillée, que je ne peux pas dire au juste quel est son sentiment.

(1) Les troubles du quinzieme siecle étoient cause qu'il n'étoit pas alors toujours aisé de les prouver.

La preuve que le Livre de Vallo eſt plus ancien que l'an 1529, c'eſt qu'il y a une addition en trois Chapitres, dont le ſecond eſt intitulé : *Pour faire boules de métal à tirer en un bataillon de piétons, leſquelles en crevant ſont très-grand dommage.* Il eſt évident que ce ſont les grenades, & peut-être que ce ſupplément au Livre de Vallo eſt l'époque de leur invention. On ſait au reſte qu'on n'en fait plus communément uſage, & que le nom de *grenadiers* eſt reſté à ceux qui les jetoient, & qui ſont regardés comme les plus braves & les plus déterminés ſoldats de nos régimens.

HISTOIRE DU BON CHEVALIER BAYART.

Dès l'an 1527, on imprima en caracteres gothiques, à Paris, *la très-joyeuſe, plaiſante & récréative Hiſtoire compoſée par le loyal ſerviteur des faits, geſtes, triomphes & prouesſes du bon Chevalier ſans paour & ſans reproches, le gentil Seigneur de Bayart, dont humaines louanges ſont répandues par la Chrétienté; de pluſieurs autres bons vaillans & vertueux Capitaines qui ont été de ſon temps; enſemble les guerres, batailles, rencontres & aſſauts qui, de ſon vivant, ſont ſurvenus tant en France, Eſpagne, que Italie.*

L'emphaſe ridicule dont ce titre eſt

rempli, n'empêche pas que l'Ouvrage qu'il annonce ne ſoit très-curieux & très intéreſſant. L'Auteur, dont le nom eſt reſté inconnu, ſe feroit moquer de lui, s'il oſoit dire aujourd'hui que l'Hiſtoire d'un Héros & d'un Grand Homme eſt joyeuſe & récréative, & que le meilleur Militaire que la France ait eu pendant le cours de deux ſiecles, étoit gentil. Mais tel étoit le ſtyle de ſon temps : heureux ſi nous trouvons encore dans le nôtre la noble franchiſe, la ſimplicité de mœurs, la pureté de ſentimens, & le courage le plus intrépide, qui formoient le caractere du Chevalier Bayart ! Il fut tué en 1524 ; & c'étoit moins de trois ans après ſa mort qu'on le propoſoit pour modele à ſes compatriotes, & qu'on écrivoit ſes actions très-véritables, & dont il y avoit tant de témoins du même ton, dont on racontoit les exploits fabuleux attribués aux Rolands & aux Amadis. Je vais adopter les principaux chapitres de cette Hiſtoire, dans les propres termes Gaulois & naïfs dans leſquels elle a été d'abord écrite, & qui ſont altérés dans les éditions poſtérieures à celle de 1527. Rien ne prouvera mieux que la vie de Bayart eſt effectivement un Livre militaire, & que ſes exemples ſont des

des leçons pour les Guerriers. D'ailleurs cette vie offre le tableau le plus fidele des mœurs de la noblesse Françoise sur la fin du quinzieme & tout au commencement du seizieme siecle.

» Au pays de Dauphiné sont plusieurs » grosses & bonnes Maisons de Gentils- » hommes, dont sont issus tant de » vertueux & nobles Chevaliers, que le » bruit en court par toute la Chrétienté; » en sorte que tout ainsi que l'écarlate » passe en couleurs toutes autres teintures » de draps; sans blâmer la noblesse d'au- » cune région, les Dauphinois sont ap- » pelés par tous ceux qui en ont connois- » sance, l'*écarlate des Gentilshommes de* » *France*. Entre ces Maisons est celle » de Bayard (1), de ancienne & noble ex- » traction, & bien ceux qui en sont saillis » le montrent, car à la journée de Poi- » tiers, le trisaïeul du bon Chevalier sans » Peur & sans reproche mourut aux pieds » du Roi de France Jean; à la journée » de Crécy, son bisaïeul; à la journée de » Montlhéri, demeura sur le champ

(1) Le vrai nom du Héros de cette Histoire étoit *Terrail* ou du *Terrail*; son pere portoit le nom de *Bayard*, de celui du château qu'il habitoit

» son aïeul, avec six plaies mortelles sans » les autres ; & à la journée de Guine- » gate, fut son pere si fort blessé, que » onques depuis ne put partir de sa mai- » son, où il mourut âgé de bien quatre- » vingts ans. Peu d'années avant son tré- » pas, ce bon pere, considérant par na- » ture qui la lui défailloit, ne pouvoit pas » long-temps rester en ce mortel séjour, » appela quatre enfans qu'il avoit, en la » présence de sa femme, Dame petite de » corps, mais sage d'esprit, dévote & » toute à Dieu, laquelle étoit sœur de » l'Evêque de Grenoble, de la Maison des » Allemands. Cette Maison illustre en » Dauphiné, a été partagée en vingt-cinq » branches, & subsiste dans celle de Cham- » pier. Ainsi ses enfans venus devant lui, » à l'aîné demanda, qui étoit en l'âge » de dix-huit à vingt ans, ce qu'il vou- » loit devenir ; lequel répondit qu'il ne » vouloit jamais partir de la maison, & » qu'il le vouloit servir jusqu'à la fin de » ses jours. Hé bien, dit le pere, George, » puisque tu aimes la maison, tu demeu- » reras ici à combattre les ours. Au se- » cond, qui a été le bon Chevalier sans » peur & sans reproche, fut demandé de » quel état il vouloit être ; lequel en l'âge de

» treize ans ou un peu plus, éveillé comme
» un émerillon, d'un visage riant, répon-
» dit, comme s'il eût eu cinquante ans :
» Monseigneur mon pere, combien que
» mon amour paternel me tienne si gran-
» dement obligé, que je dusse oublier
» toutes choses pour vous servir sur la fin
» de votre vie, ce néanmoins ayant enra-
» ciné dedans mon cœur les bons propos
» que chacun jour vous récitez des nobles
» hommes du temps passé, mêmement de
» ceux de notre Maison, je ferai, s'il vous
» plaît, de l'état dont vous & vos prédéces-
» seurs ont été, qui est de suivre les armes;
» car c'est la chose en ce monde dont j'ai
» la plus grande envie : j'espere, aidant la
» grace de Dieu, ne vous faire point de
» déshonneur. Alors, répondit le bon
» vieillard, en larmoyant : Mon enfant,
» Dieu t'en doint (*donne*) la grace; jà
» ressembles-tu de visage & de corsage à
» ton grand-pere, qui fut en son temps un
» des accomplis Chevaliers qui fût en
» Chrétienté : si mettrai peine de te bailler
» le train pour parvenir à ton désir. Au
» tiers (*troisieme*), il demanda quel moyen
» il vouloit tenir. Il répondit qu'il vouloit
» être de l'état de son oncle, Monsei-
» gneur d'Aisnay (Abbaye dont le frere

» de la Dame de Bayard étoit Abbé, & » qui étoit ſituée près de la ville de Lyon). » Son pere le lui accorda, & l'envoya par » un ſien parent à ſon dit oncle, qui le fit » Moine, & depuis, par le moyen du bon » Chevalier ſon frere, a été Abbé de Jo- » ſaphat, au fauxbourg de la ville de Char- » tres en Beauce. Le dernier répondit de » même ſorte, & dit qu'il vouloit être » comme ſon oncle Monſeigneur de » Grenoble, à qui il fut pareillement » donné, & peu après le fit Chanoine de » l'Egliſe de Notre-Dame, & enſuite, » par le même moyen que ſon frere, fut » Abbé & devint Evêque de Glandeves » en Provence. Or, laiſſons ces autres » trois freres-là, & retournons à l'Hiſtoire » du bon Chevalier ſans peur & ſans re- » proche, & comment ſon pere entendit » ſon affaire.

» Comme le bon vieillard ne pouvoit » plus chevaucher, dès le lendemain il » envoya un de ſes ſerviteurs à Grenoble, » devers l'Evêque ſon beau-frere, à » ce que ſon plaiſir fût pour aucunes » choſes qu'il avoit à lui dire, qu'il ſe » tranſportât juſqu'à la maiſon de Bayard, » diſtante dudit Grenoble cinq à ſix lieues. » A quoi le bon Evêque, qui en ſa vie

» ne fut las de faire plaisir à un chacun,
» obtempéra de très-bon cœur. Si partit in-
» continent la lettre reçue, & s'en vint au
» gîte, en la maison de Bayard, où il
» trouva son beau-frere en une bonne
» chaire (*chaise*) auprès du feu, comme
» gens de son âge font volontiers. Si se sa-
» luerent l'un l'autre, & firent le soir
» la meilleure chere qu'ils purent ensem-
» ble, & en leur compagnie plusieurs au-
» tres Gentilshommes du Dauphiné qui
» étoient là rassemblés. Puis quand il fut
» heure, chacun se retira en sa chambre,
» où ils se reposerent à leur aise jusqu'à
» lendemain matin qu'ils se leverent, ouï-
» rent la Messe que ledit Evêque de Gre-
» noble chanta, car volontiers disoit tous
» les jours la Messe, s'il n'étoit mal de sa
» personne. Et plût à notre Seigneur que
» les Prélats d'à présent fussent aussi bons
» serviteurs de Dieu, & aussi charitables
» aux Pauvres qu'il l'a été de son temps!
» La Messe ouïe, convint laver les mains
» & se mettre à table, où derechef cha-
» cun fit très-bonne chere ; & y servoit
» le bon Chevalier tant sagement & hon-
» nêtement, que tout homme en disoit
» bien. Sur la fin du dîner & après *graces*
» dites, le bon vieillard, Seigneur de

» Bayard, commença ainsi ces paroles à
» toute la compagnie : Monseigneur &
» Messeigneurs, l'occasion pourquoi vous
» ai mandés est temps d'être déclarée, car
» tous êtes mes parens & amis, & jà voyez-
» vous que je suis par vieillesse si oppressé,
» qu'il est quasi impossible que je puisse
» vivre deux ans. Dieu m'a donné quatre
» fils, desquels de chacun ai bien voulu
» enquérir quel train ils veulent tenir, &
» entre autres, m'a dit mon fils Pierre,
» qu'il veut suivre les armes, dont il m'a
» fait un singulier plaisir, car il ressemble
» entiérement à mon feu Seigneur & pere
» votre parent, & si de condition il lui veut
» aussi bien ressembler, il est impossible
» qu'il ne soit en son vivant un grand
» homme de bien, dont je crois que un cha-
» cun de vous, comme mes bons parens &
» amis, seriez bien aises. Il m'est besoin,
» pour son commencement, le mettre en
» la maison de quelque Prince ou Sei-
» gneur, afin qu'il apprenne à se contenir
» honnêtement ; & quand il sera un
» peu plus grand, apprendra le train
» des armes. Si vous prie tant que je puis
» que chacun me conseille en son endroit
» le lieu où je pourrai mieux le loger. Alors
» dit l'un des plus anciens Gentilshommes,

» il faut qu'il soit envoyé au Roi de
» France. Un autre dit qu'il seroit fort
» bien en la Maison de Bourbon ; & ainsi
» d'un à l'autre il n'y en eut aucun qui ne
» dît son avis. Mais l'Evêque de Grenoble
» parla & dit : Mon frere, vous savez que
» nous sommes en grosse amitié avec le
» Duc Charles de Savoie, & nous tient
» du nombre de ses serviteurs : je crois
» qu'il le prendra volontiers pour l'un de
» ses Pages. Il est à Chambéry, c'est près
» d'ici ; si bon vous semble & à la com-
» pagnie, je le lui menerai demain au
» matin, après l'avoir très bien mis en
» ordre & garni d'un bas & bon petit
» roussin que j'ai depuis trois ou quatre jours
» en ça recouvert du Seigneur du Riage
» (de la Maison des Allemands). Si fut le
» propos de l'Evêque de Grenoble tenu à
» bon de toute la compagnie, & mêmement
» dudit Seigneur de Bayard, qui lui livra son
» fils, en lui disant : Tenez, Monseigneur, je
» prie à notre Seigneur que si bon présent
» en puissiez faire, qu'il vous fasse honneur.
» Ensuite tout incontinent envoya ledit
» Evêque à la Ville querir son Tailleur,
» auquel il manda apporter velours, satins,
» & autres choses nécessaires pour habiller
» le bon Chevalier. Il vint, & besogna

» (*travailla*) toute la nuit, de sorte que » le lendemain matin fut tout prêt; & » après avoir déjeûné, monta sur son » roussin, & se présenta à toute la compa- » gnie, qui étoit en la basse-cour du Châ- » teau, tout ainsi que si on l'eût voulu » présenter dès l'heure au Duc de Savoie. » Quand le cheval sentit si petit poids sur » lui, joint aussi que le jeune enfant avoit ses » éperons dont il le piquoit, commença à » faire trois ou quatre sauts, de quoi la » compagnie eut peur qu'il affolât (*renver- » sât*) le garçon: mais en lieu de ce qu'on » cuidoit (*croyoit*) qu'il dût crier à l'aide » quand il sentit le cheval si fort se » remuer sous lui, d'un gentil cœur, assuré » comme un lion, lui donna trois ou qua- » tre coups d'éperons & une carriere de- » dans la basse-cour, en sorte qu'il mena » le cheval à la raison comme s'il eût eu » trente ans. Il ne faut pas demander si le » bon vieillard fut aise, &, souriant de » joie, demanda à son fils s'il n'avoit point » eu de peur; car pas n'avoit quinze jours » qu'il étoit sorti de l'école, lequel répon- » dit d'un visage assuré: Monseigneur, » j'espere, avec l'aide de Dieu, devant » qu'il soit six ans le remuer lui ou autre » en plus dangereux lieu; car je suis ici

» parmi mes amis, & je pourrai être parmi
» les ennemis du Maître que je servirai.
» Or sus, partons, dit le bon Evêque de
» Grenoble, qui étoit prêt ; mon neveu,
» mon ami, ne descendez point, & de
» toute la compagnie prenez congé. Lors
» le jeune enfant, d'une joyeuse conte-
» nance, s'adressa à son pere, auquel il
» dit : Monseigneur mon pere, je prie à
» notre Seigneur qu'il vous doint bonne
» & longue vie, & à moi grace, & que
» avant qu'il vous ôte de ce monde que
» puissiez avoir bonnes nouvelles de moi.
» Mon ami, dit le pere, je l'en supplie,
» & puis lui donna sa bénédiction. En
» après alla prendre congé de tous les Gen-
» tilshommes, qui avoient grand plaisir
» de sa bonne contenance. La pauvre
» Dame de mere étoit en une tour du
» Château, qui tendrement ploroit ; car,
» combien qu'elle fût joyeuse que son fils
» étoit en voie de parvenir, amour de
» mere l'admonestoit (*l'avertissoit*) de lar-
» moyer. Toutefois après qu'on lui fut
» venu dire : Madame, si voulez venir voir
» votre fils, il est tout à cheval prêt à
» partir, la bonne gentille femme sortit
» par le derriere de la tour, & fit venir
» son fils vers elle, auquel elle dit ces pa-

» roles : Pierre, mon ami, vous allez au
» service d'un gentil Prince ; d'autant que
» mere peut commander à son enfant, je
» vous commande trois choses tant que je
» puis, &, si vous les faites, soyez assuré
» que vous serez triomphant en ce monde.
» La premiere, c'est que, devant toutes
» choses, vous aimiez, craigniez & ser-
» viez Dieu, sans aucunement l'offenser,
» autant qu'il vous sera possible ; car c'est
» celui qui tous nous a créés ; c'est lui qui
» nous fait vivre ; c'est lui qui nous sau-
» vera, & sans lui & sa grace ne saurions
» faire une seule bonne œuvre en ce
» monde. Tous les matins & tous les
» soirs recommandez-vous à lui, & il
» vous aidera. La seconde, c'est que vous
» soyez doux & courtois à tous Gentils-
» hommes, en ôtant de vous tout orgueil.
» Soyez humble & serviable à toutes gens ;
» ne soyez mal-disant ni menteur ; main-
» tenez-vous sobrement quant au boire &
» au manger ; fuyez l'envie, car c'est un
» vilain vice ; ne soyez flatteur ni rappor-
» teur, car telles manieres de gens ne
» viennent pas volontiers à grande per-
» fection ; soyez loyal en faits & en dits ;
» tenez votre parole ; soyez secourable à
» pauvres veuves & orphelins, & Dieu le

» vous guerdonnera (*le rendra*); la tierce (*le*
» *tiers*) des biens que Dieu vous donnera,
» secourez-en les pauvres nécessiteux, car
» donner pour l'honneur de lui n'appauvrit
» oncques hommes, & tenez tant de moi,
» mon enfant, que telle aumône que vous
» pourrez faire, grandement vous profi-
» tera au corps & à l'ame; vela (*voilà*)
» tout ce que je vous en charge. Je crois
» bien que votre pere & moi ne vivrons
» plus guere : Dieu nous fasse la grace
» à tout le moins, tant que serons en
» vie, que toujours puissions avoir bon
» rapport de vous. Alors le bon Cheva-
» lier, quelque jeune qu'il fût, lui répon-
» dit: Madame ma mere, de votre bon
» enseignement, tant humblement qu'il
» m'est possible, vous remercie, & espere si
» bien l'ensuivre, que moyennant la grace
» de celui en la garde duquel me recom-
» mandez, en aurez contentement, &, au
» demeurant, après m'être très-humble-
» ment recommandé à votre bonne grace,
» je vais prendre congé de vous. Alors la
» bonne Dame tira hors de sa manche
» une petite boursette, en laquelle y avoit
» seulement six écus en or & un en
» monnoie, qu'elle donna à son fils, &
» appela un des serviteurs de l'Evêque de

» Grenoble ſon frere, auquel elle bailla
» une petite mallette, en laquelle y avoit
» quelque linge pour la néceſſité de ſon
» fils, le priant que quand il ſeroit pré-
» ſenté à Monſeigneur de Savoie, il voulſit
» (*voulût*) prier le ſerviteur de l'Ecuyer,
» ſous la charge duquel il ſeroit, de vou-
» loir en avoir ſoin juſqu'à ce qu'il fût plus
» âgé, & lui bailla deux écus pour les lui
» donner. Sur le propos print l'Evêque de
» Grenoble congé de la compagnie, & ap-
» pela ſon neveu, qui, pour ſe trouver ſur
» ſon gentil rouſſin, penſoit être en un
» paradis. Si commencerent à marcher le
» chemin droit à Chambéri, où pour lors
» étoit le Duc de Savoie.

» Au départir du Château de Bayard,
» qui fut par un Samedi après le déjeû-
» ner, chevaucha ledit Evêque de Greno-
» ble, de ſorte qu'il arriva au ſoir en la-
» dite Ville de Chambéri, où le Clergé
» alla au devant de lui; car ladite Ville
» eſt, de toute ancienneté, de l'Evêché de
» Grenoble, & y a ſon Official & ſa Cour.
» Il ſe logea chez un notable Bourgeois.
» Le Duc étoit logé en ſa maiſon avec
» bon nombre de Seigneurs & de Gen-
» tilshommes de Savoie & de Piémont.
» Le ſoir demeura, ledit Evêque de Gre-

» noble, à son logis, sans se montrer à la
» Cour, combien que le Duc sût qu'il
» étoit dans ladite Ville, dont il étoit
» très joyeux, parce que icelui Evêque
» étoit (si ainsi on peut les appeler en ce
» monde) un des plus saints personnages
» qu'il y eût. Le lendemain, qui fut Di-
» manche, bien matin se leva, & s'en
» alla pour faire la révérence au Duc de
» Savoie, qui le reçut d'un riant visage,
» lui donnant bien à connoître que sa ve-
» nue lui plaisoit très-fort. Si devisa avec
» lui tout au long du chemin, depuis son
» logis jusqu'à l'Eglise où il alla ouïr la
» Messe, à laquelle il servit ledit Duc,
» comme à tels Princes appartient, lui
» donnant à baiser l'Evangile & la Paix.
» Après la Messe dite, le Duc le mena
» par la main dîner avec lui : là étoit son
» neveu le bon Chevalier, qui le servoit
» de boire très-bien en ordre, & très mi-
» gnonnement se contenoit, ce que regar-
» da le Duc pour la jeunesse qu'il voyoit
» en l'enfant, de sorte qu'il demanda à
» l'Evêque qui il étoit. Monseigneur,
» répondit l'Evêque, c'est un homme
» d'armes que je vous suis venu présenter
» pour vous servir si il vous plaît : mais il
» n'est pas en l'état que je vous le veux

» donner ; après dîner, si c'est votre bon
» plaisir, le verrez. Vraiement, reprit le Duc
» qui déjà regardoit l'enfant avec amitié,
» étrange seroit qui tel présent refuse-
» roit : ores, le bon Chevalier, qui déjà
» avoit l'ordonnance de son oncle en l'en-
» tendement, ne s'amusa guere aux mor-
» ceaux après le dîner, ains (*mais*) s'en
» va au logis faire sceller son roussin,
» sur lequel, après l'avoir bien mis en
» ordre, il monta, & s'en vint le beau
» petit pas en la cour de la maison dudit
» Duc de Savoie, qui déjà étoit sorti
» de sa salle, &, de sa galerie, regardoit
» dans la cour : si vit entrer le jeune
» homme qui faisoit bondir son cheval,
» de sorte qu'il sembloit homme de trente
» ans & qui toute sa vie eût vu la
» guerre. Lors s'adressa à l'Evêque de
» Grenoble, auquel il dit : Monseigneur,
» je crois que c'est votre petit mignon
» qui si bien chevauche ce cheval.
» C'est mon neveu, répondit l'Evêque ;
» il est de bonne Race, qui a produit de
» gentils Chevaliers. Son pere, par les
» coups qu'il a reçus ès guerres & batail-
» les, est tant accablé de foiblesse & de
» vieillesse, qu'il ne peut venir devers
» vous, pour se recommander humble-

» ment à votre bonne grace & vous en
» faire présent. En bonne foi, dit le
» Duc, je l'accepte volontiers; le pré-
» sent est beau & honnête, Dieu le fasse
» prud'homme! Lors commanda à un sien
» Ecuyer d'écurie, en qui plus se fioit,
» qu'il prît en sa garde le jeune Bayard,
» qui, à son opinion, seroit une fois (*un*
» *jour*) homme de bien. Ne tarda guere
» après ce propos, l'Evêque de Gre-
» noble, que remercié eût très-humble-
» ment le Duc de Savoie, & prît congé
» de lui pour s'en retourner à sa maison;
» & ledit Duc demeura à Chambéri jus-
» ques à quelque temps qu'il délibéra d'al-
» ler voir le Roi de France Charles VIII,
» qui étoit en sa Ville de Lyon, où il se
» donnoit du bon temps à faire joûtes,
» tournois, & tous autres passe-temps.

» Jusqu'au temps de ce voyage, le jeune
» Page, qui sautoit, luttoit, jetoit la
» barre & sur-tout chevauchoit un cheval
» mieux qu'aucun de son âge, s'étoit fait
» aimer de son Maître, des Dames, des
» Seigneurs, & des Domestiques. Il sui-
» vit le Duc à Lyon, où le Roi de Fran-
» ce, outre les tournois, donnoit aux
» Dames du lieu ballet & danses, &, à
» vérité dire, ce jeune Roi Charles étoit un

» des bons Princes, courtois, libéraux & » charitables, qu'on ait jamais vus ni lus. Il » aimoit & craignoit Dieu, ne juroit jamais » que *par la foi de mon corps*, ou autre petit » ferment, & fut grand dommage que la » mort le prînt si tôt comme en l'âge de » vingt-huit ans; car si longuement eût » veçu, achevé eût de grandes choses. Le- » dit Roi Charles fut comment le Duc » de Savoie le venoit voir, & que déjà » étoit à la Serpilliere & s'en venoit cou- » cher à Lyon; si envoya au devant de » lui un gentil Prince de la Maison de » Luxembourg, qu'on appeloit le *Seigneur* » *de Ligny* (1), avec plusieurs autres Gen- » tilshommes & Archers de sa garde, qui » le trouverent à deux lieues environ dudit » Lyon. Si se firent grant chere ledit Duc » & le Seigneur de Ligny; car tous deux » étoient assez remplis d'honneur. Ils vin- » rent longuement parlant ensemble, & » tellement que le Seigneur de Ligny jeta

(1) Il étoit fils du Connétable de Saint-Paul, qui eut la tête tranchée par ordre de Louis XI; ce Connétable eut cinq enfans, & c'est du quatrieme que descendoient les Ducs de Piney, qui ont été les derniers de la Maison de Luxembourg; leur Duché a passé par femmes dans la Maison de Montmorenci, dont une branche porte le surnom de *Luxembourg*.

» son

» son œil sur le jeune Bayard, lequel
» étoit sur son roussin qui trottoit fort
» mignonnement, & le faisoit merveil-
» leusement bon voir. Si dit le Seigneur
» de Ligny au Duc de Savoie : Monsei-
» gneur, vous avez là un Page qui che-
» vauche un gaillard cheval, & davantage
» il le fait manier gentiment. Sur ma
» foi, dit le Duc, il n'y a pas demi an
» que l'Evêque de Grenoble m'en fit un
» présent, & ne faisoit que sortir de l'é-
» cole : mais je ne vis jamais jeune garçon
» qui plus hardiment, de son âge, se
» maintînt ni à cheval ni à pied, & y a
» fort bonne grace. Bien vous avise, Mon-
» seigneur mon cousin, qu'il est d'une race
» où il y a de gaillards & hardis Gentils-
» hommes : je crois qu'il les ensuivra. Si
» dit au bon Chevalier : Bayard, piquez,
» donnez carriere à votre cheval. Ce que
» le jeune enfant, qui pas mieux ne de-
» mandoit, fit incontinent, & très-bien le
» sut faire, & si au bout de la course fit
» bondir son cheval, qui étoit fort gail-
» lard, trois ou quatre merveilleux sauts,
» dont il réjouit toute la compagnie. Sur
» ma foi, Monseigneur, dit le Seigneur de
» Ligny, vela un jeune Gentilhomme qui
» sera, à mon opinion, gentil galant s'il

» veut, & m'eſt avis que ferez bien du
» Page & du cheval faire préſent au Roi,
» car il en ſera bien aiſe, pour ce que le
» cheval eſt bel & bon, & le Page, à mon
» avis, encore meilleur. Sur mon ame, dit
» le Duc, puiſque me le conſeillez, je le
» ferai. Le jeune enfant, pour parvenir,
» ne ſauroit apprendre une meilleur école
» que la Maiſon de France, où de tout
» temps honneur fait ſon ſéjour, plus lon-
» guement qu'en toute autre Maiſon de
» Princes. Ainſi en propos cheminerent
» ſi avant, qu'ils entrerent dedans Lyon,
» où les rues étoient pleines de gens, &
» force Dames aux fenêtres pour les voir
» paſſer. Car, ſans mentir, ce Duc de
» Savoie étoit fort beau & fort bon
» Prince, très-bien accompagné, &, à
» voir ſa contenance, ſentoit bien ſon
» Prince de groſſe Maiſon. Si s'en alla
» pour le ſoir, qui fut un Mercredi, deſ-
» cendre à ſon logis, où il retint le Sei-
» gneur de Ligny, & un autre appelé
» Monſeigneur *Daveſnes* (1) (fils du
» Sire d'Albret, & frere du Roi de Na-
» varre, qui étoit alors), un fort hon-
» nête & accompli Seigneur, à ſouper avec

(1) Il ſe nommoit *Gabriel d'Albret*, ſon frere, *Jean d'Albret*, fut biſaïeul d'Henri IV.

» lui, & plusieurs autres Seigneurs & Gen-
» tilshommes, où, durant icelui, y eut
» force Menestriers & Chantres du Roi,
» qui vinrent réjouir la compagnie. Le
» soir ne partit point le Duc de Savoie
» de son logis, ains il fut joué à plusieurs
» jeux & passe-temps, & tant qu'on ap-
» porta vin & épices.

» Le Jeudi matin se leva le Duc
» de Savoie, & après soi s'être mis en
» ordre pour aller trouver le Roi, comme
» il sortoit, arriverent à son logis les Sei-
» gneurs de Ligny & Davesnes, avec le
» Maréchal de Gié (de la Maison de
» Rohan), qui pour lors avoit gros crédit
» en France, auxquels il donna le bon
» jour, & après marcherent au logis du
» Roi, qui étoit déjà prêt pour aller à la
» Messe en un Couvent de Cordeliers
» qu'il avoit fait construire à la requête
» d'un dévot Religieux appelé *Frere Je-*
» *han Bourgeois*, au bout d'un fauxbourg
» de Lyon, appelé *Veisse*, & y avoit le-
» dit Seigneur beaucoup donné du sien :
» aussi avoit fait sa bonne & loyale épouse
» Anne, Duchesse de Bretagne. Si trouva
» le Duc de Savoie, le Roi ainsi qu'il
» vouloit sortir sa chambre, auquel il
» fit la révérence telle & si haute que à

» si grant & noble Prince appartenoit :
» mais le bon Roi, qui fils étoit d'hu-
» milité, le print & l'embrassa, en lui
» disant : Mon cousin, mon ami, soyez
» le très-bien venu, je suis joyeux de vous
» voir, &, sur mon ame, vous avez bien
» fait, car si ne fussiez venu, j'étois dé-
» libéré vous aller voir en vos pays, où
» je vous eusse porté beaucoup plus de
» dommages. A quoi répondit le bon
» Duc : Monseigneur, il est difficile que
» à ma volonté sçussiez porter dommages.
» Tout le regret que j'aurois à votre arri-
» vée en vos Pays & miens, seroit seu-
» lement que ne pourriez être reçu comme
» appartient à si haut & magnanime
» Prince que vous êtes. Mais bien vous
» avise que le cœur, le corps, l'avoir &
» le savoir, si Dieu y en a aucun mis, sont
» en votre disposition, ainsi que le moin-
» dre de vos sujets, dont le Roi, en rou-
» gissant un peu, le remercia. Si monte-
» rent sur leurs mules, & allerent en-
» semble devisans le long de la Ville jus-
» ques audit Couvent des Cordeliers, où
» ils ouïrent dévotement la Messe; &
» quand vint à l'offrande, fut baillé par
» le Duc de Savoie au Roi l'écu, pour
» offrir à notre Seigneur, ainsi que chacun

» jour ont accoutumé faire les Rois de
» France, comme au Prince à qui on
» vouloit plus faire d'honneur. Après la
» Messe ouïe, remonterent sur leurs mules
» pour retourner au logis, où le Roi re-
» tint le Duc de Savoie à dîner avec lui,
» & pareillement lesdits Seigneurs de Li-
» gny & Davesnes. Durant le dîner y eut
» plusieurs propos tenus tant de chiens,
» que d'oiseaux, d'armes que d'amours, &,
» entre autres, le Seigneur de Ligny dit au
» Roi: Sire, je vous jure ma foi que Mon-
» seigneur de Savoie a vouloir de vous
» donner un Page qui chevauche un bas
» roussin fort gaillard, aussi bien que jeune
» garçon que je vis jamais, & si ne pense
» qu'il ait plus de quatorze ans; mais il
» mene son cheval à la raison comme un
» homme de trente. S'il vous plaît aller
» ouïr les Vespres à Aisnay, en aurez
» votre passe-temps. Par la foi de mon
» corps, dit le Roi, je le veux; & puis
» regarda le Duc de Savoie, en lui di-
» sant: Mon cousin, qui vous a donné ce
» gentil Page que dit le cousin de Ligny?
» A quoi répondit le Duc: Monseigneur,
» il est de vos sujets, & d'une Maison en
» votre Pays du Dauphiné, dont il est
» sorti de gaillards Gentilshommes. Son

» oncle, l'Evêque de Grenoble, depuis
» demi-an, m'en a fait présent; Monsei-
» gneur mon cousin l'a vu; il en dit du
» bien tant qu'il lui plaît : vous verrez à
» votre plaisir le Page & le cheval dans
» la prairie d'Aisnay. Alors n'étoit pas le
» bon Chevalier en présence; mais tantôt
» lui fut raconté, & comment le Roi le
» vouloit voir sur son cheval, & crut que
» s'il eût gagné la Ville de Lyon, n'eût
» pas été plus aise. Il s'en alla incontinent
» au Maître Palefrenier du Duc de Savoie,
» nommé *Dirou de Chenas*, auquel il
» dit: Maître, mon ami, j'entends dire
» que le Roi a dit à Monseigneur, qu'il
» veut voir mon roussin après dîner &
» moi dessus. Je vous prie, tant que je puis,
» que le veuillez faire mettre en ordre,
» & je vous donnerai ma courte dague
» de bon cœur. Le Maître Palefrenier, qui
» vit la bonne volonté du jeune garçon,
» lui dit: Bayard, mon ami, gardez votre
» bâton, je n'en veux point & vous
» mercie; allez vous seulement peigner
» & nettoyer, car votre cheval sera bien
» en ordre; & Dieu vous fasse cette heur,
» mon ami, que le Roi de France vous
» prenne en grace, car il peut vous en
» avenir beaucoup de bien, & quelque-

» fois, avec l'aide de Dieu, pourrez être ſi
» grand Seigneur, que je m'en ſentirai.
» Sur ma foi, Maître, dit le bon Che-
» valier, jamais je n'oublierai les cour-
» toiſies que vous m'avez faites depuis que
» je ſuis en la Maiſon de Monſeigneur,
» & ſi Dieu me donne jamais des biens,
» vous en appercevrez. Incontinent mon-
» ta en la chambre de ſon Ecuyer, où il
» nettoya ſes habillemens, ſe peigna &
» accoûtra au plus joliment qu'il put, en
» attendant qu'il eût quelques nouvelles
» qui ne tarderent guere ; car ſur les
» deux ou trois heures vint l'Ecuyer
» d'écurie de Monſeigneur de Savoie,
» lequel gouvernoit Bayard, qui le vint
» demander, & tout prêt le trouva. Si
» lui dit tout fâché : Bayard, je vois bien
» que je ne vous garderai guere, car j'en-
» tends que Monſeigneur a déjà fait un
» préſent de vous au Roi, qui vous veut
» voir ſur votre rouſſin en la prairie d'Aiſ-
» nay. Je ne ſuis pas marry de votre avan-
» cement ; mais, ſur ma foi, j'ai grand re-
» gret de vous laiſſer. A quoi répondit le
» jeune Bayard : Monſeigneur l'Ecuyer,
» Dieu me doint grace de continuer ces
» vertus que vous m'avez montrées depuis
» que Monſeigneur vous bailla charge de

» moi; si je puis, moyennant son aide,
» n'aurez jamais reproche de choses que
» je fasse; & si je parviens en lieu pour
» vous faire service, connoîtrez par effet
» combien je vous suis obligé. Après ces
» paroles dites, n'y eut plus de dilata-
» tion, car l'heure s'approchoit. Si monta
» l'Ecuyer sur un cheval, & fit monter
» le bon Chevalier sur son roussin, lequel
» étoit si bien peigné & accoûtré, que
» rien n'y défailloit, & s'en allerent atten-
» dre le Roi en la prairie d'Aisnay, car le
» Prince s'y mit par eau sur la Saone. In-
» continent qu'il fut hors du bateau, va
» voir sur la prée le jeune Bayard sur son
» roussin avec son Ecuyer. Si lui com-
» mença à crier : Page, mon ami, donnez
» de l'éperon à votre cheval; ce qu'il fit
» incontinent, & sembloit à le voir dé-
» partir, que toute sa vie eût fait ce mé-
» tier. Au bout de la course le fit bondir
» deux ou trois sauts, & puis, sans rien
» dire, s'en retourna à bride abattue pareil-
» lement devers le Roi, & s'arrêta tout
» court devant lui en faisant remuer son
» cheval, de sorte que non seulement le
» Roi, mais toute la compagnie y prit un
» singulier plaisir. Si commença le Roi à
» dire à Monseigneur de Savoie : Mon

» cousin, il est impossible de mieux piquer son cheval; & puis s'adressant au » Page, lui dit: Piques, piques encore un » coup. Après les paroles du Roi, les » Pages lui crierent: Piques, piques; de » façon que pendant quelque temps fut » surnommé *Piquet*. Vraiment, dit encore » le Roi au Duc, je vois devant mes » yeux ce que le cousin de Ligny m'a dit » à dîner. Je ne veux pas attendre que » me donniez votre Page ni votre cheval, » mais je vous les demande. Monseigneur, » répondit le Duc de Savoie, le maître » est vôtre, & le reste y peut bien être; » Dieu lui doint grace de vous faire quelque service agréable! Par la foi de mon » corps, dit le Roi, il est impossible qu'il » ne soit homme de bien. Cousin de Ligny, je vous baille le Page en garde; » mais je ne veux pas qu'il perde son » cheval, il demeurera toujours en votre » écurie, dont ledit Seigneur de Ligny » remercia très-humblement le Roi, se » sentant très-bien satisfait d'avoir ce présent; car il estimoit bien qu'il en feroit » un homme & feroit une fois gros honneur, ce qui fut accompli depuis en » maints lieux.

» Trois ans seulement fut Page le bon

„ Chevalier Bayard en la Maiſon du
„ Seigneur de Ligny, lequel l'en mit hors
„ ſur l'âge de dix-ſept ans, le retint pour
„ un de ſes Gentilshommes, & l'appointa
„ en ſa compagnie. Comment advint
„ que étoit lors à Lyon, il y fut, & de
„ haſard y arriva dans ce temps un Gen-
„ tilhomme de Bourgogne, qu'on nom-
„ moit Meſſire *Claude de Vauldray*
„ (d'une Maiſon illuſtre du Comté de
„ Bourgogne), appert homme d'armes,
„ & qui déſiroit à merveille de les ſuivre.
„ Si fit ſupplier au Roi que pour garder
„ d'oiſiveté tous jeunes Gentilshommes,
„ lui voulſit permettre de dreſſer un pas,
„ tant à cheval comme à pied, à courſe
„ de lance & coups de hache; ce qui lui
„ fut accordé, car le bon Roi ne deman-
„ doit, après le ſervice de Dieu, dont il
„ étoit aſſez ſoigneux, que joyeux paſſe-
„ temps. Si dreſſa ſon affaire le mieux
„ qu'il put le Seigneur de Vauldray, & fit
„ pendre ſes écus, où tous Gentilshommes
„ qui avoient déſir d'eux montrer venoient
„ toucher, & ſe faiſoient inſcrire au Roi
„ d'armes, qui en avoit la charge. Un
„ jour paſſoit par-devant les écus le bon
„ Chevalier, qui, déjà par le nom que
„ le Roi lui avoit donné à Aiſnay, étoit

» de chacun appelé *Piquet*. Si va penser
» en soi-même: Hélas ! mon Dieu, si je
» savois comment me mettre en ordre,
» volontiers je toucherois à ces écus; pour
» savoir & apprendre des armes, & sur
» cela s'arrêta tout coi & demeura pensif.
» Avec lui étoit un sien compagnon, de
» la nourriture du Seigneur de Ligny,
» appelé *Bellabre*, qui lui dit: En quoi
» songez vous, compagnon ? vous me sem-
» blez tout étonné. Sur ma foi, répondit-
» il, mon ami, aussi suis-je, & je vous
» en dirai présentement la raison. Il a plu
» à Monseigneur me mettre hors de Page
» de sa grace, m'a accoûtré & mis en
» ordre de Gentilhomme, vouloir me
» semonde (*excite*) de toucher aux écus
» de Messire Claude; mais je ne sais, quand
» je l'aurai fait, qui me fournira après de
» harnois & de chevaux. Alors, répondit
» Bellabre, qui étoit plus âgé que lui &
» fort hardi Gentilhomme (car d'une
» chose veux aviser tout lisant cette His-
» toire, que de la nourriture de ce gentil
» Seigneur de Ligny sont sortis cinquante
» Gentilshommes, dont les trente ont
» été tous vaillans Capitaines en leur vie):
» Mon ami, mon compagnon, vous sou-
» ciez-vous de cela ? N'avez-vous pas votre

» oncle, ce gros Abbé d'Aisnay? Je fais
» vœu à Dieu que nous irons à lui, &
» s'il ne veut fournir deniers, nous pren-
» drons crosse & mitre; mais je crois
» que quand il connoîtra votre bon vou-
» loir, il le fera volontiers; &, sur ces
» paroles, Bayard va toucher aux écus.
» Montjoye, Roi d'armes, qui étoit là
» pour écrire les noms, lui commença à
» dire: Comment, *Piquet*, mon ami, vous
» n'avez barbe de trois ans, & entrepre-
» nez-vous à combattre contre Messire
» Claude, qui est un des plus rudes Che-
» valiers qu'on sache? Lequel lui répondit:
» Montjoie, mon ami, ce que j'en fais
» n'est pas par orgueil ne outre cuidance,
» mais seulement désir d'apprendre les ar-
» mes peu à peu avec ceux qui me les
» peuvent montrer, & Dieu, s'il lui plaît,
» me fera la grace que je pourrai faire
» quelque chose qui plaira aux Dames; de
» quoi Montjoie se prit à rire, & s'en con-
» tenta très fort. Si courut incontinent
» par-tout Lyon le bruit que *Piquet* avoit
» touché aux écus de Messire Claude, &
» vint jusqu'aux oreilles dudit Seigneur
» de Ligny, qui n'en eût pas voulu tenir
» dix mille écus. Si s'en alla le dire au Roi
» incontinent, qui en fut très-joyeux, &

» lui dit : Par la foi de mon corps, cousin
» de Ligny, votre nourriture vous fera
» une fois de l'honneur, car le cœur me
» le juge. Nous verrons que ce sera, dit le
» Seigneur de Ligny ; il est encore bien
» jeune pour endurer les coups de Messire
» Claude. Or ne fut pas le plus fort pour le
» bon Chevalier d'avoir touché aux écus,
» mais de trouver argent pour avoir che-
» vaux & accoûtremens : si vint à son
» compagnon Bellabre, auquel il dit : Mon
» compagnon, mon ami, je vous prie
» être mon moyen envers Monseigneur
» d'Aisnay, mon oncle, qu'il me donne
» de l'argent : je sais bien que si mon bon
» oncle, Monseigneur de Grenoble, étoit
» ici, il ne me laisseroit pas pour rien ;
» mais il est à son Abbaye de Saint-Surrin,
» à Toulouse ; c'est bien loin, jamais un
» homme ne seroit allé & venu à temps.
» Ne vous challiez (*chagrinez*), dit Bel-
» labre, nous irons vous & moi demain
» matin parler à lui, & j'espere que
» nous ferons bien notre cas. Cela réjouit
» quelque peu le bon Chevalier ; toute-
» fois il ne reposa guere la nuit. Bellabre
» & lui couchoient ensemble, se leverent
» matin, & puis se mirent en l'un de ces
» petits bateaux de Lyon, & se firent

» mener à Aiſnay; eux deſcendus, le pre-
» mier homme qu'ils trouverent dedans le
» pré, ce fut l'Abbé, qui diſoit ſes Heu-
» res avec un de ſes Religieux. Si l'allerent
» ſaluer les deux Gentilshommes; mais
» lui qui déjà avoit ouï parler comme ſon
» neveu avoit touché aux écus de Meſ-
» ſire Claude, & ſe doutoit bien qu'il
» faudroit foncer (*donner de l'argent*),
» ne leur fit pas grand accueil, mais s'a-
» dreſſa à ſon neveu, & lui dit: Hé, Maî-
» tre *Breneux*, qui vous a donné cette
» hardieſſe de toucher aux écus de Meſſire
» Claude de Vauldray? Il n'y a que trois
» jours qu'eſtiez Page, & n'avez pas dix-
» ſept ou dix-huit ans; on vous devroit
» encore donner des verges, qui montez
» à ſi grand orgueil. A quoi répondit le
» bon Chevalier: Monſeigneur, je vous
» aſſure ma foi, qu'onques orgueil ne
» me le fit faire; mais déſir & vouloir de
» parvenir par faits vertueux à l'honneur
» que vos prédéceſſeurs & les miens ont
» fait, m'en ont donné la hardieſſe; ſi vous
» ſupplie, Monſeigneur, tant que je puis,
» vu que je n'ai parent ni ami à qui je
» puiſſe préſentement avoir recours, ſinon
» à vous, que votre bon plaiſir ſoit m'ai-
» der de quelques deniers pour recouvrer

» ce qu'il m'eſt néceſſaire. Sur ma foi, ré-
» pondit l'Abbé, vous irez chercher ailleurs
» qui vous prêtera argent; les biens don-
» nés par les fondateurs de cette Ab-
» baye, ont été pour y ſervir Dieu, &
» non pas pour deſpendre (*dépenſer*) en
» joûtes & tournois; laquelle parole dite
» par l'Abbé, le Seigneur de Bellabre re-
» prit & lui dit: Monſeigneur, n'eût été
» les proueſſes & les ſervices de vos pré-
» déceſſeurs, vous ne fuſſiez pas Abbé
» d'Aiſnay; car, par leur moyen, & non
» par autres, y êtes parvenu. Il faut avoir
» connoiſſance des biens qu'on a reçus
» par le paſſé, & eſpérance d'avoir quel-
» que rémunération de ceux qu'on fait;
» votre neveu, mon compagnon, eſt de
» bonne Race, bien aimé du Roi & de
» Monſeigneur notre Maître; il a vouloir
» de parvenir, dont deuſſiez être bien
» joyeux. Si eſt beſoin que l'y aidez, car
» il ne vous ſauroit couter deux cents écus
» pour le mettre en bon ordre, & il vous
» pourra faire honneur pour plus de dix
» mille: ſi y eut réplique par l'Abbé, &
» pluſieurs autres propos tenus, mais en-
» fin ſe condeſcendit qu'il aideroit au bon
» Chevalier.

» Il y eut pluſieurs propos entre l'Abbé

» & les deux Gentilshommes, mais à la
» fin il les mena à ſon logis, & fit ouvrir
» une petite fenêtre, où d'une bourſe qui
» dedans étoit tira cent écus, leſquels il
» bailla à Bellabre, & lui dit : Mon Gen-
» tilhomme, voilà cent écus que je vous
» baille pour acheter deux chevaux à ce
» vaillant Gendarme, car il a encore la
» barbe trop jeune pour manier deniers ;
» je m'en vais écrire un mot à Laurencin,
» pour lui bailler les habillemens qui lui
» ſeront néceſſaires. C'eſt très-bien fait,
» Monſeigneur, dit Bellabre, & vous
» aſſure que quand chacun le ſaura, vous
» n'y aurez ſinon honneur. Si fut demandé
» incontinent encre & papier pour écrire
» à Laurencin, auquel il manda bailler à
» ſon neveu ce qui lui ſeroit néceſſaire
» pour s'accoûtrer à ce tournoi, imagi-
» nant en ſoi-même qu'il ne ſauroit avoir
» à beſogner (*payer*) pour cent francs de
» marchandiſes ; mais il alla bien autre-
» ment, comme vous oyerez (*entendrez*)
» ci-après. Incontinent que les Gentils-
» hommes eurent leur lettre, après avoir
» pris congé de l'Abbé, & par le bon
» Chevalier l'avoir très-humblement re-
» mercié de la courtoiſie qu'il lui faiſoit,
» s'en retournerent dedans leur petit ba-
» teau

» teau pour revenir à Lyon, fort joyeux
» de cequ'ils avoient si bien réussi. Si com-
» mença à parler Bellabre & à dire : Savez-
» vous, compagnon que quand Dieu en-
» voie de bonnes fortunes aux gens, ils
» doivent les bien & sagement conduire ?
» ce qu'on dérobe à Moines est pain bénit.
» Nous avons une lettre à Laurencin pour
» prendre ce qu'il vousfaudra ; allons vîte-
» ment à son logis avant que votre Abbé
» ait pensé à ce qu'il a fait ; car il n'y a
» point de limite en sadite lettre jusques à
» combien d'argent il doit vous fournir
» d'accoûtremens. Par la foi de mon corps,
» vous serez accoûtré pour le tournoi, &
» pour Dieu à un an ; car aussi bien n'en
» aurez-vous jamais autre chose. Le bon
» Chevalier, qui ne demandoit pas mieux,
» se prit à rire, & lui dit : Par ma foi, mon
» compagnon, la chose va bien ainsi ;
» mais je vous prie, hâtons-nous, car j'ai
» grand peur que s'il s'apperçoit de ce
» qu'il a fait, que incontinent il n'envoie
» un de ses gens déclarer pour combien
» d'argent il entend qu'on baille en accoû-
» tremens. Très-bonne fut leur concep-
» tion, comme vous entendrez. Si firent
» diligenter la Pontoniere (la femme qui
» conduisoit la barque), qui les rendit

» jusques auprès des changes, où ils se mi-
» rent à bord, & incontinent marcherent
» droit au logis de Laurencin, qui étoit
» en sa boutique, lequel saluerent, & lui,
» qui étoit fort honnête & bon Mar-
» chand, leur rendit le semblable. Bellabre
» commença la parole, & dit : Par mon
» ame, sire Laurencin, mon compagnon
» & moi venons de voir un honnête Abbé,
» c'est Monseigneur d'Aisnay. Je l'accorde,
» dit Laurencin, c'est un grand homme
» de bien, & me tiens du nombre de ses
» bons serviteurs. J'ai eu en ma vie affaire
» à lui de vingt mille francs, mais jamais
» ne trouvai un plus rond homme. Mais,
» reprit Bellabre, vous ne savez pas l'hon-
» nêteté qu'il a faite à son neveu, mon
» compagnon, que voici. Il a su qu'il avoit
» touché aux écus de Messire Claude de
» Vauldrai, & qu'il se vouloit éprouver,
» pour honneur acquérir, comme ont fait
» ses ancêtres; & sachant que nous cou-
» chions ensemble, tous deux nous a en-
» voyé querir à ce matin, & après être
» arrivés près de lui, nous a fait très-bien
» déjeûner, a donné très cent beaux écus
» à son neveu pour avoir des chevaux, &
» davantage pour s'accoûtrer; de sorte
» qu'il n'y ait homme en la compagnie

» mieux en ordre que lui, nous a baillé
» une lettre à vous adreſſant, pour lui
» bailler ce qu'il lui ſera néceſſaire. Si lui
» montra la lettre, & Laurencin connut
» incontinent le ſeing de l'Abbé. Je vous
» aſſure, Meſſeigneurs, dit le Marchand,
» qu'il n'y a rien céans qui ne ſoit à votre
» commandement & de Monſeigneur qui
» m'écrit; regardez ſeulement ce qu'il
» vous faut. Si firent incontinent déployer
» draps d'or, d'argent, ſatins brochés,
» velours, & autres ſoies, dont ils prirent
» pour le bon Chevalier juſques à la valeur
» de ſept ou huit cents francs, & puis
» prirent congé de lui pour s'en aller à
» leur logis, & incontinent envoyerent
» querir Tailleurs pour faire leur cas. Or,
» retournons à l'Abbé qui fut bien aiſe
» quand il ſe vit dépêché (*débarraſſé*) de
» ſon neveu. Si commanda qu'on ap-
» portât à dîner, où il eut de la compa-
» gnie; &, entre autres propos, commença
» à dire tout haut: J'ai eu une terrible
» eſtraigne à ce matin. Ce garçon, mon
» neveu de Bayard, a été ſi fou que d'aller
» toucher aux écus de Meſſire Claude, &,
» pour s'accoûtrer, eſt venu me demander
» de l'argent: j'en ai été pour cent écus,
» & encore n'eſt-ce pas tout; car j'ai écrit

» à Laurencin de lui bailler ce qu'il lui
» demandera pour s'accoûtrer sur le har-
» nois. A quoi répondit le Secrétaire de
» céans (*Abbaye*): Sur ma foi, Monsei-
» gneur, vous avez bien fait; il veut
» suivre les prouesses de Monseigneur
» votre grand-pere qui fut si vaillant
» homme, & tous ses parens. Je ne vois
» qu'un mal en ceci, il est jeune & vo-
» lontaire; vous avez écrit à Laurencin
» qu'il lui baille ce qu'il demandera;
» je suis sûr qu'il le fera, quand il seroit
» question de deux mille écus. J'ai peur
» qu'il n'en prenne plus que vous n'en-
» tendez. L'Abbé va incontinent penser
» là-dessus, & répondit: Par Saint Jac-
» ques, Secrétaire, vous dites vrai, car je
» n'ai point écrit jusqu'à combien. Si dit,
» qu'on m'appelle le Maître d'Hôtel, qui
» vint sur l'heure. A coup (*pour ce mo-*
» *ment*), Nicolas, un autre servira bien
» pour vous; allez à la ville, chez Lau-
» rencin, & lui direz que je lui ait écrit
» à ce matin bailler quelques habillemens
» à mon neveu, de ma part, pour le tour-
» noi de Messire Claude, qu'il lui en baille
» pour cent ou six vingt francs, & non
» pour plus, & ne faites que aller & venir.
» Le Maître d'Hôtel alla bientôt; mais

» il partit trop tard. Quand il fut chez
» Laurencin, il étoit à table : mais pour
» ce qu'il étoit assez privé (*familier*) de
» céans, monta en haut & salua la com-
» pagnie, qui lui rendit le semblable.
» Monseigneur le Maître, dit Laurencin,
» vous venez à bonne heure ; lavez la
» main, & venez faire comme nous : je
» vous mercie, répondit-il, ce n'est pas
» ce qui me mene ; Monseigneur m'en-
» voie ici, parce qu'il vous a écrit aujour-
» d'hui de bailler à son neveu de Bayard
» quelques accoûtremens. Laurencin n'at-
» tendit pas qu'il eût achevé, & dit :
» Monseigneur le Maître, j'ai déjà fait
» tout cela ; je vous assure que je l'ai bien
» mis en ordre, c'est un très-honnête jeune
» Gentilhomme, Monseigneur fait bien
» de lui aider. Et pour combien lui en
» avez-vous baillé, dit le Maître d'Hôtel ?
» Je ne sais, sur ma foi, dit-il, si je ne
» vois mon papier & son récipissé au
» dos de la lettre de Monseigneur, mais
» il m'est avis qu'il en a pour environ huit
» cents francs. Ha ! par Notre-Dame,
» vous avez tout gâté. Pourquoi, dit Lau-
» rencin ? Pour ce, répondit le Maître
» d'Hôtel, que Monseigneur vous man-
» doit par moi de ne lui en bailler que

» pour cent ou ſix vingt francs. Sa lettre
» ne dit pas cela, reprit Laurencin, &
» s'il en avoit demandé plus largement,
» plus il en auroit eu; car ainſi me le
» mandoit Monſeigneur. Or il n'y a re-
» mede, fit le Maître d'Hôtel; à Dieu vous
» commande (*recommande*). Si s'en re-
» tourna à Aiſnay, & trouva encore la
» compagnie où il l'avoit laiſſée. Quand
» l'Abbé vit ſon Maître d'Hôtel, lui dit:
» Eh bien, Nicolas, avez-vous dit cela à
» Laurencin? Oui bien, Monſeigneur;
» mais je ſuis allé trop tard, votre neveu
» avoit déjà fait ſa foire, & en a ſeule-
» ment pris pour huit cents francs. Pour
» huit cents francs! Sainte Marie, dit
» l'Abbé, voilà un mauvais paillardeau.
» A coup, vous ſavez bien ſon logis,
» allez le trouver, & lui dites que s'il ne
» va vîtement reporter chez Laurencin
» ce qu'il a pris, jamais de moi n'amen-
» dera (*n'obtiendra*) un denier. Le Maître
» d'Hôtel fit le commandement de Mon-
» ſeigneur, & s'en vint à Lyon, cuidant
» (*croyant*) trouver ſon homme, qui pa-
» ravant s'étoit bien douté de l'encloueure,
» & avoit dit à ſes ſerviteurs: Si perſonne
» des gens de Monſeigneur d'Aiſnay me
» vient demander, qu'on faſſe force ex-

» cuſes, en ſorte que je ne parle pas à elle,
» & pareillement en fit avertir tous ceux
» du logis. Quand le Maître d'Hôtel le
» vint demander, on lui fit réponſe qu'il
» étoit chez Monſeigneur de Ligny. Il y
» fut, & ne le trouva pas : ſi retourna au
» logis ; on lui dit qu'il étoit allé eſſayer
» des chevaux de là le Rhône. Bref, il y
» fut plus de dix fois, mais jamais ne le
» put trouver ; ſi s'en retourna, car il vit
» bien que c'étoit une moquerie. Quand
» il fut à Aiſnay, il dit à Monſeigneur
» que c'étoit temps perdu de chercher ſon
» neveu ; car plus de dix fois avoit été
» à ſon logis, mais poſſible n'étoit de le
» trouver ; car il ſe faiſoit céler. Si, dit
» l'Abbé, par mon ſerment, c'eſt un mau-
» vais garçon, mais il s'en repentira. Son
» courroux ſe paſſa quand il voulut, mais
» il n'en eut autre choſe. Si laiſſerons à
» parler de lui, & retournerons au bon
» Chevalier & à ſon compagnon, & com-
» ment-ils exploiterent en leurs affaires.

» Avecques les velours, ſatins & ſoie-
» ries, ils ſe commanderent chacun trois
» accoûtremens complets, car le bon Che-
» valier vouloit que ſon compagnon fût
» de ſa livrée. Après qu'ils eurent donné
» ordre quant aux habillemens, Bellabre

» dit : Compagnon, il faut que nous
» allions voir des chevaux; je sais un Gen-
» tilhomme de Piémont, qui a un bas
» roussin bien relevé & bien remuant; ce
» sera votre cas; & il me semble aussi
» qu'il a un petit courserot bai qui est
» fort adroit; l'on m'a dit que les veut
» vendre, parceque depuis huit jours, en
» les chevauchant, il s'est rompu la jambe.
» Si en allerent & trouverent le Gentil-
» homme fort mal accoûtré de sa jambe.
» Après menus propos, Bellabre proposa
» l'achat des chevaux : ils sont beaux &
» bons, dit le Gentilhomme, mais puis-
» qu'il plaît à Dieu, je vois bien que de
» trois mois ne saurois partir de cette
» Ville : les vivres y sont chers, mes che-
» vaux se mangeroient en l'étable; vous
» me semblez honnêtes & gaillards Gen-
» tilshommes, j'aime mieux que mes che-
» vaux tombent en vos mains que ailleurs.
» Allez les voir, montez dessus, &, s'ils
» vous plaisent, nous en ferons marché.
» Si-tôt dit, si-tôt fait; le bon Chevalier
» & son compagnon coururent les che-
» vaux, les firent trotter, de sorte qu'ils
» s'en tinrent pour contens. Si s'en re-
» tournerent au logis du Gentilhomme,
» & lui demanderent quel prix les vou-

» loit vendre. Par ma foi, dit-il, si j'é-
» toit sain, il n'y a homme sur la terre,
» si je ne voulois lui en faire présent, qui
» les eût pour deux cents écus ; mais pour
» l'amour de vous, je suis content de vous
» les laisser, le roussin pour soixante
» écus, & le courserot pour cinquante ;
» ce sont cent dix écus, & n'en aurai pas
» moins. Mon Gentilhomme les aurez,
» dit Bellabre, & en même temps, toute
» notre vie, deux Gentilshommes à votre
» commandement. Les cent dix écus fu-
» rent comptés de suite, & deux écus
» pour les serviteurs. Trois jours après ce
» marché, Messire Claude de Vauldray
» ouvrit son pas, selon l'ordonnance
» qu'il avoit, par le congé du Roi, fait
» publier : plusieurs bons & gaillards Gen-
» tilshommes de la Maison du bon Roi
» Charles s'essayerent contre lui, tels
» que le Sénéchal Galyot (1), lors fort
» gaillard & appert homme d'armes, le

(1) Jacques Galyot de Genouillac étoit Sénéchal d'Armagnac, & fut par la suite Grand Ecuyer & Grand-Maître de l'Artillerie de France ; il eut une fille unique, qui épousa Charles de Crussol, Vicomte d'Usès, & fut pere du premier Duc d'Usès, élevé à cette dignité sous Charles IX. MM. de Crussol portent encore écartelées les armes de Galyot Genouillac.

» jeune Bonneval, Sandricourt (1), Chatillon, Bourdillon, qui étoient des plus privés de la perſonne du Roi, & pluſieurs autres, où chacun, comme pouvez penſer, fit le mieux qu'il put. Or étoit telle l'ordonnance, que quand chacun avoit ce fait en quoi il étoit tenu, convenoit que le long de la lice fût mené, vue découverte, afin que l'on connût lequel c'étoit qui avoit bien ou mal fait; parquoi, à cette raiſon, pouvez penſer qu'il n'y avoit aucun qui ne ſe mît en ſon effort de bien faire. Le bon Chevalier, ſur le dix-huitieme an de ſon âge, qui étoit fort grande jeuneſſe, car il commençoit encore à croître, & de ſa nature étoit maigre & blême, ſe mit ſur les rangs pour eſſayer à faire comme les autres, & là faiſoit ſon jeu d'eſſai qui étoit aſſez rudement commencé, car il avoit affaire à un des plus apperts Chevaliers de guerre qui fût au monde. Toutefois je ne ſais comment ce fut, ou ſi Dieu lui en vouloit donner louange, ou ſi Meſſire Claude de Vauldray

(1) Le nom de famille de Sandricourt étoit Louis de Hédouville; la Terre de Sandricourt a été portée par une fille de cette Maiſon, dans celle de Saint-Simon.

» prit plaisir avec lui, mais il ne se trouva
» homme en tout le combat, tant à che-
» val comme à pied, qui fît mieux ni
» si bien que lui, & de ce les Dames de
» Lyon lui en donnerent le los (*louange*);
» car comme déjà a été dit ci-dessus, il
» falloit, après avoir fait son devoir, aller
» le long de la lice, vue découverte, par-
» quoi il convint que le bon Chevalier le
» fît assez honteux : les Dames, en leur
» langage Lyonnois, lui donnerent l'hon-
» neur en disant : *Vey vo cestou malotru*,
» *il a mieulx fay que tous los autres*; &
» de tout le reste de la compagnie acquit
» si bonne grace, que le bon Roi Char-
» les dit à son souper, pour plus l'honorer :
» Par la foi de mon corps, *Piquet* a un
» commencement dont, à mon opinion,
» sera saillie à bonne fin, & dit alors au
» Seigneur de Ligny : Mon cousin, je ne
» vous fis de ma vie un si bon présent
» que quand je vous le donnai. A quoi
» répondit ledit Seigneur : Sire, s'il est
» homme de bien, vous en aurez plus
» grand honneur que moi, car le bon los
» que lui avez donné l'a fait entrepren-
» dre tout ceci : Dieu veuille qu'il puisse
» continuer! Mais son oncle l'Abbé d'Ais-
» nay n'y prend pas grand plaisir, car il

„ a eu ses écus & ses accoûtremens à son
„ crédit, dont déjà le Roi étoit informé.
„ Après le tournoi fini, le Seigneur de
„ Ligny, un matin, appela le bon Cheva-
„ lier sans peur & sans reproche, auquel
„ il dit : *Piquet*, mon ami, pour votre
„ commencement avez eu une assez bonne
„ & belle fortune ; les armes se veulent
„ continuer, & encore que je vous retienne
„ de ma maison à trois cents francs par
„ an & trois chevaux à livrée, je vous ai
„ mis de ma Compagnie ; si je veux que
„ vous alliez à la garnison voir vos com-
„ pagnons, vous avisant que vous trou-
„ verez d'aussi gaillards hommes d'armes
„ qu'il y en ait en la Chrétienté, & qui
„ souvent exercent les armes en faisant
„ joûtes & tournois pour l'amour des
„ Dames, & pour honneur acquérir. Si
„ me semble qu'attendant quelque bruit
„ de guerre, ne pourrez mieux faire. Le
„ bon Chevalier, qui autre chose ne de-
„ mandoit, répondit : Monseigneur, de
„ tous les biens & honneurs que m'avez
„ faits & faites chaque jour, ne sauriez,
„ pour le présent, tirer de moi que des
„ remercîmens, & prier notre Seigneur
„ qu'il vous le veuille rendre ; mais c'est
„ aujourd'hui le plus grand désir que j'aie

» d'aller voir la Compagnie que dites, » car je ne faurois fi peu demeurer aux » biens que j'en ai ouï-dire, que je n'en » vaille mieux toute ma vie, & fi c'eft » votre bon plaifir je partirai demain. Le » Seigneur de Ligny dit : Je le veux bien, » mais premier je veux que preniez congé » du Roi, & je vous y menerai après dî- » ner; ce qui fut fait, & trouverent le » Roi comme il fe vouloit lever de table, » auquel le Seigneur de Ligny dit en telle » maniere : Sire, voici *Piquet* qui s'en va » voir fes compagnons en Picardie ; il » vient prendre congé de vous. Si fe mit » d'un affuré vifage le bon Chevalier à » genoux, que le Roi volontiers regarda, » &, en fouriant, lui dit : *Piquet*, mon ami, » Dieu veuille continuer en vous ce que j'y » ai vu de commencement, & vous ferez » prud'homme. Vous allez en un pays où » il y a de belles Dames, faites vos efforts » pour acquérir leur grace, & adieu mon » ami. Grand merci, Sire, dit le bon » Chevalier. Si fut incontinent embraffé » de tous les Princes & Seigneurs, qui » regrettoient le voir partir; mais lui ne » cuidoit devoir partir trop tôt. Le Roi » commanda bailler de fes coffres trois » cents écus au bon Chevalier, & pareil-

» lement lui fut délivré un bon coursier de
» ses écuries ; & le Seigneur de Ligny
» lui en donna un autre avec une bonne
» somme d'argent & deux accoûtre-
» mens complets. Le bon Chevalier tira
» de sa bourse plusieurs beaux écus pour
» récompenser les Domestiques qui lui
» avoient fait services chez le Duc, &
» se mit en chemin avec cinq ou six bons
» & triomphans courtaux, & partit pour la
» garnison d'Aire, où il fit tant qu'il arriva
» sain & sauf à petites journées. Quand
» les Gentilshommes de la Compagnie
» surent que *Piquet* étoit près d'eux, ils
» monterent tous à cheval pour lui aller au
» devant, tant grand désir avoient de le
» voir, car chacun étoit déjà abreuvé de
» ses vertus. Si étoient plus de six vingt,
» tous jeunes Gentilshommes, qui trou-
» verent leur compagnon à demi-lieue de
» la Ville. Il faut ne pas demander s'ils lui
» firent grand'chere & le menerent tout
» joyeusement dans la Ville, où aux fe-
» nêtres étoient les Dames, lesquelles
» avoient déjà entendu la noblesse du
» cœur du bon Chevalier *Piquet*. Après
» maints bons propos tenus à souper avec
» ceux des gaillards Gentilshommes que
» Bayard retint à souper ; Tardieu, homme

» joyeux & facétieux, lui adressa ces pa-
» roles : Compagnon, mon ami, je vous
» avise qu'en toute la Picardie n'y a point
» de plus belles Dames qu'en cette Ville,
» dont votre Hôtesse, que n'avez encore
» vue, en est l'une ; il est impossible que
» soyez venu tenir garnison sans écus ;
» ainsi, à votre arrivée, faut faire parler de
» vous, & par bien faire acquérir la grace
» des Dames de cette contrée ; il y a long-
» temps qu'il n'y eut prix donné à cette
» Ville ; je vous prie, tant que je le puis,
» qu'en veuillez donner un entre ci & huit
» jours, & ne me refusez pas, s'il vous
» plaît, pour la premiere requête que je
» vous ai jamais faite. A quoi répondit le
» bon Chevalier : Sur ma foi, Monsei-
» gneur Tardieu, quand me demande-
» riez une plus forte chose, croyez que
» n'en seriez pas éconduit.

» Après avoir pris le congé du Capi-
» taine Louis Dars, qui gouvernoit la
» Compagnie, le bon Chevalier fit, dès le
» lendemain matin, publier par le Trom-
» pette, que *Pierre de Bayard, jeune*
» *Gentilhomme, & apprentif ès-armes, natif*
» *du Dauphiné, des Ordonnances du Roi*
» *de France, sous la charge & conduite de*
» *haut & puissant Monseigneur de Ligny* ;

» *faisoit crier & publier un tournoi au de-*
» *hors de la ville d'Aire, & joignant les*
» *murailles, à tous venans, au vingtieme*
» *jour de Juillet, de trois coups de lance sans*
» *lice à fer émoulu & en harnois de guerre,*
» *& douze coups d'épée, le tout à cheval,*
» *& au mieux faisant donnoit un bracelet*
» *des émailles de sa livrée, & du poids de*
» *trente écus. Le lendemain seroit combattu*
» *à pied à coups de lance, à une barriere*
» *de la hauteur du nombril, & après la*
» *lance rompue, à coups de hache, jusques*
» *à la discrétion des Juges & de ceux qui*
» *garderoient le camp, & au mieux faisant*
» *donnoit un diamant du prix de quarante*
» *écus.* Quand Tardieu eut vu l'ordon-
» nance, s'écria : Par ma foi, compagnon,
» jamais Lancelot, & Tristan, & Gau-
» vain ne firent mieux. Y avoit alors en
» Picardie sept à huit cents hommes d'ar-
» mes, comme la Compagnie du Maré-
» chal des Corses, celle des Ecossois, du
» Seigneur de la Palisse (*Chabannes*) (1),

(1) Ce Seigneur de la Palisse s'appeloit *Jacques de Chabannes*; il fut depuis Grand-Maître & Maréchal de France, & fut tué, en 1524, à la bataille de Pavie; sa postérité est éteinte, mais la Maison de Chabannes subsiste d'ailleurs en plusieurs branches.

» vertueux

» vertueux & triomphant Capitaine, & » plusieurs autres, qui furent informés du » tournoi par ledit Trompette. Arriva à » propos le compagnon Bellabre, qui » donna grand éjouissement à la com- » pagnie, & alors les Chevaliers essaye- » rent leurs chevaux, & firent banquet » aux Dames, où, entre autres, le bon Che- » valier fit très-bien son devoir; de sorte » que les Dames de la Ville & plusieurs » d'alentour, qui étoient venues pour être » au tournoi, lui donnoient le los (*prix*) » sur tous les autres, dont toutefois ne se » mettoit en orgueil. Or, avint le jour » ordonné pour le tournoi; l'un des Juges » étoit le bon Capitaine Louis Dars, & le » Seigneur de Saint-Quentin Ecossois l'au- » tre. Quarante-six Chevaliers combatti- » rent & par sort & sans tromperie, vingt- » trois d'un côté, & autant de l'autre. La » trompette commença à sonner. Si con- » vint au bon Chevalier se présenter le » premier sur les rangs, & contre lui vint » un sien voisin du Dauphiné, nommé » *Tartarin*, qui étoit un fort rude homme » d'armes. Si laisserent courre l'un à l'autre, » de sorte que ledit Tartarin rompit sa » lance à demi-pied du fer, & le bon » Chevalier l'assena au haut du grand

» garde bras, & mit sa lance en cinq ou
» six pieces, dont trompettes sonnerent
» impétueusement, car la joûte fut belle
» à merveille; & après avoir parfourni leur
» poindre (*carriere*), retournerent pour la
» seconde, & fut telle l'aventure de Tarta-
» rin, que de sa lance faussa le garde-bras
» du bon Chevalier à l'endroit du canon,
» & crurent tous ceux de la compagnie
» qu'il avoit le bras percé. Ledit bon Che-
» valier lui donna au dessus de la vue
» (*visiere*), & lui emporta un petit chapelet
» plein de plumes. La tierce lance fut aussi
» bien ou mieux rompue que les deux au-
» tres. Ensuite Bellabre combattit contre
» le Capitaine Ecossois, David de Fougas,
» & firent très-bien leur devoir, ainsi que les
» autres, deux à deux. Puis convint de joûter
» à l'épée; & commença, selon la premiere
» ordonnance, le bon Chevalier, qui, du
» troisieme coup qu'il donna, rompit son
» épée & d'une piece, & du reste fit si
» bien son devoir jusques au nombre des
» coups ordonnés, que mieux n'eût su faire.
» Entre tous, au gré des Juges, furent le
» bon Chevalier Bellabre, Tartarin, le
» Capitaine David, un de la Compagnie
» de Monseigneur des Cordes, & Tardieu.
» Quand se vint le soir, tous se rendirent

» au logis du bon Chevalier, qui avoit fait
» dresser le souper triomphamment, où
» y eut force Dames ; après y eut danses
» & plusieurs autres ébattemens. Le len-
» demain, après-dîner, se rendirent les
» combattans au lieu du tournoi, & le
» bon Chevalier sans peur & sans repro-
» che commença le pas contre Hanotin
» de Sacre, Gentilhomme de Hainaut,
» & se ruerent de grands coups de lances
» jusqu'à ce qu'elles fussent en pieces, puis
» prirent leurs haches, & se porterent de
» si rudes horions, qu'il sembloit la bataille
» être mortelle ; toutefois enfin, le bon
» Chevalier donna un coup sur son adver-
» saire à l'endroit de l'oreille, de sorte
» qu'il le fit tout chanceler, &, qui pis
» est, agenouiller des deux genoux, &, en
» rechargeant par-dessus la barriere, lui fit
» baiser la terre, voulsit ou non. Quoi
» voyant les Juges, crierent : Hola ! hola !
» c'est assez, qu'on se retire. Après vin-
» rent Bellabre & Arnaulton de Pierre
» Forade, Gentilhomme Gascon, qui
» firent merveilles aux lances & aux ha-
» ches, ainsi que Tardieu & David, &
» tous les autres. Les Juges, après avoir
» pris le conseil des Gentilshommes &
» des Dames, firent sonner la trom-

» pette pour imposer silence, & dit le
» Seigneur de Saint-Quentin : Messei-
» gneurs, qui êtes ici tous assemblés, &
» mêmement ceux qui ont été du tournoi,
» dont Messire Pierre de Bayard a donné
» le prix par deux journées, Monseigneur
» Dars & moi, Juges délégués par vous
» tous à donner sentence raisonnable où
» seront lesdits prix mieux employés,
» vous faisons à savoir que, après nous
» être bien & dûment enquis à tous les
» vertueux & honnêtes Gentilshommes
» qui ont été présens à voir faire vos armes,
» & semblablement aux nobles Dames
» que voyez ci en présence, avons trouvé
» que chacun a très-bien & honnêtement
» fait son devoir ; mais sur-tout la com-
» mune voix est que le Seigneur de Bayard,
» sans blâmer les autres, a été, de toutes
» les deux journées, le mieux faisant, par-
» quoi les Seigneurs & Dames lui remet-
» tent l'honneur à donner les prix où bon
» lui semblera ; & s'adressant au bon Che-
» lier, lui dit: Seigneur Bayard, avisez où
» vous les délivrerez ; il en fut tout honteux
» & pensif ; puis dit modestement : Puis-
» qu'on l'exige, je donne le prix de la
» premiere journée au Seigneur de Bella-
» bre, & celui de la seconde au Capitaine

» David, Ecossois, & n'y eut Chevalier ne
» Dame qui en murmura «.

(Le bon Chevalier resta pendant deux ans en garnison à Aire, & se fit généralement aimer de ses compagnons & de toutes les Dames de la Ville & des environs; il y seroit demeuré plus longtemps; mais Charles VIII ayant projeté la conquête du Royaume de Naples, le Seigneur de Ligny fut obligé de le suivre avec sa Compagnie, ce qui fit grand plaisir à Bayard : il se comporta, pendant cette guerre décrite dans toutes les Histoires, avec tant de courage, que le Roi lui fit donner cinq cents écus, en récompense d'une enseigne que Bayard avoit enlevée à l'ennemi, & qu'il lui présenta. Après la campagne, le Roi revint en France, & fut suivi de plusieurs Gentilshommes)
» qui rapportoient de grands biens de ce
» voyage, & aucuns apporterent quelque
» chose dont ils se sentirent toute leur vie:
» ce fut une manière de maladie qui a eu
» différens noms; d'aucuns fut nommée
» *mal de Naples*; d'autres l'ont appelée
» le *mal François*; moi je dis que c'est le
» mal de celui qui l'a «.

Le bon Roi Charles VIII ne vécut que peu de temps après son retour d'Ita-

lie. Il eut pour ſucceſſeur Louis Duc d'Orléans, qui, auſſi-tôt qu'il fut ſur le trône, entreprit la conquête du Duché de Milan, ſur lequel il avoit des droits, comme petit-fils de Valentine Viſconti, ſa grand'mere, mais qui étoit ſous la tyrannie de Ludovic Sforce (1). Les François, commandés par le Maréchal Trivulce & le Sire d'Aubigny, n'eurent que des ſuccès pendant cette campagne. Milan & ſon Château ſe rendirent, & Louis XII y fit ſon entrée, tandis que Ludovic Sforce ſe retiroit en Allemagne, dans l'eſpoir d'obtenir des ſecours de l'Empereur Maximilien. Le Roi ne tarda pas à retourner en France, & le bon Chevalier étant entré en garniſon, obtint un congé pour aller faire ſa cour à la Ducheſſe Blanche (2), veuve de Charles de Savoie, ſon premier Maître, qui ſe tenoit à Carignan, Ville qui lui avoit été aſſignée

(1) Il étoit fils de François Sforce, premier du nom, ſoldat de fortune, qui uſurpa le Duché de Milan ſur les Viſconti.

(2) Elle étoit fille de Guillaume Paléologue, Marquis de Montferrat, deſcendant des Empereurs Grecs de Conſtantinople; c'eſt d'elle qu'eſt venu le droit que les Ducs de Savoie ont ſur le Montferrat.

Digitized by Google

pour son douaire. Il en fut reçu avec bonté, & retrouva auprès d'elle une Dame qu'il avoit aimée n'étant encore que Page, & qui depuis s'étoit mariée au Seigneur de Fluxas, Gentilhomme Piémontois, pour lors à la tête de la Maison de la Duchesse. » Cette gente Dame étoit » autant accomplie en beauté, doux & » gracieux parler que femme qu'on eût » su trouver. En son langage louoit si » très-fort le bon Chevalier, que possible » n'eût été de plus. Elle lui ramentevoit » (*rappeloit*) son bien faire quand il s'es- » saya à Messire Claude de Vauldray; le » tournoi qu'il gagna à Aire en Picardie, » & l'honneur qu'il reçut à la journée de » Fornoue, dont de tout ce étoit si grand » bruit en France & Italie, & tellement » le louoit, que le pauvre Gentilhomme » en rougissoit de honte; puis après lui » disoit : Monseigneur de Bayard, voici » la premiere maison où vous avez été » nourri, & ce vous seroit grande honte » si ne vous y faisiez connoître, aussi bien » qu'avez fait ailleurs «. Là-dessus elle lui conseilla de faire un tournoi en l'honneur de la Duchesse. » Vraiment, dit le » bon Chevalier, puisque vous le voulez, » il sera fait : vous êtes la Dame en ce

» moment qui a premiérement conquis
» mon cœur à ſon ſervice par le moyen
» de votre bonne grace ; je ſuis tout aſſuré
» que je n'en aurai jamais que la bouche
» & les mains, car de vous requérir d'au-
» tre choſe je perdrois ma peine ; auſſi,
» ſur mon ame, j'aimerois mieux mourir
» que de vous preſſer de déshonneur ;
» bien vous prie que vous me veuilliez
» donner un de vos manchons, car j'en
» ai à beſongner (*beſoin*). La Dame, qui
» ne ſavoit ce qu'il en vouloit faire, le lui
» bailla, & il le mit en la manche de ſon
» pourpoint, ſans en faire aucun bruit.
» Dès le lendemain matin il envoya un
» trompette à toutes les Villes delà à l'en-
» tour où il y avoit garniſon, ſignifier aux
» Gentilshommes, que s'ils vouloient ſe
» trouver dans quatre jours en la ville de
» Carignan & en habillement d'hommes
» d'armes, il donnoit un prix, qui étoit un
» manchon de ſa Dame, où il pendoit un
» rubis de l'eſtimation de cent ducats, à celui
» qui feroit le mieux à trois coups de lance
» ſans lice, & à douze coups d'épée. Au
» jour nommé arriverent quinze Cheva-
» liers ſur la place, où Blanche la Du-
» cheſſe avoit fait ſuperbement dreſſer ſon
» échafaud. Le bon Chevalier s'y rendit

» avec plusieurs de ses compagnons, » comme le Seigneur de Bonvent, le Sei- » gneur de Montdragon, & autres. Pre- » mier commença Bayard, & contre lui » vint le Seigneur de Rouastre, gaillard » Gentilhomme qui portoit l'enseigne du » Duc Philibert de Savoie. D'un beau » coup de lance, celui-ci en fit trois ou » quatre pieces; mais le bon Chevalier » lui bailla un si grand coup sur le haut » de sa grande buffe, qu'il l'en désarma, » la perça à jour, & fit voler sa lance en » cinq ou six pieces. Ledit Seigneur de » Rouastre reprit sa grande buffe, & courut » la seconde lance, dont il fit très-bien » son devoir; mais le bon Chevalier lui » donna dedans la vue, lui emporta son » panache & le fit chanceler : à la tierce » lance croisa le Seigneur de Rouastre, » & le bon Chevalier rompit la sienne » qui s'en alla en éclats. Il fut aussi vain- » queur à l'épée, & tous les Chevaliers » se comporterent honorablement : aussi » la Duchesse Blanche, ravie de ce beau » tournoi, envoya le Seigneur de Fluxas » convier à souper tous les combattans, » & ils furent retenus pour les danses. » Après le festin, les Seigneurs de Grant- » mont & de Fluxas, Juges du camp, de

» l'avis des Dames & des Gentilshommes,
» ayant adjugé le prix au bon Chevalier,
» vinrent le lui présenter; mais lui, rou-
» gissant de honte, le refusa, en disant
» que à tort & sans cause lui étoit attri-
» bué cet honneur; mais que s'il avoit
» aucune chose bien faite, Madame de
» Fluxas en étoit cause, qui lui avoit
» prêté son manchon, & que à elle re-
» mettoit le prix, pour le donner à qui
» bon lui sembleroit. Le Seigneur de
» Fluxas, qui connoissoit la grande hon-
» nêteté du bon Chevalier, n'en entra au-
» cunement en jalousie, & vint droit à
» sa femme avec le Seigneur de Grant-
» mont, qui lui dit : Madame, présent
» votre mari que voici, Monseigneur de
» Bayard, à qui on donne le prix du tour-
» noi, a dit que c'est vous qui l'avez gagné,
» au moyen de votre manchon que lui
» donnâtes, parquoi il le vous renvoie
» pour en faire ce qu'il vous plaira. Puis-
» qu'ainsi, dit la Dame, que Monseigneur
» de Bayard me fait ce bien, de dire que
» mon manchon lui a fait gagner le prix,
» je le garderai toute ma vie pour l'hon-
» neur de lui; mais du rubis, je suis d'a-
» vis qu'il soit donné à Monseigneur de
» Montdragon. Ainsi ce qu'elle ordonna fut

» accompli, & bientôt le bon Chevalier » prit congé de la Duchesse Blanche, & de » ses premieres amours, la Dame de Fluxas, » qui ne fut pas sans tomber bien des » larmes de la part d'elle, & de son côté » étoit le cœur bien serré. L'amour honnête a duré entre eux deux jusques à la » mort, & n'étoit année qu'ils ne s'envoyassent présens l'un à l'autre «.

Cependant Ludovic Sforce, dès le milieu de l'hiver, revint en Lombardie à la tête d'un grand nombre de Lansquenets & d'un gros corps de cavalerie Allemande. Il força les François d'évacuer Milan, & reprit plusieurs places dans la Lombardie. Le bon Chevalier étoit alors en garnison à vingt milles de Milan. Ayant su qu'il y avoit un corps de trois cents chevaux des ennemis établi à Binas, il crut qu'il lui seroit aisé de les enlever. Ayant rassemblé quarante de ses compagnons de bonne volonté, cette petite troupe se porta sur ce poste, l'attaqua & le poussa avec tant de courage, que les fuyards étoient déjà près du glacis de Milan, lorsque le plus ancien des gens d'armes François, reconnoissant le péril, cria: *Tourne, homme d'arme, tourne*; ce qu'ils

firent tous, excepté Bayard, qui entra avec les ennemis jusque sur la grande place de Milan, où il fut obligé de se rendre prisonnier à Jean Bernardin Cazache, qui le présenta aussi-tôt à Ludovic. La bonne mine & le courage de Bayard plurent infiniment au Duc Sforce, qui, après l'avoir comblé de louanges, lui fit rendre son cheval, & le renvoya sans rançon. Lorsqu'il fut de retour à son quartier, il alla se présenter devant le Seigneur de Ligny, qui, en riant, lui dit: » Eh! comment, *Piquet*, qui vous a mis » hors de prison? Vraiment, je voulois en» voyer un de mes trompettes pour vous » chercher & payer votre rançon. Mon» seigneur, dit le bon Chevalier, grand » merci de votre bon vouloir, le Seigneur » Ludovic m'a délivré par sa grace & » courtoisie. Mais, dit le Seigneur de Li» gny, à la contenance du Seigneur Lu» dovic, as-tu remarqué qu'il ait envie » de livrer bataille? A le voir, répondit » Bayard, il est homme, qui, pour peu de » chose, n'est pas aisé à étonner «.

Cependant Sforce, craignant d'être surpris dans Milan par les François, se retira de nuit à Novarre, où étoient ses principales forces. Bientôt il y fut assiégé

par le Seigneur de la Trimouille, & la Ville obligée de se rendre. Sforce fut reconnu parmi les prisonniers, & il remit son épée au Seigneur de Ligny. Ce malheureux Souverain fut envoyé à Lyon, & conduit peu après au Château de Loches, où il finit ses jours. Bayard, s'étant si bien comporté pendant cette campagne, obtint l'enseigne de la Compagnie du Seigneur de Ligny; & comme Louis XII avoit donné à ce Général les villes de Vaugayre, de Tortone & autres, il fut avec ses gens d'armes pour les mettre sous son obéissance. Ceux de Vaugayre, qui avoient suivi le parti de Ludovic, vinrent en supplians au devant de leur nouveau Maître, qui refusa d'abord de les écouter. Ce ne fut qu'à la sollicitation du Capitaine Louis Dars, qu'il leur pardonna; mais il rejeta le présent d'argenterie qu'ils lui offrirent, & le donna au bon Chevalier. Celui-ci dit à son Commandant: » Monseigneur, du bien que » me faites très-humblement vous re- » mercie; mais à Dieu ne plaise que biens » qui viennent de si méchantes gens que » ceux-ci entrent en ma maison! ils me » porteroient malheur «. Ensuite il prit l'une après l'autre toutes les pieces d'ar-

genterie, & les distribua à toutes les personnes qui étoient présentes. Cette action généreuse valut à Bayard des louanges & un présent d'une belle robe de velours cramoisi doublée de satin broché, d'un bon coursier, & d'une bourse contenant trois cents écus, que lui fit le Seigneur de Ligny.

La Lombardie étant entiérement soumise au Roi Louis XII, ce Prince chargea le Seigneur d'Aubigny (1) d'aller soumettre de nouveau le Royaume de Naples, & ce Général demanda que la Compagnie du Seigneur de Ligny fût nommée pour le suivre. On eut peu de peine à s'emparer de cet Etat, que le Roi Frédéric rendit, moyennant l'assurance de jouir pendant sa vie, en France, de la Province d'Anjou & de quelques terres assez considérables (2):

(1) Il s'appeloit *Beraut Stuart*, de la même Maison qui a régné en Ecosse & en Angleterre; il étoit Capitaine des cent archers Ecossois de la garde du Roi, d'où la premiere Compagnie des Gardes, appelée *Ecossoise*, tire son origine.

(2) Ce Roi Frédéric mourut à Tours en 1504, laissant pour héritiere de tous ses droits sur le Royaume de Naples, Anne de Laval sa petite fille, qui épousa, en 1521, François de la Trimouille, de qui descend, au septieme degré, Monsieur le Duc de la Trimouille d'aujourd'hui; c'est sur cette descendance que MM. de la Trimouille fondent leurs droits sur le Royaume de Naples.

Google

mais cette conquête, faite avec tant de rapidité, ne tarda pas à être arrachée à la France par les intrigues du Pape Alexandre VI & les efforts du Roi d'Aragon, dont l'armée étoit ſous les ordres du fameux Gonſalve, un des premiers Capitaines de ſon temps.

Pendant que les François furent maîtres du Royaume de Naples, la Compagnie de Ligny fut envoyée en garniſon dans une ville appelée *Monervyne*, & peu éloignée de celle d'Andre ou Barlette, tenue par les Eſpagnols. Bayard propoſa à ſes camarades d'aller inſulter les ennemis. Ils partirent, & trouverent dans leur chemin ceux de Barlette, qui étoient ſortis avec une ſemblable intention. Les deux partis ſe chargerent avec vigueur, mais les François reſterent victorieux. Le bon Chevalier pourſuivit le Commandant Eſpagnol, nommé *Don Alonſe de Soto Major*, le fit priſonnier, & lorſqu'ils furent de retour à Monervyne, il le laiſſa libre ſur ſa parole; mais celui-ci tenta indignement de s'échapper. Il fut repris, reſſerré plus étroitement; & enfin, ayant payé ſa rançon, il retourna parmi les ſiens. Mais, piqué des reproches qu'il eſſuya pour avoir voulu

manquer à sa parole, quelque temps après il provoqua Bayard à un combat singulier (1). Sa mort engagea ses camarades à proposer aux François un combat de treize contre treize : tout l'honneur en demeura encore au bon Chevalier & au Seigneur d'Orose (2), qui seuls resterent à cheval, les onze autres François ayant eu leurs chevaux tués sous eux. Peu de jours après, Bayard eut lieu de se louer de sa bonne fortune, car il enleva quinze mille ducats aux Espagnols, & les distribua généreusement à ceux de ses gens qui avoient contribué à cette capture; il abandonna même sa part à un de ses anciens compagnons d'armes, qui paroissoit au désespoir de n'avoir pas profité d'une aussi heureuse occasion.

Comme nous ne prétendons point ici faire l'Histoire de la guerre de Naples,

(1) Soto Major étoit brave, & se comporta vaillamment; mais, couvert de blessures, il tomba de son cheval; & expira sur le champ de bataille.

(2) Il étoit de l'illustre Maison de Durfé, & s'appeloit *François;* son grand-pere avoit été Grand-Maître des Arbalétriers de France sous Charles VII, & son oncle Grand-Ecuyer de Louis XI : on sait que l'Auteur d'Astrée étoit de cette Maison, qui est fondue dans une branche de celle de la Rochefoucaut.

nous

nous nous contenterons de recueillir dans la vie de Bayard, les faits qui ont rapport à ce héros; en voici un qui le combla de gloire. Sur la fin de cette guerre, les François & les Espagnols étoient campés sur les bords du Garillan, ayant la riviere entre deux. Le Général Espagnol, voulant s'emparer d'un pont, feignit de vouloir passer cette riviere à un gué un peu plus haut, &, par cette feinte, attira de ce côté une partie de l'armée Françoise, tandis que deux cents chevaux marchoient vers le pont. Bayard étoit logé tout auprès; il s'apperçut de cette manœuvre, & prévoyant le danger: » Si commença à dire » à un Ecuyer, nommé le *Basque* : Mon » ami, allez vîtement querir de nos gens » pour garder ce pont, ou nous sommes » tous perdus; cependant je mettrai » peine de les amuser jusques à votre » venue; mais hâtez-vous; ce qu'il fit; » & le bon Chevalier, la lance au poing, » s'en va au bout dudit pont, où, de l'autre côté, étoient déjà les Espagnols prêts » à passer; mais comme lion furieux, va » mettre sa lance en arrêt, & donna en la » troupe qui déjà étoit sur ledit pont, de » sorte que trois ou quatre se vont ébran» ler, desquels en chut d'eux à l'eau.

» Cela fait, on lui tailla beaucoup d'af-
» faires; car si durement fut assailli, que,
» sans grande Chevalerie, ne fût résister;
» mais, comme un tigre échauffé, s'ac-
» cula à la barriere du pont, à ce qu'ils ne
» gagnassent le derriere, &, à coups d'é-
» pée, se défendit si très-bien, que les
» Espagnols ne savoient que dire, & ne
» cuidoient point que ce fût un homme,
» mais un démon «. Le secours arriva, les ennemis furent repoussés, & on les poursuivit pendant près d'une heure. Cependant le cheval de Bayard broncha, & le bon Chevalier fut pris; mais bientôt ses compagnons le délivrerent, & tous retournerent à leur camp avec les honneurs de cette journée. Quelques années après, les François, faisant, de concert avec l'Empereur Maximilien, la guerre aux Vénitiens, Bayard se trouva en garnison à Vérone.

Dans ce temps, les quartiers d'hiver étoient, pour les Guerriers, des occasions d'acquérir de la gloire & de montrer leur valeur. Bayard ne cessa, pendant celui-ci, de faire des courses sur les Vénitiens. Ayant entrepris, avec bon nombre de ses camarades, de protéger un fourrage, il tomba dans une embuscade ennemie infiniment plus forte que son détachement.

Sans compter le nombre de ses adversaires, criant: *Empire & France*, il tomba sur eux ; mais à cette attaque il eut son cheval tué sous lui , » qui culbuta si » mal à point, que un de ses pieds te» noit dessous. Ses hommes d'armes, qui, » pour mourir, ne l'eussent jamais laissé » là, firent une grosse envahie (*grand* » *effort*), & en descendit un à pied, » qu'on appeloit *Grammont*, lequel jecta » (*tira*) son Capitaine de ce péril; mais » quelques armes qu'ils fissent, ne purent » de tant servir, que tous deux ne demeu» rassent prisonniers parmi les gens de » pied qui les vouloient désarmer «. La troupe s'appercevant de ce malheur, fit d'incroyables efforts, & réussit à délivrer Bayard & son compagnon. Alors le combat recommença, & peu s'en fallut que le bon Chevalier, renversé par son cheval, ne restât encore entre les mains des ennemis; mais les Vénitiens ne purent long-temps soutenir la furie des François, & ils s'enfuirent à Vau-Déroute. Bayard remena sa troupe du côté de Vérone, & s'arrêta, pour prendre quelque repos, au village de Saint-Martin. Là un espion vint l'avertir que la moitié de la troupe ennemie n'avoit pu aller plus loin que

le village de Saint-Boniface, à quatre milles de distance de Sant-Martin : Bayard aussi-tôt prend son parti ; à deux heures du matin il monte à cheval avec les siens, &, avant la pointe du jour, les Vénitiens sont surpris, tous taillés en pieces, excepté le Capitaine & deux Gentilshommes, qui se rendirent prisonniers. Quelque temps après, la trahison d'un espion, dont il fut heureusement instruit, lui procura l'avantage de détruire un corps de deux mille soldats Vénitiens & de vingt-cinq hommes d'armes. Tels furent les amusemens de Bayard pendant ce quartier d'hiver.

Le Pape Jules II, Pontife d'un caractere violent & audacieux, peu analogue à son état & à la dignité dont il étoit revêtu, faisoit la guerre au Duc de Ferrare, fidele allié de Louis XII. Jules voulut s'emparer du Château de la Mirandole, dont étoit en possession la Comtesse Douairiere, fille de Trivulce, Seigneur attaché à la France. L'entrée en fut refusée au Pape ; &, dit notre Auteur, on répondit à son Député, » que quand il » lui plairoit s'en pourroit bien retourner, » & dire à son Maître que pour rien la » Comtesse de la Mirandole ne bailleroit

» sa Ville, qu'elle étoit sienne, & que,
» Dieu aidant, la sauroit bien garder con-
» tre tous ceux qui la lui voudroient ôter.
» De cette réponse fut courroucé merveil-
» leusement le Pape, & jura Saint Pierre
» & Saint Paul qu'il l'auroit par amour ou
» force «. Effectivement le Pontife guer-
rier marcha en personne pour l'assiéger,
& s'avança jusqu'au Bourg de S. Félix.
La Comtesse dépêcha aussi-tôt au Duc de
Ferrare, pour l'instruire des menaces qui
lui étoient faites, & lui demander des se-
cours. On trouva le Duc & les François
campés entre deux bras du Pô, en un lieu
appelé l'*Hospitalet.* Il fut décidé qu'on fe-
roit passer à la Mirandole » cent bons com-
» pagnons & deux canonniers, & avec eux
» deux jeunes Gentilshommes, l'un du Dau-
» phiné, appelé *Monchenu*, neveu du gentil
» Seigneur de *Montoison* (1), & l'autre,

(1) Le Montoison, dont il est ici question, s'appeloit *Claude*, second fils d'Aymar III, Baron de Clermont en Dauphiné; c'est lui qui est l'auteur de la branche de Clermont-Montoison, qui subsiste encore, & qui est cadette de la Maison de Clermont-Tonnerre. Ce gentil Seigneur de Montoison mourut de maladie, cette même année, à Ferrare. Quant à du Lude, son nom étoit *Jacques de Daillon*, Baron du Lude, Sénéchal d'Anjou. Il mourut en 1532; il avoit la réputation d'un très-bon Militaire. Brantôme en a

» neveu du Seigneur *du Lude*, nommé
» *Chantemerle*, du pays de la Beauce, aux-
» quels au partir le bon Chevalier dit :
» Mes enfans, vous allez au service des
» Dames, montrez-vous gentils compa-
» gnons pour acquérir leur grace «. Il n'y avoit pas plus de trois jours que ce renfort étoit entré dans la Mirandole, lorsque les troupes du Pape vinrent en faire le siége.

Pendant ce temps, Bayard, qui brûloit toujours de se signaler, épioit l'instant où Jules II quitteroit le Bourg de Saint-Félix pour se rendre à son camp. Son dessein étoit de l'enlever, & ses espions l'ayant averti que tout étoit disposé pour le départ du Pape, le lendemain matin il prit avec lui cent hommes d'armes d'élite, & fut, à la pointe du jour, se mettre en embuscade à peu de distance du Bourg. » Le
» Pape, qui étoit assez matineux, étoit
» déjà levé, & peu après monta dans sa
» litiere pour tirer droit à son camp, &
» devant étoient Protonotaires, Clercs &
» Officiers de toute sorte, qui alloient

fait l'éloge. La Maison du Lude s'est éteinte au dix-septieme siecle ; le dernier fut Grand-Maître de l'Artillerie, & Duc & Pair de France, & mourut à l'Arsenal de Paris en 1685.

» pour prendre le logis, &, sans penser
» autre chose, s'étoient mis en chemin.
» Quand le bon Chevalier les entendit,
» ne fit autre demeure, ains sortit de son
» embûche, & vint charger sur les rustres, qui, comme effrayés de l'alarme,
» retournerent piquant à bride abattue
» dont ils étoient partis, criant : Alarme !
» alarme ! Mais tout cela n'eût de rien
» servi, & le Pape, les Cardinaux & Evêques eussent été pris, sans un inconvénient qui fut très-bon pour le Saint-
» Pere, & fort malheureux pour Bayard ;
» c'est qu'ainsi que le Pape fut monté en
» sa litiere & sorti hors du chemin de
» Saint-Félix, ne fut pas à un jet de boule
» qu'il retomba du ciel la plus véhémente
» & la plus âpre neige qu'on eût vue cent
» ans devant ; mais c'étoit par telle impétuosité, que l'on ne voyoit pas l'un l'autre. Le Cardinal de Pavie, qui étoit alors
» le Gouvernement du Pape, lui dit : *Pater
» Sancte*, il n'est pas possible d'aller par
» pays tant que ce temps durera ; il est
» plus que nécessaire & me semble que
» devez, sans tirer outre, retourner. Ce
» que le Pape accorda, ne sachant rien de
» l'embûche & de malheur, ainsi que les
» fuyans retournoient, & le bon Chevalier,

» à pointe d'éperons, les chassoit sans
» se vouloir arrêter à les prendre, car là
» ne s'étendoit pas son courage. Sur le
» point qu'il arrivoit à Saint-Félix, le Pape
» ne faisoit qu'entrer dans le Château, le-
» quel, au cri qu'il ouist, eut telle frayeur,
» que, subitement & sans aide, sortit de sa
» litiere, & lui-même aida à lever le pont,
» qui fut fait d'homme de bon esprit;
» car s'il eût autant demeuré qu'on met-
» troit à dire un *Pater noster*, il étoit
» croqué. Qui fut bien marri, ce fut le bon
» Chevalier : si se mit au retour après
» qu'il eut pris tant de prisonniers qu'il
» voulut, où, entre autres, y avoit deux
» Evêques portatifs (*in partibus*), & force
» mulets de carriage (*bagage*), que ses
» gens d'armes emmenerent. Les deux Evê-
» ques furent relâchés en payant leur ran-
» çon, & le Pape demeura dans le Châ-
» teau de Saint-Félix, lequel, de la belle
» peur qu'il avoit eue, il trembla la fievre
» tout le long du jour, & la nuit manda
» le Duc d'Urbin son neveu, qui le vint
» chercher avec quatre cents hommes d'ar-
» mes, & le mena à son camp, où il resta
» jusqu'à ce que la Mirandole fût prise«.
Après cette conquête, le Pape, voulant at-
taquer Ferrare, se porta sur une place

nommée la *Bastide*, sans laquelle on ne pouvoit espérer de réduire Ferrare. La Bastide n'avoit que peu de garnison, & le Gouverneur, se voyant investi, envoya avertir de sa détresse le bon Chevalier sans peur. Celui-ci conduisit aussi-tôt le Courrier devant le Duc de Ferrare & le Seigneur de Montoison, qui furent étourdis de cette nouvelle.
» Point de crainte, dit Bayard, je pense
» une chose qui sera aisée à exécuter ; & si
» le malheur n'est trop contre nous, en
» viendrons à notre honneur. Deux mille
» hommes de pied, huit cents Suisses
» peuvent en bateau arriver cette nuit
» à Argente sur le Pô ; là, notre gendar-
» merie les joindra, & à la pointe du jour
» serons sur l'ennemi. Par ma foi, dit
» le Duc, Monseigneur Bayard, il ne
» vous est rien impossible ; soit fait, comme
» il est avisé «. En effet, avant le soleil levant, les troupes du Pape furent attaquées & rompues. » Le Duc & les François y
» firent une merveilleuse boucherie ; car il
» mourut plus de quatre ou cinq mille
» hommes de pied, plus de soixante hom-
» mes d'armes, & plus de trois cents che-
» vaux pris, ensemble tout le bagage &
» artillerie, tellement qu'il n'y eut per-

» ſonne qui ne fût embarraſſé de ſon
» butin «.

Le Pape, furieux de cette défaite, jura de ſéduire le Duc de Ferrare, ou de le faire empoiſonner, ainſi que Bayard; il dépêcha au Duc un nommé Auguſtin Guerlo, qui, s'étant rendu à Ferrare & ayant été introduit auprès du Duc, lui propoſa, de la part de Jules II, la niece de ce Pape en mariage pour ſon fils, aux conditions qu'il renonceroit à l'alliance de la France. Le Duc feignit d'être indécis; il ſe rejeta ſur l'humeur vindicative du Pape, qui ne lui pardonneroit jamais l'affaire de la Baſtide : » Mieux vaudroit,
» dit le Duc, que vous attachaſſiez à moi,
» que non pas au Pape, qui peut mourir
» demain, ou vous faire quelque mauvais
» tour pour cacher les ſecrets qu'il vous
» a dits «. Le traître, flatté de ce diſcours, avoua la commiſſion dont il étoit chargé, & offrit au Duc de le délivrer du Pape ſous huit jours, par les mêmes moyens que le Pontife vouloit employer contre lui. Le Duc de Ferrare en parla à Bayard, qui
» jura, ſur ſon ame, que devant qu'il fût
» nuit il en avertiroit le Pape. Comment,
» dit le Duc, il en a bien voulu faire au-

» tant de vous & de moi. Il ne m'en chaut, » répondit le bon Chevalier; il eſt Lieu- » tenant de Dieu ſur la terre, & le faire » mourir d'une telle ſorte, jamais je n'y » conſentirai. » Le Duc hauſſa les épaules, & en crachant contre terre, dit ces paroles : » Par le corps Dieu, Monſeigneur » de Bayard, je voudrois avoir tué tous » mes ennemis en faiſant ainſi «. Cependant le Duc avoit promis la vie à Auguſtin, & il le renvoya au Pape.

Ce fut l'année ſuivante 1512, que ſe donna la bataille de Ravenne, également glorieuſe & fatale à Gaſton de Foix, Duc de Nemours, qui commandoit les troupes Françoiſes en Italie, conjointement avec le Maréchal Trivulce. Comme il étoit à Carpi, on lui parla d'un Aſtrologue de cette Ville, dont on lui raconta des merveilles; le Prince eut la curioſité de l'entendre, & l'ayant fait venir devant lui, il lui demanda : » Si le Vice- » Roi de Naples & les Eſpagnols atten- » droient la bataille : il dit que oui, & » que ſur ſa vie elle ſeroit le Vendredi » Saint ou le jour de Pâques, & ſi ſeroit » fort cruelle. Il lui fut demandé qui la » gagneroit ; il répondit ces propres » mots: Le camp demeurera aux François,

» & y feront les Espagnols la plus grosse
» & lourde perte qu'ils ont faite de-
» puis cent ans ; mais les François n'y
» gagneront guere, car ils perdront beau-
» coup de gens de bien & d'honneur,
» dont ce sera dommage. Le Seigneur de la
» Palisse, qui étoit présent, lui demanda
» s'il demeureroit point à cette bataille ;
» il dit que nenni, qu'il vivroit encore
» douze ans pour le moins, mais qu'il
» mourroit en une autre bataille. Autant
» en dit au Seigneur d'Imbercourt, & au
» Capitaine Richebourg, qu'il seroit en
» grand danger d'être tué de la foudre.
» Voulut absolument le Duc de Nemours
» que Bayard interrogeât l'Astrologue ; &
» pour obéir, lui dit : Monsieur l'Astrolo-
» gue, dites-moi si un jour serai grand &
» riche homme. A quoi répondit : Tu seras
» riche d'honneur & de vertu, autant que
» Capitaine fut jamais en France, mais
» de biens de fortune, tu n'en auras
» guere ; aussi ne les cherches-tu pas ;
» & si te veux bien aviser (*avertir*) que
» tu serviras un autre Roi de France
» après celui-ci qui regne & que tu sers,
» lequel t'aimera & estimera beaucoup ;
» mais les envieux t'empêcheront qu'il
» ne te fera jamais de grands biens, &

» ne te mettra pas aux honneurs que tu » auras mérités ; toutefois crois que la » faute ne procédera pas de lui. Puis demanda Bayard s'il mourroit en cette » prochaine bataille. Non, dit-il, mais » tu mourras en guerre dedans douze ans » pour le plus tard, & tu seras tué d'artillerie «. L'Astrologue répondit encore à plusieurs questions que lui firent quelques Chevaliers, entre autres au Capitaine Jacquin, à qui il prédit qu'il seroit pendu deux fois; & en effet, trois mois après, étant tombé avec son cheval dans une riviere, lorsqu'on l'eut tiré de l'eau, on le pendit par les pieds pour lui faire rendre celle qu'il avoit avalée; & comme à la prise de Ravenne il fut cause (en laissant débander ses gens) que le Gouverneur Marc-Antoine Colonne eut la facilité de se retirer dans la citadelle, le Seigneur de la Palisse le fit pendre & étrangler. La prédiction de l'Astrologue se trouva vraie aussi à l'égard du Duc de Nemours, qui perdit la vie à la bataille de Ravenne, donnée le jour de Pâques 1512. Le hasard sans doute avoit tout fait; mais tel étoit le préjugé de ce siecle en faveur de l'Astrologie Judiciaire, qu'un Astrologue ayant rencontré juste une fois,

on ajoutoit foi à toutes ses autres prédictions, quelque absurdes qu'elles fussent ; & quoique le plus souvent il rencontrât faux, on n'en avoit pas moins de respect pour ses prétendus oracles. Aussi l'Astrologue de Carpi étoit-il en grande vénération dans toute l'Italie.

Les Vénitiens ayant repris Bresse sur les François, au moyen de quelque intelligence qu'ils avoient conservée dans la Ville, le Duc de Nemours forma le projet de la leur enlever une seconde fois. Ce fut par l'avis de Bayard qu'on donna l'assaut à cette forte place. Il y entra le premier à la tête de sa Compagnie ; & dans la mêlée, » eut un coup de pique » dedans le haut de la cuisse, qui entra » si avant, que le bout rompit & demeura le fer & un bout du fust (*bois*) » dedans. Bien cuida être frappé à mort » de la douleur qu'il sentit. Si commença » à dire au Seigneur de Molart (1) : Compagnon, faites marcher vos gens, la » Ville est gagnée de moi ; je ne saurois » tirer outre, car je suis mort «. On le

(1) Ce Seigneur de Molart étoit parent de Bayard, de la famille des Allemands, de la branche du Riage ; il fut tué à la bataille de Ravenne.

sortit de la foule, & deux archers s'efforcerent d'étancher son sang, qui sortoit à gros bouillons par la plaie. La Ville prise & abandonnée au pillage, on porta le bon Chevalier dans la maison d'une Dame, qui se trouva heureuse d'avoir un tel hôte, puisqu'il lui servit de sauvegarde, & que non seulement il lui conserva ses biens, mais encore l'honneur & à ses deux filles, comme nous le verrons dans un moment. Cependant la blessure du Héros de cette Histoire ne se trouva pas mortelle; en moins d'un mois il fut en état de monter à cheval.

Après la prise de Bresse, qui couvrit de gloire le Duc de Nemours, Bayard, & toute l'armée Françoise, » mais qui fut en » Italie la ruine des François, car ils » avoient tant gagné en ce pillage, que » la plupart s'en retourna & laissa la » guerre «, on marcha du coté de Ravenne, pour s'approcher des Espagnols. Le bon Chevalier ne tarda pas à rejoindre sa Compagnie; & comme il étoit près de monter à cheval, son honnête hôtesse vint lui présenter une cassette contenant deux mille cinq cents ducats, qu'il refusa généreusement. Se voyant pressé de les recevoir, il fit présent de

mille ducats à chacune des filles de cette Dame, pour aider à les marier, & pria la Dame de distribuer les cinq cents qui restoient, aux Couvens de Filles qui avoient été pillés par les vainqueurs.

Le siége de Ravenne fut entrepris & poussé avec tant de vigueur, que les Espagnols & les Napolitains crurent que le seul moyen de sauver la Ville étoit de livrer bataille aux François. Elle fut sanglante, & ils y perdirent, comme nous venons de le dire, le brave Duc de Nemours & plusieurs vaillans Capitaines. Les Espagnols laisserent sur la place plus de dix mille fantassins & vingt de leurs Commandans, huit cents hommes d'armes, trente Capitaines, & toute leur artillerie. Le nombre des prisonniers fut considérable; Ravenne se rendit le lendemain & fut mise au pillage.

Cependant la mort du Général, & les intrigues du Pape Jules II, qui engagea l'Empereur à conclure une treve avec les Vénitiens, entraînerent la perte de l'Italie, où les François ne conserverent que le Château de Milan, ceux de Novarre & de Tortone, & quelques autres places, malgré l'habileté du Seigneur de la Palisse, & le courage de Louis Dars, de Lautrec, &

sur-tout

ſur-tout du bon Chevalier ſans reproche. Pendant la retraite de l'armée Françoiſe, il fit des prodiges de valeur qui ſeroient trop longs à rapporter, & lorſqu'elle eut repaſſé & fut entrée dans les quartiers d'hiver qui lui avoient été aſſignés, il partit pour Grenoble, afin d'y rendre ſes devoirs à ſon oncle qui en étoit Evêque, & qui le reçut avec beaucoup de tendreſſe.

Les fatigues qu'avoit eſſuyées Bayard pendant deux années de guerre, lui occaſionnerent une maladie qui le mit aux portes de la mort. Pendant les accès d'une fievre ardente qui le minoit, il ne ceſſoit de s'écrier : » Mon Dieu, puiſque c'étoit » ton bon plaiſir de m'ôter de ce monde » ſi tôt, que ne me fis-tu cette grace de me » faire mourir en la compagnie de ce gen» til Prince le Duc de Nemours, & avec » mes autres compagnons, à la journée de » Ravenne, ou qu'il ne te plût que je » finiſſe à l'aſſaut de Breſſe, où je fus ſi » griévement bleſſé? Hélas ! j'en fuſſe » mort beaucoup plus joyeux, car au » moins j'euſſe enſuivi mes bons prédé» ceſſeurs qui ſont toujours demeurés aux » batailles «. Enſuite il ſe recommandoit à Saint-Antoine de Padoue, & ſes prieres furent ſi ferventes & ſon tempérament

si fort, qu'au moment où l'on ne croyoit pas qu'il pût revenir de cette maladie, il recouvra ses forces & entra en convalescence. Pour la célébrer, il donna plusieurs banquets aux Dames de sa Ville : » Et » tellement voulu se réjouir que comme » assez pouvez entendre qu'il n'étoit pas » Saint. Un jour lui prit volonté d'avoir » *compagnie Françoise* (1): Si dit à un sien » Valet de chambre, qu'on nommoit le » *Batard Cordon* : Batard, je te prie que » aujourd'hui à coucher avec moi j'aie » quelque belle fille, je crois que je ne » m'en trouverai que mieux. Le Batard, » qui étoit diligent & vouloit complaire » à son Maître, s'alla adresser à une pau- » vre gentille femme qui avoit une » belle fille de l'âge de quinze ans, la- » quelle, pour la grande pauvreté en quoi » elle étoit, consentit sa fille être baillée » quelque temps au bon Chevalier, & » pensant aussi que après là marieroit. Si » fut la fille langagée (*instruite*) par la » mere, qui lui fit tant de remontrances, » que, nonobstant le bon vouloir qu'elle » avoit, se condescendit au marché,

(1) Façon de parler militaire, qui a été long-temps en usage après la mort de Bayard.

» moitié par amour & moitié par force.
» Si fut amenée secrétement par le Batard
» au logis du bon Chevalier, & mise en
» une sienne garderobe. Le temps venu de
» se retirer pour dormir, si s'en retourna
» chez lui Bayard, lequel avoit soupé en
» un banquet en la Ville. Arrivé qu'il fut,
» le Batard lui dit qu'il avoit une des bel-
» les jeunes filles du monde, & si étoit
» gentille femme; si la mena en sa gar-
» derobe & la lui montra. Belle étoit
» comme un Ange, mais tant avoit pleuré,
» que tous les yeux lui en étoient enflés.
» Quand le bon Chevalier en cette sorte
» la vit, lui dit : Comment, ma mie,
» qu'avez-vous ? ne savez-vous pas bien
» pourquoi êtes venue ici ? La pauvre fille
» se mit à genoux, & dit : Hélas ! oui,
» Monseigneur, ma mere m'a dit que je
» fisse ce que vous voudriez ; toutefois je
» suis vierge, & ne fis jamais mal de mon
» corps, & n'avois pas volonté d'en faire,
» si je n'y fusse contrainte ; mais nous
» sommes si pauvres ma mere & moi, que
» nous mourons de faim ; & plût à Dieu
» que je fusse bien morte ! au moins ne
» serois point au nombre des malheu-
» reuses filles, & en déshonneur toute ma
» vie ; & en disant ces paroles pleuroit

Hij

» très-fort qu'on ne la pouvoit appaiser.
» Quand le bon Chevalier apperçut son
» noble courage, quasi larmoyant, lui dit :
» Vraiment, ma mie, ne serai pas si
» méchant que je vous ôte de votre bon
» vouloir : &, changeant vice à vertu, la
» prit par la main, & lui fit affubler un
» manteau, & au Batard prendre une
» torche, & la mena lui même coucher
» chez une gentille femme sa parente,
» qui se tenoit près de son logis, & le
» lendemain matin envoya querir sa mere,
» à laquelle il dit : Venez çà, ma mie,
» ne me mentez point ; votre fille est-elle
» pucelle ? Oui répondit, sur ma foi,
» Monseigneur, quand le Batard la vint
» hier querir, jamais n'avoit eu connois-
» sance d'homme. Et n'êtes-vous donc
» que bien malheureuse, dit le bon Che-
» valier, de la vouloir faire méchante ?
» La pauvre femme eut honte & peur, &
» ne sut que répondre, sinon qu'elles
» étoient si pauvres, que rien plus. Or, dit
» le bon Chevalier, ne faites jamais un si
» lâche tour que de vendre votre fille
» qui est gentille femme ; on vous en de-
» vroit plus griévement punir. Venez çà :
» avez-vous jamais eu personne qui vous
» l'ait demandée en mariage ? Oui bien,

» dit-elle, un mien voisin, honnête
» homme; mais il demande six cents
» florins, & je n'ai pas vaillant la moitié.
» Et s'il avoit cela, l'épouseroit il, dit le
» bon Chevalier? Oui sûrement, dit-elle.
» Alors il prit une bourse qu'il avoit fait
» prendre au Batard, & lui bailla trois
» cents écus, disant: Tenez, ma mie,
» voilà deux cents écus qui valent six cents
» florins de ce pays & mieux, pour marier
» votre fille, & cent écus pour l'habiller,
» & puis fit encore compter cent autres
» écus qu'il donna à la mere, & comman-
» da au Batard qu'il ne les perdît jamais
» de vue, qu'il n'eût vu la fille épousée;
» ce qu'elle fut trois jours après, & a fait
» depuis un très honorable ménage. Elle
» retira sa mere en sa maison, & ainsi,
» par la grande courtoisie & libéralité du
» bon Chevalier, la chose fut ainsi menée
» qu'il est ci-dessus récité «.

Cependant Ferdinand, Roi d'Aragon, en haine de ce que Jean d'Albret, Roi de Navarre, tenoit le parti de la France, fit entrer une armée dans ce Royaume, & s'en empara. Louis XII envoya le Duc de Longueville pour le recouvrer, & ce fut pendant cette guerre & tandis que les François faisoient le siége de Pampe-

lune, que Bayard emporta d'assaut un Château assez fort qui incommodoit beaucoup les assiégeans. Pendant l'attaque, les Lansquenets, qui étoient avec lui, firent demander au bon Chevalier, par leur Truchement, l'assurance qu'ils auroient double paye si la place étoit prise. Bayard n'entendit pas ce qui lui étoit demandé, & voyant que les Lansquenets refusoient de monter à la breche que le canon avoit ouverte, commanda ses gens d'armes, & fit en même temps attaquer le fort par un autre endroit. Il fut pris ; & comme les troupes s'en retournoient au camp devant Pampelune, les Lansquenets demanderent que la double paye, promise selon eux, leur fût délivrée. A ce propos Bayard s'indigna, & menaça de les faire casser ; ils se turent, & revinrent tranquillement avec le reste de la petite armée. Le soir que Bayard arriva au camp, il conta au Roi de Navarre & au Seigneur de la Palisse l'insolente prétention des Lansquenets, qui vouloient avoir double paye & avoient refusé de monter à l'assaut. On rit beaucoup ; & comme il étoit à souper avec les Officiers de sa Compagnie & le Duc de Suffolck, Capitaine Général de tous les Lansquenets, » on vit arriver un Lans-

» quenet qui avoit assez bien bu, & quand
» il entra ne savoit ce qu'il devoit dire,
» sinon qu'il cherchoit le Capitaine Bayard
» pour le tuer, parce qu'il ne vouloit point
» leur faire bailler de l'argent. Il parloit
» quelque peu de François & assez mau-
» vais. Le Capitaine Pierrepont l'entendit,
» qui dit au bon Chevalier en riant:
» Monseigneur, voici un Lansquenet qui
» vous cherche pour vous tuer. C'étoit la
» plus joyeuse & récréative personne qu'on
» eût su trouver. Si se leva de table
» l'épée au poing, & s'adressa au Lans-
» quenet, en lui disant : Est-ce vous qui
» voulez tuer le Capitaine Bayard ? Le
» voici, défendez-vous. Le pauvre Lans-
» quenet, quelque ivre qu'il fût, eut belle
» peur, & répondit en assez mauvais lan-
» gage : *Ce n'est pas moi qui veux tuer*
» *le Capitaine Bayard tout seul, mais ce*
» *sont tous les Lansquenets.* Ah ! sur mon
» ame, dit le bon Chevalier, qui pâmoit
» de rire, je le quitte, & ne suis point
» délibéré moi seul de combattre sept
» mille Lansquenets. Appointement, com-
» pagnon, pour l'amour de Dieu. Toute
» la compagnie se prit fort à rire de ce
» propos, & fut assis à table le Lansque-
» net vis-à-vis du bon Chevalier, qui

» le fit achever de babiller comme il avoit
» commencé, de forte que avant qu'il
» partît de là, promit que tant qu'il vi-
» vroit, défendroit le Capitaine Bayard
» envers & contre tous, & jura qu'il
» étoit homme de bien & avoit bon
» vin «.

La guerre de Navarre fut malheureuse ; on se vit obligé de lever le siége de Pampelune, & l'armée, denuée de vivres, rentra en France par Bayonne. Cependant il s'élevoit un furieux orage contre les François. L'Empereur Maximilien, Henri VIII Roi d'Angleterre, & les Suisses, se lierent par un traité contre Louis XII. Le Roi d'Angleterre débarqua à Calais avec une puissante armée, & vint mettre le siége devant Thérouenne, dans laquelle commandoit le Seigneur de Teligny, Sénéchal de Rouergue, & le Seigneur de Pont Dormy, Gentilhomme Picard, qui firent aussi-tôt instruire Louis XII du besoin qu'ils avoient d'être secourus. Le Roi manda au Seigneur de Piennes, Lieutenant Général de l'armée Françoise, qu'à quelque prix que ce fût il lui ordonnoit de jeter des secours dans cette Ville. Le Seigneur de Piennes obéit. La gendarmerie Françoise s'avança sur le camp

ennemi; mais elle tomba dans une embuſcade de douze mille Archers Anglois & de cinq mille Lanſquenets, qui avoient avec eux dix pieces de canon. Forcés de céder au nombre, les François tournerent le dos & reprirent le chemin de leur camp. » Il faut entendre, dit notre » Auteur, une choſe que peu de gens » ont ſue, & qui ont donné blâme de » cette journée aux Gentilshommes de » France à grand tort; c'eſt que tous les » Capitaines François déclarerent à leurs » gens d'armes, que cette courſe qu'ils » faiſoient étoit ſeulement pour rafraî» chir ceux de Thérouenne, & qu'ils ne » vouloient aucunement combattre, de » ſorte que s'ils rencontroient les enne» mis en groſſe troupe, ils vouloient » qu'ils retournaſſent au pas, & s'ils » étoient preſſés, du pas au trot, & du » trot au galop, car ils ne vouloient rien » haſarder «. Le Duc de Longueville & pluſieurs autres Seigneurs reſterent priſonniers. Le bon Chevalier, entraîné dans cette retraite précipitée, ſe trouvant, avec quatorze ou quinze hommes d'armes, inveſti de deux côtés, dit à ſes gens: » Meſſieurs, rendons-nous à ces Gentils» hommes; car notreároueſſe ne nous

» serviroit de rien ; nos chevaux sont
» recrus (*rendus*) ; ils sont dix contre un ;
» nos gens sont à trois lieues d'ici, & si
» nous attendons encore un peu & que
» les Archers Anglois arrivent, ils nous
» mettront en pieces. Sur ces paroles vont
» arriver les Bourguignons, & pour n'a-
» voir plus moyen d'eux défendre se ren-
» dirent l'un çà, l'autre là aux plus appa-
» rens. Et ainsi que chacun tâchoit à
» prendre son prisonnier, le bon Cheva-
» lier va aviser un Gentilhomme bien en
» ordre sous de petits arbres, lequel, pour
» la grande & extrême chaleur qu'il avoit,
» de façon qu'il n'en pouvoit plus, avoit
» ôté son armet, & étoit tellement affligé
» & travaillé, qu'il ne se daignoit amuser
» aux prisonniers. Si piqua son cheval
» droit à lui l'épée au poing, qu'il lui vint
» mettre sous la gorge en lui disant : *Rends*
» *toi, homme d'armes, ou tu es mort.* Qui
» fut bien ébahi, ce fut le Gentilhomme ;
» car il pensoit bien que tout fût pris.
» Toutefois il eut peur de mourir, & dit :
» Je me rends donc, puisque pris suis en
» cette sorte. Qui êtes-vous ? Je suis,
» dit le bon Chevalier, le Capitaine
» Bayard qui me rends à vous, & tenez
» mon épée, vous suppliant que votre

» courtoisie soit moi emmener avec vous;
» mais une courtoisie me ferez, si nous
» trouvons des Anglois en chemin qui
» voulussent me tuer, que vous me la
» rendiez. Ce que le Gentilhomme lui
» promit & le lui tint; car en tirant au
» camp, tous deux jouerent des cou-
» teaux contre aucuns Anglois qui vou-
» loient tuer les prisonniers, où ils ne
» gagnerent rien. Or, fut le bon Chevalier
» mené au camp du Roi d'Angleterre,
» en la tente de ce Gentilhomme, qui lui
» fit très bonne chere pendant trois ou
» quatre jours. Au cinquieme, le bon Che-
» valier lui dit : Mon Gentilhomme, je
» voudrois bien que voulussiez me faire
» mener sûrement au camp du Roi mon
» Maître, car il m'ennuie déjà ici. Com-
» ment, dit l'autre, encore n'avons-nous
» point avisé de votre rançon ? De ma
» rançon, dit le bon Chevalier ? mais à
» moi de la vôtre; car vous êtes mon pri-
» sonnier; & si depuis que j'eus votre foi
» je me suis rendu à vous, ce a été pour
» me sauver la vie, & non autrement.
» Qui fut bien étonné, ce fut le Gen-
» tilhomme, car encore lui dit plus le
» bon Chevalier : Mon Gentilhomme,
» me tiendrez promesse; car suis assuré

» qu'en quelque forte que ce soit je » échapperai ; mais croyez après que » j'aurai le combat à vous. Ce Gentil- » homme ne favoit que répondre, car il » avoit affez ouï parler du Capitaine » Bayard, & de combat n'en vouloit » point. Toutefois étoit affez courtois » Chevalier, & enfin dit : Monfeigneur » de Bayard, je ne vous veux faire que la » raifon, j'en croirai les Capitaines.

Cependant la prife du bon Chevalier n'avoit pu être tenue fi fecrete que bientôt tout le camp ennemi n'en fût informé. L'Empereur en ayant été inftruit, envoya chercher Bayard, & après lui avoir fait la réception la plus gracieufe, lui dit ces paroles remarquables : » Capitaine Bayard, mon ami, j'ai très-grande » joie de vous voir, que plût à Dieu que » j'euffe beaucoup de tels hommes que » vous ! je crois que avant qu'il fût » guere temps, je me faurois bien venger » des bons tours que le Roi votre Maître » & les François m'ont faits par le paffé. » Encore lui dit-il en riant : Il me fem- » ble, Monfeigneur de Bayard, que autre- » fois avons été à la guerre enfemble, & » m'eft avis qu'on difoit en ce temps-là » que Bayard ne fuyoit jamais. A quoi le

» bon Chevalier répondit : Sire, si j'eusse » fui, je ne serois pas ici «. Le Roi d'Angleterre, qui vint peu après dans la tente de l'Empereur, fit aussi beaucoup de caresses à Bayard. Ces deux Monarques voulurent bien décider la contestation qui s'étoit élevée entre lui & le Gentilhomme, à qui il avoit remis son épée après l'avoir fait lui-même prisonnier, & tous deux furent d'avis qu'il n'étoit point prisonnier ; » mais plutôt le seroit le » Gentilhomme de lui. Toutefois, pour » la courtoisie qu'il lui avoit faite, de» meurerent quittes l'un envers l'autre » de leur foi «. On fit seulement promettre à Bayard que pendant six semaines il ne porteroit point les armes contre les Princes alliés, & il lui fut permis pendant ce temps d'aller visiter les villes de la Flandre.

Malgré les efforts que fit Louis XII pour sauver la forte place de Thérouenne, elle fut forcée de se rendre. Quelque temps après, le Roi de France, ayant pourvu à la sûreté de ses autres villes de Picardie, & mis toute son armée en quartier d'hiver, se rendit dans sa ville de Blois, qu'il affectionnoit beaucoup, parce qu'il y avoit pris naissance. Il avoit perdu au commen-

cement de cette année (1513) son épouse Anne, Duchesse de Bretagne, » & par» tout le Royaume de France, & par la » Duché de Bretagne, n'eut-on oüi par» ler d'autre chose que ce lacrimable tré» pas, & crois certainement qu'il en sou» vient encore à plusieurs; car les grands » dons, le doulx recueil (*accueil*) & gra» cieux parler qu'elle faisoit à chacun, » la rendront immortelle «. Les circonstances embarrassantes où se trouvoient alors les affaires de Louis XII, lui firent consentir à épouser en secondes noces la Princesse sœur du Roi d'Angleterre. » Il » n'avoit pas grand besoin d'être marié » pour beaucoup de raisons, & aussi n'en » avoit-il pas grand vouloir; mais parce » qu'il se voyoit en guerre de tous côtés, » qu'il n'eût pu soutenir sans grandement » fouler son peuple, ressembla au pélican; » car après que la Reine Marie eut fait son » entrée à Paris, qui fut fort triomphante, » & que plusieurs joûtes & tournois furent » achevés, qui durerent plus de six se» maines, le bon Roi, qui, à cause de sa » femme, avoit changé toute sa maniere » de vivre, car où il vouloit dîner à » huit heures, convenoit qu'il dînât à » midi, & où il se vouloit coucher à six

» du soir, souvent se couchoit à minuit, » tomba malade à la fin du mois de Dé» cembre, de laquelle maladie tout re» mede humain ne le put garantir qu'il » ne rendît l'ame à Dieu le premier Jan» vier ensuivant après la minuit. Ce fut » en son vivant un bon Prince, sage & » vertueux, qui maintint son peuple en » paix sans le fouler aucunement fort que » par contrainte. Il eut en son temps du » bien & du mal beaucoup, parquoi il » avoit ample connoissance du monde «. Il eut pour successeur le Roi François, premier du nom.

Les premieres entreprises du nouveau Roi se tournerent du côté de l'Italie (où il n'avoit d'alliés que les seuls Vénitiens) ; il tenta de nouveau la conquête du Milanez. Bayard passa le premier les montagnes avec les compagnies d'ordonnance des Seigneurs de la Palisse, d'Imbercourt, & d'Aubigny ; il surprit Prosper Colonne, Lieutenant Général au service du Pape, qui venoit d'évacuer la ville de Carmagnole, sur l'avis qui lui avoit été donné de l'approche des François. Prosper fut fait prisonnier, & avec lui toute sa troupe, & les François firent un butin considérable.

Nous ne parlerons point de la célebre bataille de Marignan, gagnée sur les Suisses par François I, & que le Maréchal de Trivulce appeloit un *combat de géans* ; mais il n'est pas possible de passer sous silence l'honneur qu'y reçut notre Héros après s'être couvert de gloire pendant l'action. » Le Roi voulut grandement l'honorer, car il prit l'Ordre de Chevalerie de sa main ; il avoit bien raison, dit notre Auteur, & de meilleure main ne l'auroit su prendre «.

Quelques années après, le bon Chevalier sans peur & sans reproche fut chargé par le Roi de la défense de la ville de Maizieres, menacée d'un siége par les Impériaux. Il s'y rendit avec le jeune Seigneur de Montmorency & un grand nombre d'autres qui se faisoient un honneur de servir sous ses ordres. Deux jours après qu'il fut arrivé, la Ville fut investie par le Seigneur de Ranzau & le Seigneur Francisque, & environ trente-cinq mille hommes. Les deux Généraux envoyerent un héraut à Bayard, pour promettre la vie sauve à lui & à tous ses gens, s'il vouloit aussi-tôt rendre la place, qui n'étoit pas en état de tenir deux jours contre les forces qu'ils commandoient. Le bon

bon Chevalier répondit : » Héraut, mon » ami, je ſuis ébahi de la gracieuſeté que » me font vos Maîtres, & qui ont ſans » doute grant peur de ma perſonne. Vous » vous en retournerez, & leur direz que » le Roi mon Maître avoit beaucoup de » plus puiſſans perſonnages que moi pour » garder cette Ville ; mais puiſqu'il m'a » fait cet honneur de penſer à moi & de » s'en fier, que j'eſpere, avec l'aide du » Seigneur, la lui garder ſi longuement, » qu'il ennuiera beaucoup plus à vos Maî» tres d'être au ſiége, qu'à moi d'être » aſſiégé, & que je ne ſuis plus enfant » qu'on étonne «. Non ſeulement Bayard ſe défendit avec courage, mais il uſa d'adreſſe pour déſunir les deux Commandans, en envoyant une lettre ſuppoſée du Seigneur de Rantzau au Seigneur Robert de la Marck, qui s'étoit enfermé dans la fortereſſe de Sedan, & qui étoit le prétexte de cette guerre. L'eſpion fut arrêté, comme l'avoit bien prévu Bayard. Le Seigneur Franciſque ſe crut trahi par le Seigneur de Rantzau, qu'on ſuppoſoit dans cette lettre s'entendre avec le Seigneur de la Marck, & être prêt à paſſer au ſervice de la France. Dans cette ſuppoſition, les ennemis ſe ſéparerent, &

leverent le siége de Maizieres. Bayard fut, avec justice, recompensé du Roi François I, par le collier de son Ordre & le commandement en chef d'une Compagnie de cent hommes d'armes.

Ce fut au commencement de l'année 1524 que François I envoya en Italie une brillante armée, sous les ordres de l'Amiral de Bonnivet. Pendant la campagne, les Suisses, à la solde de la France, l'abandonnerent, & il fut forcé de faire sa retraite sur Rebec, pendant laquelle le Connétable de Bourbon tailla en pieces son arriere garde. Ce fut dans cette affaire que périt le brave Chevalier sans reproche. » Comme Dieu le voulut permettre, » fut tiré un coup d'arquebuse, dont la » pierre le vint frapper au travers des » reins, & lui rompit tous le gros os de » l'eschine. Quand il sentit le coup, se » prit à crier : Jésus, & puis dit : Hélas ! » mon Dieu, je suis mort. Si prit son » épée par la poignée, & baisa la croisée » en signe de la croix, & en disant tout » haut : *Miserere mei, &c.* devint incontinent tout blême, comme failli des » esprits, & cuida tomber; mais il eut en- » core le cœur de prendre l'arçon de la » selle, & demeura ainsi jusqu'à ce qu'un

» jeune Gentilhomme, son Maître-d'Hô-» tel, lui aida à descendre & le mit sous un » arbre «. Le bon Chevalier, faute de Prêtre, se confessa à son Maître d'Hôtel, & le voyant pleurer amérement, il lui dit : » Jacques, mon ami, laisse ton » deuil; c'est le vouloir de Dieu de m'ô-» ter de ce monde; je y ai la sienne grace » longuement demeuré, & j'y ai reçu des » biens & des honneurs plus qu'à moi » n'appartient : Dieu aura pitié de moi » & me pardonnera mes fautes passées. Je » te prie, Jacques, qu'on ne m'enleve » pas de ce lieu, car quand je me remue » je sens toutes les douleurs possibles «. Avant que les Espagnols arrivassent, Bayard avoit déclaré à d'Alegre (1), Prévôt de Paris, ses dernieres volontés, & pria ensuite tous ceux qui l'entouroient de fuir, dans la crainte d'être faits prisonniers. Le Marquis de Pescaire (2), qui

(1) Le d'Alegre dont il est ici question, s'appeloit *Gabriel*; il fut Prévôt de Paris en 1512, & d'ailleurs fut Capitaine de vingt-cinq, & depuis de cinquante Lances; son vrai nom étoit Tourzel; c'est celui d'une Maison très-ancienne en Auvergne, qui, au quatorzieme siecle, hérita des biens & du nom de l'ancienne Maison d'Alegre.

(2) Général Espagnol, dont le véritable nom étoit *Ferdinand-François d'Ayalos.*

arriva en cet endroit avant que notre Héros eût rendu le dernier soupir, lui dit affectueusement en Langue Espagnole : » Plût à Dieu, gentil Seigneur » Bayard, qu'il m'eût couté un quart de » mon sang sans mort recevoir, je ne » dusse manger de deux ans, & je vous » tinsse en santé mon prisonnier, car, » par le traitement que je vous ferois, » auriez connoissance de combien j'ai » estimé la haute prouesse qui étoit en » vous «. Après cet éloge bien mérité, le Marquis donna ses ordres pour que Bayard fût placé sur un brancard, au dessus duquel les Espagnols dresserent un pavillon. Le bon Chevalier s'étant une seconde fois confessé à un Prêtre qui fut appelé, il rendit l'ame. Tous les honneurs funebres furent rendus à son corps, que les Espagnols remirent entre les mains de ses serviteurs, qui le conduisirent à Grenoble.

Tels sont les principaux traits de la vie du bon Chevalier sans peur & sans reproche, que j'ai cru devoir recueillir, & qui jettent une grande clarté sur la façon de faire la guerre & sur les mœurs des guerriers du seizieme siecle. Bayard eut trois freres ; l'un se maria, le second fut

Evêque de Glandeve ; & le troisieme Abbé de Josaphat, au pays Chartrain ; il eut aussi deux sœurs, & un cousin, nommé *Gaspard Terrail*, Seigneur de Bernin, près de Grenoble, qui fit la guerre avec lui, & hérita de son nom & de ses armes, car son frere aîné ne laissa point de postérité. Bayard vécut dans le célibat ; mais, pour se servir des termes de l'Auteur de sa vie, *il eut quelquefois volonté d'avoir compagnie Françoise* ; & ce fut d'une de ces liaisons passageres que lui vint une fille naturelle.

J'avois d'abord cru pouvoir ajouter à ce Précis quelques faits tirés d'un Ouvrage de *Simphorien Champier*, intitulé *les Gestes, ensemble la vie du Preux Chevalier Bayard, avec la Généalogie, Comparaisons aux anciens Preux Chevaliers, Gentils, Israélites & Chrétiens ; ensemble Oraisons, Lamentations, Epitaphes dudit Chevalier Bayard, contenant plusieurs victoires des Rois de France, Charles VIII, Louis XII, & François, premier de ce nom*, imprimé à Lyon en 1525 ; mais après avoir parcouru ce Volume, divisé en six Livres, je n'y ai rien trouvé qui fût digne d'occuper utilement l'esprit de mes Lecteurs. Les actions de Bayard qu'on y dé-

crit, ne contredisent en aucune façon ce que nous venons de dire, & il seroit assez inutile de revenir sur ces faits. Dans l'énumération que Champier fait des Maisons illustres du Dauphiné, il cite celles de Clermont, de Tournon, des Allemands, de Grosley, de Fay, de Guyffrey, de Montenard, de Beaumont, de Talaru, & de Beranger. L'Auteur finit son Livre par comparer notre bon Chevalier sans peur & sans reproche, à Annibal, à Scipion l'Africain, à Thésée, au Roi David, à Samson, à Judas Macchabée, à Roland, à Godefroi de Bouillon, & enfin au Maréchal de la Palisse. Viennent à la suite de ces singulieres Comparaisons, des Oraisons à Dieu pour le repos de l'ame de Bayard, une Complainte *par maniere de Chanson*, sur sa mort, & plusieurs Epitaphes.

Simphorien Champier étoit Docteur & Médecin du Duc de Lorraine; cependant il se qualifie de Chevalier & Seigneur de la Faverge. Effectivement il fut fait Chevalier par le Prince auquel il étoit attaché, dans une campagne où il ne l'avoit suivi qu'en qualité de Médecin.

Après la vie du Chevalier Bayard, l'Ouvrage historique le plus intéressant

pour les Militaires, ce sont les Mémoires du Maréchal de Fleuranges. Quoiqu'ils soient restés manuscrits pendant la plus grande partie du seizieme siecle, tout le dix-septieme & la moitié du dix-huitieme, il n'en est pas moins certain qu'ils étoient connus il y a plus de 200 ans; il y en a des copies dans la plupart des grandes Bibliotheques, & particuliérement dans la mienne, qui sont constamment de cette ancienneté. Le style & l'écriture ne permettent pas de les regarder autrement que comme authentiques. Elles contiennent des détails sur ce qui est arrivé personnellement à l'Auteur, & dans les campagnes de guerre auxquelles il s'est trouvé, depuis le commencement du seizieme siecle jusques en 1521. On sait que le Maréchal les écrivit pendant sa prison dans la petite ville de l'Ecluse en Flandres. Il y avoit été envoyé après la bataille de Pavie (en 1525), dans laquelle il avoit été fait prisonnier avec le Roi François I, comme tant d'autres Seigneurs François. Il paroît qu'il en sortit l'an 1526, car il fut fait Maréchal de France cette année-là. Il continua de servir cette Couronne jusqu'en 1536, & se fit beaucoup d'honneur en défendant Péronne, assiégée par le

MÉMOIRES DE FLEURANGES.

Comte de Naſſau, Général de l'Empereur. Il mourut cette même année à Lonjumeau près Paris, en allant ou en revenant de la Cour de François I. Ce qui regarde les dernieres années de ſa vie, ſe trouve dans les Mémoires de Dubellay, dont je parlerai après avoir extrait les ſiens; mais voici quelques échantillons de ſon ſtyle & de ce qu'il dit de lui-même. Il ſe ſurnomme le *jeune Adventureux*; mais il nous déclare d'ailleurs quel eſt ſon vrai nom, celui de ſon pere & de ſa famille. Son pere s'appeloit comme lui, *Robert de la Marck*, & l'on peut remarquer que ſon grand pere avoit le même nom de baptême, & qu'il s'eſt conſervé dans la poſtérité juſqu'à ſon entiere extinction en 1652. Le pere du Maréchal avoit pour frere Erardi de la Marck, qui fut, aſſez jeune, Evêque de Liege, tantôt attaché à la France, tantôt brouillé avec le Roi François I, parce que celui-ci ne lui donna pas ſa nomination au Cardinalat, quoiqu'il la lui eût promiſe. L'Evêque de Liege ſe jeta dans les bras de Charles-Quint, qui non ſeulement lui procura la dignité qu'il ambitionnoit, mais encore l'Archevêché de Valence en Eſpagne.

Le bon Maréchal de Fleuranges s'ima-

gine & le déclare dans ses Mémoires, que sa Maison descend d'un ancien Romain, lequel étoit Prince de la Marche d'Ancone, fut banni de son pays, & s'en vint en Allemagne, où il fonda, dit-il, le Comté de la Marck, celui d'Aremberg, & plusieurs autres. La Maison de la Marck n'a pas besoin d'adopter une pareille chimere; on convient qu'elle est très-ancienne & qu'elle a une source commune avec les Ducs de Cleves & de Juliers. Leur filiation & leur possession du Comté de la Marck sont très-bien établies depuis le quatorzieme siecle; ils possedoient le Comté d'Aremberg depuis le quinzieme; la Seigneurie de Sedan depuis le commencement du seizieme; à la fin du même siecle, le Duché de Bouillon leur fut engagé, & ensuite cédé par l'Evêque & le Chapitre de Liege. Robert de la Marck, second du nom, & pere de l'Auteur de ces Mémoires, avoit épousé Catherine de Croy. On l'appeloit dans le monde le *Duc de Bouillon*, ou, plus communément, le *Seigneur de Sedan.* Tant qu'il vécut, son fils ne fut appelé que le *Seigneur de Fleuranges*, du nom d'une terre que son pere lui avoit abandonnée: c'est sous ce nom qu'il fut fait Maréchal de France.

Voici comme il conte son début à la Cour de France, en 1501. » Or, dit l'Histoire, que le jeune Adventureux étant » arrivé à Blois, Tourneville (c'étoit » son Gouverneur) alla dire au Roi » (Louis XII) la venue de ce jeune » homme, qui en fut très aise, & le » manda pour lui faire la révérence ; & » étant faite, lui dit le Roi : Mon fils, » soyez le très-bien venu ; vous êtes trop » jeune pour me servir, & pour ce je vous » envoyerai devers M. d'Angoulême à » Amboise, qui est de vôtre âge, & je » crois que vous y tiendrez un bon ménage. Sur quoi lui fit réponse ledit » jeune Adventureux : J'irai où il vous » plaira me commander ; je suis assez vieil » pour vous servir & aller à la guerre, si » vous voulez. A quoi répondit ledit » Sieur : Mon ami, vous avez bon courage, mais j'aurois peur que les gembes » ne vous faillissent en chemin ; mais je » vous promets que vous irez, & quand » j'irai, je vous manderai-ci ; & de là l'envoya ledit Sieur Roi vers la Reine & » les Dames, qui lui firent merveilleusement bonne chere, & le lendemain » l'envoya le Roi vers Monsieur d'Angoulême, Madame sa mere, & Ma-

» dame d'Alençon, lesquelles lui firent bon » recueil (*accueil*); aussi fit Monsieur le Ma- » réchal de Gié (*Rohan*), qui étoit fort » grand ami de la Maison de la Marck, » qui pour l'heure d'adonques avoit tout » le Gouvernement de France «.

Le jeune Adventureux fut très-bien reçu à Amboise, du Prince François, & de Marie de Savoie, sa mere: » Et se » trouverent ledit Sieur d'Angoulême & » le jeune Adventureux presque de même » âge, hauteur & humeur égales, lesquels » eurent bientôt bonne connoissance & » bonne accointance ensemble; & qui eût » eu faute de bon conseil, il l'eût bientôt » trouvé entre ces deux personnages.

» Monsieur d'Angoulême & le jeune » Adventureux jouoient à l'escaigne, » qui est un jeu venu d'Italie, de quoi » on n'use point ès pays de par-deçà, & » se joue avec une balle pleine de vent, » qui est assez grosse & se pousse avec » l'escaigne qu'on tient dans la main.

» Monsieur d'Angoulême, le jeune » Adventureux, & tout plein de jeunes » Gentilshommes passoient le temps à » tirer de l'arc, vous assurant que c'étoit » un des plus gentils archers & des plus » forts qu'on ait vus de son temps;

» tiroient de la serpentine avec de petites
» fleches, après un blanc en une porte,
» pour voir qui tireroit le plus près. Ledit
» Sieur d'Angoulême & Montmorenci
» (ce fut depuis le grand Connétable
» Anne) jouoient à la grosse boule contre
» le jeune Adventureux & Brion (ce fut
» depuis l'Amiral Chabot), & cette
» boule est aussi grosse qu'un tonneau,
» pleine de vent, & se joue avec un
» bracelet d'étain bien feutreux (couvert
» de drap ou de feutre), avec des cour-
» roies de cuir, &c.

» Et mondit Sieur d'Angoulême & le
» jeune Adventureux faisoient des petits
» châteaux ou bastillons, & les assail-
» loient tous armés, tellement qu'il y en
» avoit souvent de bien battus & frottés;
» & ce fut là où Monsieur de Vendôme
» (Bourbon, grand-pere de Henri IV),
» qui étoit venu voir Monsieur d'Angou-
» lême, cuida être affolé, & tout plein
» d'autres. Et quand Monsieur d'Angou-
» lême, le jeune Adventureux & quel-
» ques autres Gentilshommes devinrent
» un peu plus grands, ne furent que joûtes
» & tournois de toutes les sortes qu'on se
» pouvoit adviser; au vent, à la selle des-
» sanglée, ou à la nappe, & crois que

» jamais Prince n'eût plus de passe-temps » que mondit sieur, & ne fût mieux en » doctrine, car Madame sa mere l'a toujours ainsi bien nourri (*élevé*) «.

Le Maréchal de Fleuranges conte ensuite qu'il y eut de beaux tournois à Blois, à l'occasion de quelques grands mariages, entre autres, de celui, qui ne fut que projeté, entre le Prince de Castille (depuis l'Empereur Charles-Quint) & Madame Claude de France, fille aînée de Louis XII & d'Anne de Bretagne, qui depuis épousa François I.

Fleuranges vit aussi arriver en France César Borgia, fils du Pape Alexandre VI, » & étoit en la plus grande pompe & » richesse du monde, tant en mulets que » en autres choses, car avoit ses housseaux (*harnois*) tout couverts de perles, » & ses mulets tous accoûtrés de velours » cramoisi, & lui fit le Roi bon & fort » gros accueil, de même que Monsieur le » Légat (Cardinal d'Amboise), *pour venir à ses fins;* & le Roi le fit Duc de » Valentinois, & fit le mariage d'une des » filles d'Albret «.

Effectivement cet odieux Duc de Valentinois épousa Charlotte d'Albret, fille d'Alain d'Albret, Comte de Périgord.

» Et, dit le Maréchal de Fleuranges ; » pour vous conter des noces dudit Duc » de Valentinois, il demanda des pilules » à l'Apothicaire pour festoyer sa Dame, » là où il y eut gros abus ; car au lieu de » lui donner ce qu'il demandoit, lui » donna-t-on des pilules laxatives, telle- » ment que toute la nuit il ne cessa d'aller » au retrait, comme en firent les Dames » le rapport au matin.... De ses vertus » & vices on en a assez parlé ; si veux-je » dire qu'à la guerre il étoit gentil com- » pagnon & hardi homme.

Avant que de commencer l'Histoire de ses campagnes, Fleuranges nous donne des détails sur la Cour de France, les Officiers du Roi, & sur toute sa Maison militaire, telle qu'elle étoit dès ce temps là. Il paroît qu'alors les principaux gardes du Monarque consistoient en deux Compagnies de cent Gentilshommes, » qui, » dit-il, étoient tous gens expérimentés » & hommes qui avoient bien servi ès » bandes, comme Porte-enseignes, gui- » dons, & hommes d'armes, & avoit » chacune Compagnie pour Capitaine, » deux grands Gentilshommes bien fon- » dés de rentes, qui étoient le Grand Sé- » néchal de Normandie, & le Vidame

» de Chartres. A de plus le Roi pour sa » garde vingt-cinq archers Ecossois, que » l'on appelle *Archers du Corps*, & ont » des sayons blancs tout couverts d'orfé- » vrerie depuis le haut jusques au bas, & » couchent les plus près de la chambre » du Roi; & sont lesdits archers sous la » charge du Sieur d'Aubigni, de la Mai- » son de Stuart; & outre cesdits archers, » a aussi cent hommes d'armes Ecos- » sois (1). Après cela, continue Fleu- » ranges, quatre cents archers François (on conçoit qu'ils sont devenus depuis les quatre Compagnies des Gardes-du-Corps), » & après cela vous avez les » Cent-Suisses, dont est Chef l'Adven- » tureux (2). Quand le Roi va par la » Ville, ceux-là vont devant, & les archers » du Corps & les Gentilshommes autour » de lui; & ont lesdits Suisses douze » francs par mois, deux habillemens l'an- » née des couleurs du Roi, & plumes.

(1) L'on retrouve ici l'origine des Gardes de la Manche, de la premiere Compagnie des Gardes-du-Corps, & de la premiere de la Gendarmerie, qui porte encore la dénomination d'Ecossoise.

(2) Effectivement notre Auteur fut Capitaine des Cent-Suisses de la Garde du Roi.

» Outre cela, le Roi a encore des Gardes
» de la Porte, dont le Capitaine a douze
» cents francs d'état, & trente-six archers
» avec hoquetons d'orfévrerie, & après
» vous avez trente-six archers du Prévôt
» de l'Hôtel, qui ne bougent de la Cour,
» & portent javelines & des hoquetons
» des couleurs du Roi, & sur leurs ho-
» quetons des épées en signe de justice «.

Le reste des détails du Maréchal de Fleuranges sur l'état de la Maison du Roi, militaire, de son temps, sont moins intéressans : passons aux faits historiques. En 1507, Louis XII partit pour l'Italie, résolu de châtier les Génois, qui avoient voulu se soustraire à son obéissance, ou du moins à sa protection, & de là, de passer dans le Duché de Milan. La Reine Anne de Bretagne & le Duc d'Angoulême le suivirent jusques à Lyon : le Roi les y laissa, & il paroît que le jeune Fleuranges y resta avec eux jusqu'au retour du Roi d'Italie; par conséquent il est à croire qu'il n'eut aucune part à tout ce qui se passa pendant les campagnes de 1507, 1508 & 1509. Quoiqu'il nous en apprenne plusieurs circonstances assez intéressantes, comme il n'en a point été témoin oculaire, je ne crois point devoir les

les répéter d'après lui. Il paroît que l'Auteur de ces Mémoires étoit à Tours lorsque Louis XII y assembla les Etats Généraux du Royaume, à la fin de 1509. Le fameux Cardinal d'Amboise gouvernoit encore le Royaume de France, & avoit toute la confiance du Roi Louis XII. Sa famille se ressentoit de son crédit & partageoit sa faveur. L'aîné des neveux du Cardinal, que l'on appeloit Chaumont, étoit Maréchal, Amiral de France, Grand Maître de la Maison du Roi, Gouverneur du Milanois, & commandoit toutes les troupes & les forces de la France par-delà les monts. Sa sœur, Marie d'Amboise, avoit épousé Guillaume de Sarebruck, Comte de Roussi & de Braine. Il étoit sorti de ce mariage une fille à qui ses oncles avoient envie de procurer un bel & grand établissement. Ils jeterent pour cet effet les yeux sur le jeune Seigneur de Fleuranges, fils aîné du Duc de Bouillon, & héritier de l'importante Ville & Principauté de Sedan; on engagea même le Roi à s'y intéresser. Le Duc de Bouillon fut mandé à la Cour, & l'affaire lui fut proposée; il paroît qu'elle souffrit d'abord quelques difficultés; elle fut rompue, puis renouée : enfin tout fut

d'accord, & le mariage se célébra avec magnificence à Vigny, superbe maison de campagne appartenant à M. le Grand-Maître. Trois mois après, le premier Ministre mourut ; & ce fut, dit notre Auteur, grande perte & dommage pour la Maison d'Amboise. Cependant le Grand-Maître Chaumont retourna dans son Gouvernement du Milanois ; & le jeune Adventureux, présumant avec raison, comme il le dit lui-même, que puisqu'on l'avoit jugé capable d'être marié, il l'étoit aussi de faire la guerre, sollicita & obtint de passer en Italie avec la Compagnie de cent hommes d'armes de son pere. Il quitta sa femme, après avoir vécu seulement quelques mois avec elle, prit congé de M. d'Angoulême, & se rendit à Lyon, où il se mit à la tête de sa troupe, avec laquelle il passa le mont Cenis, arriva à Turin, fut parfaitement bien reçu du Duc & de la Duchesse de Savoie, & se rendit à Milan auprès de son oncle : il y trouva le Duc de Nemours & l'élite de la Noblesse Françoise.

Fleuranges nous fait le portrait le plus brillant de la Compagnie de cent hommes d'armes du Seigneur de Sedan son pere ;

il dit qu'ils étoient bien douze cents chevaux de compte fait, parce que chaque homme d'armes de cette troupe avoit, l'un portant l'autre, neuf ou dix chevaux; il ajoute, que sur les cent hommes d'armes, il y en avoit cinquante, dont chacun en particulier étoit capable de commander une Compagnie entiere.

Peu de temps après son arrivée en Italie, Fleuranges fut envoyé dans la grande & belle ville de Vérone, qui avoit été conquise sur les Vénitiens par l'armée Françoise, & dont l'Empereur Maximilien avoit été mis en possession. L'Evêque de Constance en étoit Gouverneur pour l'Empereur; mais une bonne partie de la garnison étoit composée de troupes Françoises, ou de Lansquenets, infanterie Allemande à la solde de la France; il y avoit aussi des Espagnols. Fleuranges nous parle des désordres qui régnoient dans cette garnison de ce temps; il nous dit que lorsque ces troupes de différentes Nations étoient mal payées, ce qui arrivoit assez souvent, elles se disputoient le peu d'argent qu'on pouvoit leur donner, s'en prenoient à leurs Chefs, & pilloient inhumainement les habitans des villes qu'elles étoient

chargées de défendre. Pendant le temps qu'il fut à Vérone, il vit trois fois cette ville exposée au pillage. Le vaillant & gentil Chevalier Dars, qui s'étoit illustré dans la conquête du Royaume de Naples, commandoit les François, que dans ces cas il ne lui étoit pas possible de contenir, & qui souvent se battoient avec les Lansquenets, dont le Général d'Anhalt, leur Chef, n'étoit pas plus maître.

De Vérone, Fleuranges passa avec le Grand-Maître de Chaumont son oncle, à Parme; ils y séjournerent en se préparant à secourir la Mirandole, que le Pape Jules II tenoit assiégée. Durant le peu de temps qu'ils y furent, le Grand-Maître Chaumont & M. de Nemours s'amuserent à combattre l'un contre l'autre avec des boules de neige, de sorte que dans cette espece de tournoi ou jeu militaire, il se trouva bien environ quatre cents personnes. Le Grand-Maître reçut sur le nez une pelotte de neige qui lui fit beaucoup de mal, & dont la douleur lui dura jusqu'à sa mort : comme la querelle s'échauffoit, l'ordre fut donné de cesser, & l'armée prit le chemin de Correge. Tandis qu'elle défiloit sur un

pont, il y eut quelque débat entre le Capitaine Richebourg & les gens-d'armes que commandoit M. de Molard; ſans la prudence de notre jeune Adventureux, qui trouva le moyen de calmer les eſprits, il y auroit eu beaucoup de ſang répandu. Comme celui-ci revenoit vers le pont, il trouva le Grand-Maître ſon oncle qui étoit tombé dans l'eau armé de toutes pieces, & y auroit péri ſi le jeune Adventureux, avec un Gentilhomme nommé *Fontaine*, ne l'euſſent aidé à en ſortir. On a prêtendu que cet accident avoit contribué à la mort de Chaumont-d'Amboiſe, en lui occaſionnant une maladie qui apparemment étoit une fluxion de poitrine; il fut obligé de ſe faire conduire en *traîneau fermé comme un cabinet*, juſqu'à Correge, où le Comte & la Comteſſe Genievre, ſon épouſe, en prirent le plus grand ſoin, & feſtoyerent tous les autres Généraux & Officiers pendant trois jours. Cependant l'armée étant obligée de continuer ſa route, elle partit, ſous les ordres de Jean-Jacques Trivulce, qui fut depuis Maréchal de France; Fleuranges la ſuivit, & prit congé de ſon oncle, qui lui dit les larmes aux yeux, qu'il ne le reverroit plus: effecti-

vement il mourut quatre jours après. Notre Auteur en fait un grand éloge, & dit que c'est le plus sage homme de bien qu'il ait jamais vu (1).

La Mirandole fut forcée de se rendre aux troupes du Pape Jules II ; & la Comtesse de ce nom, après avoir perdu tout son bien, se retira dans le camp du Maréchal de Trivulce son pere, qui commandoit l'armée Françoise. Le Maréchal s'en consola un peu, par la surprise de la petite ville de Concordia, qui le mit en état de faire rendre à sa fille sa ville, mais absolument ruinée. L'armée Françoise s'arrêta quelque temps à Ferrare, dont la Duchesse étoit, dit notre Auteur, fort bonne Françoise dans le cœur. Elle étoit fille du feu Pape Alexandre VI, & sœur de ce César Borgia, Duc de

(1) Le Grand-Maître Chaumont-d'Amboise ne laissa qu'un fils, qui fut tué à la bataille de Pavie, âgé seulement de vingt-deux ans, & sans être marié ; mais de ses freres sont sorties deux branches ; savoir, celle de Bussi-d'Amboise, & celle d'Aubijoux ; la premiere a fini au seizieme siecle, & la seconde seulement à la moitié du dix-septieme ; les biens de celle-ci ont passé dans une branche de la Maison de Crussol, qui a pris le surnom d'Amboise, comme avoit fait une autre branche de la Maison de Clermont-Galerande, héritiere des Bussi-d'Amboise.

Valentinois, dont il a été parlé au commencement de cet article. L'hiver étant passé, les François poursuivirent les troupes du Pape jusques auprès de Bologne. Ils remporterent contre elles un avantage dans lequel les soldats du Saint Pere & le Duc d'Urbin, neveu de Jules II, se firent peu d'honneur. Le Maréchal Trivulce s'empara de la grande & belle ville de Bologne, aidé des Bentivoglio, qui prétendoient avoir des droits sur sa Seigneurie, & qui y avoient un grand parti. On les en remit en possession. Le Château tint pour le Pape pendant quelques jours, mais enfin il fut aussi emporté. Après cette expédition, notre Adventureux retourna à Milan, & le Duc de Nemours, neveu de Louis XII, vint prendre le commandement de l'armée. Son premier exploit fut de s'emparer de la ville de Bresse, qui s'étoit révoltée. Elle fut emportée d'assaut, & Fleuranges, qui étoit à cette attaque, prétend qu'il y eut quarante mille hommes de tués; la ville fut entiérement pillée & mise à sac. Après cette grande expédition, le Duc de Nemours s'avança dans la Romagne, & se trouva en présence des ennemis auprès de Ravenne. C'est là

que se livra cette fameuse bataille qui combla de gloire le jeune Prince François, mais dans laquelle il périt. J'ai déjà parlé de cette bataille; je n'ajouterai ici que quelques particularités qui ne se trouvent que dans les Mémoires de Fleuranges. » Le Duc de Nemours avoit » coutume, pour l'amour de sa mie, » de ne point porter de harnois, fors » (*excepté*) sa chemise (apparemment » de mailles d'acier), en bas depuis le » coude jusqu'au gantelet (1).

» Ledit Duc de Nemours remontroit » & prioit à toute la Compagnie de la » Gendarmerie, qu'à ce jour ils voulussent garder l'honneur de la France, » le sien & le leur, & qu'ils verroient » ce qu'il feroit pour l'honneur de sa » mie ce jour-là. Incontinent il partit » & fut le premier homme d'armes qui » rompît sa lance contre les ennemis.

» M. de Molard & le Capitaine Jacob, » s'étant, pendant plus de trois heures, » mis en peine de l'artillerie, commencerent à s'asseoir, & demanderent à » boire, & en buvant, un coup de canon

(1) Ce passage mériteroit bien quelque explication sur le costume militaire de ce temps-là; mais elle nous meneroit trop loin.

» les emporta tous deux, qui fut bien
» grand dommage «.

» Il y avoit dans l'armée Françoise un
» Bâtard de Chimay, qui étoit honnête
» Gentilhomme, connoissant les choses à
» venir, & en avoit déjà dit beaucoup de
» véritables. Or, avant la bataille, vint à
» lui M. de Nemours, & lui demanda en
» cette maniere : Or çà, Bâtard, com-
» ment ira-t-il de cette bataille, & qui
» la gagnera ? Par ma foi, Monsieur,
» dit le Batard, vous la gagnerez, mais
» vous êtes bien en danger d'y demeurer,
» si Dieu ne vous fait grace. Sur quoi
» répondit le sieur de Nemours, que pour
» cela ne laisseroit-il pas d'y aller. Et quand
» la bataille fut gagnée, ledit sieur de Ne-
» mours vint au Bâtard : Eh.bien, maître
» cocard, lui dit-il, y suis-je demeuré
» comme vous disiez ? Me voici encore.
» Adonc, lui dit le Bâtard, Monsieur,
» ce n'est point encore fait. Et comme
» il achevoit ce propos, on vint lui dire :
» Monsieur, voilà deux mille Espagnols
» qui s'en vont en désordre le long de la
» chaussée : il voulut absolument y aller,
» contre l'avis de M. de Lautrec, &, avec
» vingt-cinq ou trente hommes d'armes,
» vint ruer sur les Espagnols, là où fut

» levé par des piques hors de sa selle, & » fut tué «.

M. de la Palisse ayant pris le commandement de l'armée après la mort de M. de Nemours, l'armée Françoise s'approcha de la ville de Ravenne, qui fut canonnée; mais on n'espéroit pas de la prendre si aisément. On négocioit même la capitulation, lorsqu'un aventurier s'apperçut qu'il n'y avoit personne pour défendre la breche qui y avoit été faite. Aussi-tôt il s'y jeta, suivi de beaucoup d'autres; insensiblement toute l'armée y entra, & Ravenne fut pillée & ruinée de fond en comble sans qu'on pût la sauver.

Les Mémoires de Fleuranges ne contiennent rien d'intéressant sur le reste de la campagne de 1511. L'année suivante 1512, l'Adventureux rentra en France, & fit sa cour au Roi & à la Reine Anne de Bretagne, qui étoient à Grenoble. Louis XII le chargea d'aller le long de la Meuse & dans le pays de Gueldres, faire une levée de cinq mille Lansquenets, & de les amener à son service. Il s'acquitta très-bien de cette commission; mais au moment qu'il alloit partir avec eux pour les amener en

France, il reçut un contre-ordre du Monarque, qui l'embarrassa beaucoup, d'*autant plus que*, suivant son expression, *le Roi ne lui envoya pas un grand blanc pour les contenter.* Il s'occupoit de les congédier le plus doucement qu'il lui seroit possible, lorsqu'il reçut un troisieme ordre, non seulement d'amener ceux-là, mais encore une fois autant. Apparemment que cet ordre étoit accompagné de quelque somme d'argent, car Fleuranges en conduisit heureusement dix mille jusques au centre du Royaume, dans la Guienne. Les Espagnols avoient fait une descente sur les côtes de cette Province, afin de favoriser, par une puissante diversion, la conquête que Ferdinand, Roi d'Aragon, vouloit faire, & qu'il fit effectivement, du Royaume de Navarre. M. d'Angoulême marcha lui-même en Guienne; mais, comme il étoit encore très-jeune, ce n'étoit pas lui qui étoit le véritable Commandant, mais plutôt le Duc de Longueville. La foiblesse de Jean d'Albret, Roi de Navarre, rendit inutile le secours qu'on lui envoya. Il perdit sa Capitale de Pampelune, & la plus grande partie de son Royaume jusques au pied des Pyrénées du côté de la France. Fleuranges ne nous

apprend point ce que firent ses Lansquenets pendant cette campagne ; il nous dit seulement que l'année suivante il repassa en Italie avec eux, & fit partie de l'armée commandée par M. de la Trimouille. Ce Général le chargea de s'emparer de la ville d'Alexandrie sur le Pô. Il eut le bonheur de la surprendre & d'en chasser les Suisses & les Espagnols qui s'y trouvoient. La Trimouille eut des succès dans le Milanois jusqu'au commencement de Juin de l'an 1513 ; mais alors les François assiégeant Novarre, & les Suisses ayant voulu la secourir, il se donna une bataille que la Trimouille perdit, & qui fit perdre encore une fois aux François tout le Milanois. Le Seigneur de Sedan, & ses deux fils, Fleuranges & Jamets, étoient à cette affaire. Ces deux derniers y furent blessés si griévement, qu'ils resterent parmi les morts : Fleuranges dit qu'il avoit sur le corps jusqu'à quarante-six blessures. Ce fut par une espece de miracle que le Duc de Bouillon, leur pere, les retrouva & les fit transporter à Verceil. Dès que Fleuranges fut rétabli, il reçut ordre de rentrer dans le Royaume avec ses Lansquenets, & de les conduire en Picardie. Il obéit, & ne put y arriver

qu'au moment où venoit de se donner cette bataille des éperons, dont j'ai parlé dans l'extrait de la vie du bon Chevalier Bayard. Le Seigneur de Sedan étoit à cette affaire avec sa Compagnie, composée de deux cents hommes d'armes, distinction la plus grande qui ait été accordée avant à aucun Officier des armées Françoises, car les Compagnies n'étoient jamais que de cent hommes d'armes, à l'exception de celle du Connétable. Dans la fuite générale, M. de Sedan avoit perdu une enseigne aux armes de sa Maison, mais il en avoit regagné une autre sur les ennemis; ainsi sa troupe avoit été une des moins maltraitées. Fleuranges arriva à propos avec ses onze mille Lansquenets, pour rassurer l'armée Françoise un peu troublée; il mit d'abord ses gens en bataille; mais le camp François n'ayant point encore été attaqué, il les laissa reposer jusqu'au lendemain. Alors ayant été appelé au Conseil de guerre, on y proposa de faire retirer l'armée qui s'étoit avancée pour secourir Térouanne. Fleuranges ne fut nullement d'avis de reculer; au contraire il fit la meilleure contenance, & en imposa par-là aux ennemis. Cependant il ne fut pas possible d'empêcher la prise

de Térouanne & celle de Tournai par les Anglois. A la fin de la campagne, l'Empereur Maximilien & le Roi d'Angleterre se retirerent dans leurs pays ; Louis XII & son armée rentrerent aussi dans le Royaume. Cette même année, mourut la Reine Anne. Peu de temps après, Louis XII fit décider en pleins Etats le mariage de sa fille aînée, Madame Claude, avec M. d'Angoulême, quoique cette Princesse eût été anciennement promise au Prince Charles, qui fut depuis l'Empereur Charles-Quint. M. d'Angoulême ne manqua pas d'inviter particuliérement à ses noces notre jeune Adventureux, qui avoit été élevé avec lui, qu'il avoit tant aimé dans ses premieres années, & pour qui il ne cessa jamais d'avoir la plus tendre amitié.

A peine ces noces furent-elles célébrées, que Louis XII se maria lui-même à Marie, Princesse d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Voici quelques particularités des cérémonies & des fêtes qu'occasionna ce mariage, qui ne se trouvent que dans ces Mémoires. Ce fut à Abbeville que se firent la premiere entrevue & le mariage de Louis & de Marie. Le Roi alla au devant de sa nouvelle épouse

à une demi-lieue de la ville, monté » sur un moult grand cheval bayart » (bay), qui sautoit, & en moult noble » état, vint ainsi recevoir sa femme, & » la baisa tout à cheval, & après ce » embrassa tous les Princes d'Angleterre » & leur fit très-bonne chere, & ainsi » entrerent dans la ville, où toute l'ar- » tillerie étoit affûtée, laquelle tiroit » merveilleusement, & fut ainsi menée » ladite Royne au logis du Roi, qui » étoit très-beau «. La Reine soupa avec le Roi; mais M. d'Angoulême donna à souper à tous les Seigneurs Anglois qui accompagnoient la Reine. Pendant le souper, il remarqua qu'ils l'appeloient toujours M. le Duc; & leur en ayant demandé la raison, *attendu qu'il y en a tant dans le monde, & que plusieurs de vous le sont comme moi* (effectivement il y avoit parmi eux un Duc de Nortfolk, un Duc de Suffolk, &c.), ils lui répondirent, » que c'étoit parce qu'il » étoit Duc de Bretagne (par sa femme » Claude), le principal Duché de toute » la Chrétienté, & qu'*il se devoit nom- » mer Duc sans queue.*

» Le lendemain furent les épousailles; » elles ne furent pas célébrées à l'Eglise,

» mais en une belle grande salle tendue » de draps d'or, là où tout le monde » le pouvoit voir, & étoient le Roi & la » Reine assis; & la Reine, toute desche- » velée, avoit un chapeau sur son chef, » le plus riche de la Chrétienté, & ne » porta point de couronne, pour ce que » la coutume est de n'en point porter, si » elles ne sont couronnées & sacrées à » Saint-Denis «. Ce couronnement se fit au mois de Novembre suivant à Saint-Denis, & l'entrée de la Reine à Paris eut lieu tout de suite. Le reste des détails concernant la Reine Marie sont assez curieux dans ces Mémoires ; mais comme ils ne tiennent nullement à des faits militaires, je crois devoir les passer sous silence. On y développe toute la conduite de la Reine avec le Duc de Suffolk, jusqu'à son retour en Angleterre; conduite que s'appliquoient particuliérement à éclairer le Duc d'Angoulême & Madame Claude son épouse, par le moyen de Madame d'Aumont, qui étoit Dame d'honneur de la Reine Marie (1).

(1) Cette Dame d'Aumont devoit être Françoise de Maillé de la Tour Landri, femme de Jean, cinquieme du nom, Sire d'Aumont, Baron de Couches, quatrieme aïeul

François I monta sur le trône le premier jour de l'an 1515, & dès la même année il résolut de porter la guerre en Italie. Il chargea le Seigneur de Sedan & Fleuranges son fils de faire des levées de Lansquenets ; ils s'en acquitterent avec plaisir, & le jeune Adventureux passa les monts avec vingt-six mille de ces soldats. D. Pierre Navarre, Espagnol au service de France, étoit, dans cette même armée, particuliérement chargé de l'artillerie ; &, nous dit Fleuranges : » Y en avoit » une façon que le jeune Adventureux » avoit appris, & n'étoit pas plus longue » de deux pieds, & tiroit cinquante » boulets en ung coup, & servit fort » bien, & en fit faire ledit Adventureux » trois cents pieces à Lyon, qui se por- » toient sur mulets, & est une façon d'ar- » tillerie dont on n'a pas encore usé «.

Fleuranges se trouva à la bataille de Marignan ; il s'y signala beaucoup, & nous en apprend quelques détails intéressans, qui vraisemblablement ne sont pas ailleurs. François I étoit en

---

d'Antoine, premier Duc d'Aumont, Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Paris, qui mourut en 1669, bisaïeul de M. le Duc d'Aumont d'aujourd'hui.

négociation avec les Suisses, & comptoit qu'il feroit la paix avec eux ; cependant ceux-ci marchoient pour l'attaquer. Fleuranges s'en apperçut le premier, vint à Marignan & trouva le Roi dans sa chambre, occupé à essayer » un » harnois d'Allemagne, pour combattre » à pied, lequel lui avoit fait apporter » son grand Ecuyer, & étoit ledit har- » nois merveilleusement bien fait & fort » aisé, de sorte qu'on ne l'eût su blesser » d'une éguille ou épingle «. Le Roi, qui avoit précédemment envoyé Fleuranges à Milan, l'embrassa, & lui demanda quelles nouvelles il lui apportoit de ce côté, & pourquoi il étoit armé, tandis que la paix étoit prochaine; sur quoi l'Adventureux lui fit cette réponse : » Sire, » il n'est plus question de se moquer, » ni attendre paix, vous fault armer » aussi bien que moi, & faites sonner » l'alarme ; aujourd'hui vous avez ba- » taille, ou je ne connois point à la » Nation à qui vous avez affaire. Pour » convaincre François I de la vérité de ce » qu'il avançoit, il avoit amené avec lui » un Trompette, auquel il ordonna de son- » ner l'alarme; ce que voyant le Roi, il se » fit armer, & ayant fait appeler le Seigneur

» Barthelemi d'Alviane, Général des Vé-
» nitiens : Je vous prie, lui dit-il, d'aller
» en diligence faire marcher votre armée,
» & venez le plus tôt que vous pourrez,
» soit jour ou nuit, où je serai, car
» vous voyez quelle affaire j'en ai «.
D'Alviane, qui étoit François dans le cœur, & à qui la République de Venise, qu'il servoit, avoit donné ordre d'obéir au Roi, partit aussi tôt. Pour Fleuranges, quoique bien jeune encore, François I le chargea d'aller éclairer les manœuvres des ennemis, afin que, selon ce qu'il lui rapporteroit, il fît ses dispositions pour la bataille. Ce fut dans cette circonstance que le Roi voulut recevoir l'Ordre de Chevalerie de la main du bon Chevalier Bayard.

Fleuranges n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, lorsqu'il rencontra M. de la Palisse, qui ne faisoit aucun doute que les François ne fussent bientôt attaqués. Il prit avec lui seulement vingt hommes, & marcha au devant des Suisses, qu'il rencontra à environ deux milles du camp. La vivacité avec laquelle l'ennemi marchoit, le confirma dans la certitude où il étoit déjà que la bataille se donneroit le jour même. Il en donna avis au Roi & à M. de

Bourbon, qui disposerent leurs troupes pour bien recevoir les ennemis.

En partant pour reconnoître les Suisses, l'Adventureux avoit laissé derriere lui soixante hommes d'armes de sa bande ; & cent hommes d'armes de celle de M. de Sedan, que conduisoit M. de Jamets (1), frere de Fleuranges, & leur avoit défendu de quitter leur poste. Le sieur de Braine, beau-frere de l'Adventureux, M. de Saussy, son autre frere, M. de Rochefort, Bailli de Dijon, & M. de Vandenesse, frere de M. de la Palisse, étoient de cette troupe, mais s'y trouvoient comme volontaires. Fleuranges, en escarmouchant toujours, se retiroit devant les Suisses : il ne trouva plus les bandes Françoises où il les avoit placées ;

(1) Il paroît que le Maréchal de Fleuranges eut trois freres, qui se trouverent tous trois à la bataille de Marignan ; le premier s'appeloit *Guillaume de la Marck*, & portoit alors le nom de *Jamets*, qui étoit celui d'une petite Ville appartenante à son pere dans les Ardennes. On sait qu'il mourut en 1529, ayant été marié, mais n'ayant point eu d'enfans. Son autre frere s'appeloit *Saussi* ; il prit le nom de *Jamets* après la mort du précédent ; mais il ne paroît pas qu'il ait été marié. Le troisieme portoit le nom de *Roye* : on verra un peu plus bas qu'il fut tué à cette bataille.

elles avoient pris poste plus loin, mais dans un lieu assez désavantageux. Dans ce cas pressant, il ordonna à ses gens d'armes de s'armer promptement, & reçut vigoureusement les Suisses qui vinrent l'attaquer. A cette premiere charge, il eut son cheval tué sous lui; plusieurs de ses Compagnons furent blessés : mais comme il ne pouvoit espérer d'être secouru par l'armée, il se battit en retraite, & fut secondé par environ douze cents Lansquenets, qui, l'ayant vu charger les Suisses, passerent un canal sur le bord duquel ils étoient en bataille, & vinrent prendre l'ennemi en flanc. » Or avoient les » Suisses quatre pieces d'artillerie sur le » grand chemin, qui fut arrêtée à une mai- » son; & quand l'Adventureux vit ce, il » fit bouter le feu dans ladite maison, & » par ainsi ladite artillerie ne fit pas » grand mal aux François; mais pouvez » croire que l'artillerie du Roi, qui étoit » de soixante-quatorze grosses pieces, leur » faisoit un merveilleux déplaisir «. Cette artillerie fit un si grand effet, qu'à l'entrée de la nuit les Suisses se débanderent. L'armée Françoise se trouva aussi fort dispersée; le Roi étoit demeuré auprès de l'artillerie, sans un seul homme

de pied : » Et fit une charge avec en-
» viron vingt-cinq hommes d'armes qui
» le servirent merveilleusement, & y
» cuida le Roi être affolé, & vous jure
» ma foi que feust ung des plus gentils
» Capitaines & ne voulut jamais aban-
» donner son artillerie, & faisoit rallier
» le plus de gens qu'il pouvoit autour
» de lui «. Accablé de fatigues, Fran-
çois I demanda un peu d'eau, & un fan-
tassin lui en apporta » qui étoit toute
» pleine de sang, qui fit tant de mal
» audit Seigneur, avec le grand chaud,
» qu'il ne lui demeura rien dans le corps,
» & se mit sur une charrette d'artillerie,
» pour soi un peu reposer & pour sou-
» lager son cheval, qui étoit fort blessé,
» & avoit avec lui un Trompette Italien,
» nommé *Christophe*, qui le servit mer-
» veilleusement bien, car il demeura
» toujours auprès du Roi, & entendoit-
» on ladite trompette par-dessus toutes
» celles du camp, & pour cela on savoit
» où étoit le Roi, & se retiroit-on vers
» lui. M. de Vendôme, avec le jeune
» Adventureux qui savoit le langage
» Allemand, rallia les Lansquenets, tel-
» lement que le Roi en eut bientôt
» autour de lui bien quatre mille, & au

» jour y en avoit bien vingt mille &
» tous ses gens d'armes «.

Les Suisses, de leur côté, firent pendant la nuit tout ce qu'ils purent pour se rallier, » & commencerent à faire sonner » les deux gros cornets d'Uri & d'Under- » valde «. Ils attaquerent les François avec autant de valeur que le jour précédent, & furent reçus avec la même vigueur. Une de leurs pieces d'artillerie pensa tuer le Roi. Un corps de leurs troupes entreprit d'enlever nos canons ; » mais » l'Adventureux, Monsieur de Bayard, » & Monsieur de Bussy d'Amboise, avec » quelques hommes d'armes qu'ils avoient, » entreprirent à ruer sur eux & leur » donner aux flancs ; ce qu'ils firent, » & fut jeté par terre l'Adventureux, & » quelques gens d'armes des siens qu'il » avoit nourris, & eurent leurs chevaux » blessés & affolés ; & sans Monsieur de » Bayard, qui tint bonne mine & ne l'a- » bandonna pas, ni le sieur de Saussy, » qui lui rebailla ung cheval, sans point de » faute l'Adventureux seroit demeuré. Or, » lui remonté à cheval, il vit que les Suis- » ses s'en alloient rompus & se boutoient » dans une grande cassine, & fit l'Adven- » tureux bouter le feu, & y demeura bien

» huit cents hommes, & le demeurant
» se sauva où voulut aller; & furent
» tués dans un fossé de coups de harque-
» buttes (*arquebuses*), Monsieur de
» Bussy d'Amboise, & un troisieme frere
» de l'Adventureux, nommé Monsieur
» de *Roye*, lequel avoit, le long de la
» journée, merveilleusement bien fait son
» devoir, & étoit homme de bien, gen-
» til compaignon, & fut dommage de sa
» mort. Cela fait, le Roi vint à l'Adven-
» tureux, qui venoit de l'expédition de cette
» maison, & lui dit : *Comment, mon ami,*
» *on m'avoit dit que tu étois mort.* Sur quoi
» l'Adventureux lui répondit : *Sire, je ne*
» *suis pas mort, & ne mourrai point, tant*
» *que je vous aurai fait un bon service*; &
» lui dit le Seigneur Roi : *Je sens bien*
» *que en quelque bataille que vous ayez*
» *été, ne voulûtes être Chevalier; je l'ai*
» *aujourd'hui été, je vous prie que le*
» *veuilliez être de ma main* «. Ainsi le
preux Roi François I, que le bon Chevalier sans peur & sans reproche avoit fait Chevalier le matin, dans la même journée conféra cette même dignité au brave Fleuranges.

Les Vénitiens rejoignirent l'armée du Roi le lendemain que la bataille fut ga-

gnée; François I parut très-satisfait de leur diligence, parce qu'effectivement ils ne pouvoient arriver plus tôt; ils marcherent ensemble du côté de Milan, & le Roi entra dans la Ville sans difficulté; mais il fallut former le siége du Château, dans lequel s'étoit enfermé Maximilien Sforce. Pendant ce temps, Monsieur de Boissy (*Gouffier*), Maréchal de France, marcha avec notre Adventureux contre la ville de Cremone. Cette Ville se rendit aussi sans résistance; mais l'Adventureux fut chargé d'ouvrir les tranchées devant le Château, & le prit. De son côté, Maximilien Sforce, qui, comme nous l'avons dit, étoit renfermé dans le château de Milan, se rendit à discrétion, & se présenta dans la posture la plus humble devant François I. Le Roi le reçut avec bonté, & lui dit qu'il l'envoyoit en France auprès de Madame sa mere, qui auroit grand soin de lui & le traiteroit bien, & il partit avec une escorte d'archers de la garde du Roi, pour Lyon, où étoit Madame d'Angoulême, qui le fit passer dans l'intérieur de la France, où il finit ses jours assez doucement.

Pendant le séjour que François I fit à

Milan, à la fin de l'année 1515, il y eut des joûtes superbes, mais dans lesquelles il arriva quelques accidens, comme cela n'étoit que trop ordinaire dans ces sortes de divertissemens militaires. Le Comte de Saint-Pol, de la Maison de Luxembourg, reçut dans l'œil, par la main de Brion (*Chabot*), un coup de lance, dont, dit le Maréchal de Fleuranges, il n'est pas encore guéri; effectivement il resta borgne.

Au mois de Décembre on négocia une entrevue entre le Pape Léon X & le Roi François I; elle eut lieu à Bologne. Fleuranges, qui en fut témoin, en raconte les détails, dont quelques-uns sont curieux. Je ne les répéterai pas tous, parce qu'ils n'ont aucun trait au militaire. Je me contenterai d'en transcrire quelques lignes. » Le Roi fit son entrée dans Bo- » logne, qui fut en triomphe, merveilleu- » sement belle, toujours en armes; & le » Pape l'attendit en son Siége, & le reçut » comme fils aîné de l'Eglise, sans souf- » frir que le Roi lui baisât les pieds comme » il étoit accoutumé; mais le vint em- » brasser, & avoit ledit Pape la mine » d'être un bien fort honnête homme de » bien, & étoit homme fort craintif, qui

» ne voyoit pas fort clair, & aimoit fort
» la Musique. Le lendemain matin, le
» Pape chanta la Messe en la plus grande
» pompe & triomphe que jamais Pape la
» chantât; car Monsieur de Lorraine, &
» tous les Princes du Royaume de France
» le servoient à la Messe, & y étoient
» les Chantres du Pape & du Roi, lesquels
» il faisoit bon ouïr. C'étoient deux
» merveilleusement bonnes Chapelles en-
» semble, & chantoient à l'envie. Et
» quand ce vint à la Messe, le Pape donna
» à recevoir Dieu au Roi & à tous les
» Princes de France. La Messe faite, le
» Pape & le Roi dînerent ensemble, &
» mangerent toujours ainsi pendant plu-
» sieurs jours, & s'engendra entre eux
» deux une telle amitié & si grande,
» qu'ils étoient souvent enclos eux deux
» en une chambre, devisant de leurs
» affaires «. Le Maréchal de Fleuranges, en bon & simple Militaire, ne s'embarrassoit pas de ce que le Pontife & le Monarque traitoient ensemble ; mais ce fut de ces conférences que résulta l'abolition de la Pragmatique sanction, & le concordat qui subsiste encore entre les Cours de France & de Rome.

Tout au commencement de l'année

suivante 1516, le Roi ayant appris que les Flamands assembloient une armée sur les frontieres du pays de Luxembourg, jugea à propos de faire passer en France l'Adventureux avec ses Lansquenets. Il obéit, & fit marcher du côté de Metz cette troupe brave, mais fort indisciplinée.

Le bon Maréchal avoue franchement dans ses Mémoires, qu'il se servit de la terreur qu'inspiroient ces gens-là, pour faire rendre justice, par le Magistrat de Metz, à une Dame à laquelle il prenoit intérêt. Elle étoit née fille de qualité & assez riche héritiere; ses parens l'avoient mariée à un Gentilhomme de Lorraine; mais son mariage ayant été ensuite déclaré nul par l'Officialité de Metz, elle réclamoit son bien : son prétendu mari vouloit le garder, & la ville de Metz sembloit favoriser cette rétention injuste. Fleuranges prit le parti de la Dame, & fit menacer sérieusement la Magistrature de Metz de lâcher sa bande noire sur les biens qu'ils possédoient au dehors de la Ville, s'ils ne rendoient promptement justice à la Dame Mollin (c'étoit le nom de sa protégée). Il fallut bien que Messieurs de Metz se résolussent à déférer à la recom-

mandation du Général des Lansquenets, qui d'ailleurs menoit avec lui du gros canon; la Dame Mollin rentra dans ses biens, & épousa depuis un autre Gentilhomme Lorrain, avec qui elle fut heureuse.

Fleuranges, se trouvant au milieu des possessions de son pere dans les Ardennes, s'amusa à orner & à embellir une Terre & un Château que Robert de la Marck lui avoit donnés; le Château s'appeloit *Messancour*: il le fit même fortifier, & y plaça de l'artillerie. Tandis qu'il s'y tenoit & y tranchoit du petit Souverain, un Gentilhomme Gascon, nommé *Dantin*, vient lui demander le camp, c'est-à-dire la permission de se battre en champ clos contre un de ses compatriotes. Fleuranges le lui accorda, & l'appel se fit avec toutes les cérémonies usitées. Mais l'appelé ne s'y étant point rendu, Dantin traîna ses armes à la queue d'un cheval par-tout le camp, & les brisa ignominieusement. Cependant le Roi ayant été informé de cette affaire, tous les biens de Dantin furent confisqués, & lui-même banni du Royaume, parce, que dit Fleuranges, il n'est permis aux simples Gentils-

hommes en France de se battre sans congé du Roi.

Vers 1517 ou 1518, François I prévoyant que l'Empereur Maximilien qui étoit très-vieux & caduc, pourroit mourir bientôt, voulut se faire un parti en Allemagne, & se menager des suffrages en cas de vacance du trône Impérial. Comme la Maison de la Marck avoit toujours été constamment attachée à la France, ce fut au Seigneur de Sedan, Robert de la Marck Duc de Bouillon, & à son fils aîné Fleuranges, qu'il découvrit ses intentions & confia ses intérêts. En conséquence, ces Seigneurs s'assurerent d'un grand nombre de Lansquenets & d'Officiers de troupes légéres, qui les rendirent très-considérés & même très-redoutables dans tout leur voisinage, même jusque dans l'intérieur de l'Allemagne. Cependant une tracasserie refroidit beaucoup l'attachement du pere pour la Cour de France; mais celui du fils pour le Roi François I, dont il avoit été l'ami dans sa jeunesse, ne se ralentit jamais. La tracasserie dont je veux parler fut occasionnée par des prétentions qu'eut Erard de la Marck, Evêque de Liege, frere du

Duc de Bouillon, à être nommé par la France au Cardinalat. Cette promesse avoit été faite très authentiquement à ce Prélat, & il faut convenir que la grace eût été très bien placée & approuvée de tout le monde. Cependant la mere du Roi lui fit manquer de parole; & pour qui? Pour un Archevêque de Bourges, nommé *Boyer*, frere d'un Trésorier, à qui Madame d'Angoulême avoit quelques obligations. Les deux freres se mirent en fureur en apprenant ce manque de parole; le Duc de Bouillon renvoya en France le collier de l'Ordre de Saint-Michel, en déclarant qu'il ne vouloit plus tenir au Roi par aucuns liens. Quant à notre Adventureux, quelque attaché qu'il fût à son oncle Evêque de Liege, il ne quitta ni la Cour ni le service de France, & il assista aux noces du Duc d'Urbin, Laurent de Médicis, neveu du Pape Léon X, avec Madeleine de la Tour d'Auvergne (que Fleuranges appelle la Demoiselle de Boulogne, parce qu'elle étoit héritiere en partie de ce Comté), qui se célébrerent à Amboise en 1518. Au reste, l'Adventureux se moque un peu de ce neveu du Pape, qui étoit venu en France pour tenir, au nom de son oncle, sur les fonts de Bap-

tême, le Dauphin François, à qui la Reine Claude venoit de donner le jour. Il paroît qu'il étoit assez laid & affligé de certaine maladie qu'il étoit triste à son épouse de partager avec lui, d'autant plus qu'elle étoit jeune & jolie. On vit à ces noces des mascarades superbes, » entre » autres une de soixante-douze Demoisel- » les accoûtrées par douzaine, l'une à l'Ita- » lienne, l'autre à l'Allemande, enfin, de » toutes sortes d'habillemens; & étoient les » tambourins & les musiciens déguisés de » même; & quand le souper fut fini, du- » rerent les danses & carolles jusques à deux » heures après minuit, & y faisoit aussi » clair qu'en plein midi, vu les torches & » flambeaux qui y étoient. Le lendemain » commencerent lices & tournois, qui du- » rerent huit jours, & y faisoit le Duc » d'Urbin le mieux qu'il pouvoit devant » sa mie, & encore n'y fit pas trop bien. » Et après ces huit jours, se fit chose que » en ma vie ne vis qu'en ce lieu, car le » Roi fit faire une ville contrefaite de » bois, environnée de fossés, tout en » plein champ, assez grande, & y avoit » fait mener quatre grosses pieces d'artille- » rie, canons & doubles canons, & tiroit » à volée par-dessus ladicte ville, comme si

» on

» on y eût voulu faire batterie, & étoit Mon-
» sieur d'Alençon avecques cent hommes
» d'armes à cheval, la lance sur la cuisse,
» dedans ladicte ville, & l'Adventureux
» avecques quatre cents hommes d'armes
» à pied, bien armés, dont étoient les
» Cent Suisses de la Garde : or, alloit ledit
» Adventureux au secours, feignant de
» secourir la ville où étoit Monsieur
» d'Alençon, & la tenoit assiégée Mon-
» sieur de Bourbon avec cent hommes
» d'armes à cheval, & Monsieur de Ven-
» dôme avec cent hommes d'armes à
» pied, comme si l'Adventureux l'alloit
» secourir; & comme cela se faisoit, le
» Roi, armé de toutes pieces, se vint jeter
» avec l'Adventureux dans la ville. A la
» pointe de l'artillerie qu'ils avoient dedans
» la ville, étoient de gros canons faits de
» bois & cerclés de fer, qui tiroient avec
» de la poudre, & les boulets qui étoient
» grosses balles pleines de vent, & aussi
» grosses que le cul d'un tonneau, qui
» frappoient au travers de ceux qui te-
» noient le siége, & les ruoient par terre
» sans leur faire aucun mal, & étoit chose
» fort plaisante à voir les bonds qu'elles
» faisoient. Or tous ces passe-temps là faits,
» Monsieur d'Alençon, avec tous les gens

» d'armes à cheval, faillit hors de la
» ville, & le Roi & l'Adventureux, avec
» tous fes gens de pied avec lui & trois
» groffes pieces d'artillerie, commence-
» rent à tirer comme en champ de ba-
» taille : d'autre côté, contre Monfieur
» d'Alençon vint Monfieur de Bourbon
» avec cent hommes d'armes fort bien en
» ordre, & Monfieur de Vendôme avec
» les gens de pied contre le Roi & l'Ad-
» ventureux, & donnerent dedans tant
» de gens de cheval que de pied tout à
» un coup, & fut le plus beau combat
» que l'on ait onques vu, & le plus appro-
» chant du naturel de la guerre; mais le
» paffe-temps ne plut pas à tous, car il y
» en eut beaucoup de tués & affolés. Cela
» fait, on fe départit, qui fut chofe mal-
» aifée à faire, & eût été bien pire, fi
» chevaulx & gens n'euffent été hors
» d'haleine, car tant que haleine leur
» dura, ils combattirent. Après les tour-
» nois faits, qui durerent un mois ou fix
» femaines, le Roi dépêcha le Duc d'Ur-
» bin pour retourner en Italie, & fa
» femme avec lui «.

C'eft de ce mariage entre Laurent de Médicis Duc d'Urbin, & Madeleine de la Tour d'Auvergne, que naquit la fa-

meuſe Reine Catherine de Médicis, femme du Roi Henri II, & mere des trois Rois François II, Charles IX, & Henri III.

En 1519, l'Empereur Maximilien, dont j'ai dit que l'on prévoyoit déjà la fin quelques années auparavant, mourut enfin & laiſſa le trône Impérial vacant. Auſſi tôt François I conçut l'eſpérance de le remplir. Dans cette idée, il nomma trois Ambaſſadeurs pour aller négocier avec les Princes de l'Empire; ce fut Guillaume de Gouffier, Seigneur de Bonnivet, Amiral de France, Jean d'Albret, Sire d'Orval, & Fleuranges. Ils paſſerent en Lorraine, où ils furent parfaitement bien reçus, de même à Treves, où ils arriverent avec un train magnifique: car, ſuivant ces Mémoires, » avoient toujours leſdits Ambaſ-» ſadeurs avec eux quatre cent mille » écus que archers portoient en brigan-» dines & en bougettes, & avoient leſ-» dits Ambaſſadeurs avec eux quatre » cents chevaux Allemands aux gages du » Roi, & l'Adventureux avec lui quarante » chevaux, la plupart auſſi Allemands, » tous habillés de vert, à une manche » de ſa couleur. De Treves ils paſſerent » à Coblentz, & dans le château d'Her-

» menstein où étoit Monsieur de Treves » (l'Electeur), & lui parlerent de l'objet de » leur mission «. On leur fit grande chere, mais sans leur répondre rien de positif. Ils s'embarquerent sur le Rhin, & arriverent à Bonne, résidence de l'Electeur de Cologne; ils le trouverent, & lui firent leur harangue, qui fut prononcée par un Maître des Requêtes qui étoit à la suite de l'ambassade, & qui s'appeloit M. *de la Vernade*. Un Gentilhomme Lorrain, nommé M. *Duplessis*, leur servoit de truchement, car l'Electeur ne parloit pas François. Ce qu'il y eut de plus clair dans la réponse de ce Prince Prélat, fut qu'il les pria à un grand dîner qui dura quatre grosses heures, & fut si copieux, que les deux premiers Ambassadeurs s'endormirent à table: pour le troisieme, qui étoit notre Adventureux, plus accoutumé aux manieres d'Allemagne, il se trouva en état d'aller encore souper avec vingt-cinq ou trente Comtes Allemands, qui étoient tous ses parens, & avec qui il passa toute la nuit. Le lendemain, les Ambassadeurs repartirent, assez peu assurés du succès de leur négociation, sur-tout l'Adventureux, qui avoit pour antagoniste & adversaire, son pere, le Duc de Bouillon, que l'on

appeloit M. de Sedan, & son oncle le Cardinal de la Marck. Pendant ce temps, les villes libres & Impériales de Souabe, que l'on appeloit communément les *Bonnes de Souabe*, eurent une querelle avec le Duc de Wirtemberg, leverent des troupes, & s'emparerent de tout le pays du Duc, qui en fut chassé. Ces troupes n'ayant plus rien à faire, étoient, pour ainsi dire, à vendre. Fleuranges conseilla au Roi François I de se les attacher & de les soudoyer, &, dans ce temps, son pere donnoit le même conseil à l'Archiduc Charles d'Autriche, déjà Roi d'Espagne & qui pretendoit à l'Empire. Le conseil du fils fut rejeté, & celui du pere fut suivi. Cette troupe redoutable en imposa si bien aux Electeurs assemblés à Francfort, que ce fut le Roi d'Espagne qui fut élu, au grand désespoir des Ambassadeurs François. Le Sire d'Orval & l'Adventureux retournerent à la Cour de France : l'Amiral de Bonnivet resta en Lorraine, & alla aux bains de Plombieres, dans l'espoir d'être soulagé de la maladie qu'il avoit, & que l'Auteur désigne par son nom sans ménagement.

L'année suivante 1520, l'Adventureux assista à cette fameuse entrevue des Rois

de France & d'Angleterre, François I & Henri VIII, que l'on appela le *camp du drap d'or*, parce que tout s'y passa avec la plus grande magnificence, & que les riches pavillons des deux Rois étoient dressés entre Guines & Ardres. On trouve dans plusieurs Auteurs des descriptions brillantes des fêtes qui se donnerent à cette occasion. Je me contenterai d'en citer quelques traits qui caractérisent les mœurs & les usages de ce temps-là. Il y avoit sur la tente de François I un grand Saint-Michel tout d'or, qui la faisoit remarquer de loin ; » mais, dit notre Auteur, il étoit » tout creux. La tente du Roi d'Angle» terre n'étoit qu'une maison de bois, de » toile & de verre, & la moitié de la » maison étoit toute de verrine, & vous » assure qu'il y faisoit bien clair, & de» vant la porte y avoit deux belles fon» taines qui jetoient par trois tuyaux, l'un » hippocras, l'autre vin, l'autre eau, & » en prenoit qui vouloit «.

Le Roi d'Angleterre ayant à signer le Traité avec le Roi de France, & à le jurer, il lut lui-même les articles; & comme il y avoit : » Je, Henri Roi de France » & d'Angleterre, il laissa le titre de France » & dit au Roi : Je ne le mettrai point,

» puiſque vous êtes ici, car je mentirois, » & étoient leſdits articles fort bien faits & » bien écrits, & euſſent été bons s'ils euſ-» ſent été bien tenus «.

On avoit fait des arrangemens pour que les deux Rois ne ſe viſſent qu'en public, avec un certain nombre de Gardes & de Gentilshommes; mais François I, qui n'étoit point ſoupçonneux, voulut aller voir Henri VIII ſans façon & ſans cérémonie; & un jour, bien matin, prit deux Gentilshommes & un Page, les premiers qu'il trouva, & monta à cheval ſans être houſé (*botté*), avec une cape à l'Eſpagnole, & vint devers le Roi d'Angleterre au Château de Guines; & quand fut ſur ledit pont trouva grand nombre d'archers auxquels demanda la chambre du Roi ſon frere, laquelle lui fut enſeignée par le Gouverneur de Guines, qui lui dit: Sire, il n'eſt pas éveillé. Il paſſe tout outre, heurte à la porte de ladite chambre, l'éveille & entre dedans. Ne fut jamais homme plus ébahi que le Roi d'Angleterre, & lui dit: » Mon frere, » m'avez fait meilleur tour que jamais » homme fit à autre, & me montrez la » fiance que dois avoir en vous; & pour » moi je me rends votre priſonnier de ce

» moment, & vous baille ma foi. Si défit
» de son col un collier qui valoit bien
» quinze mille angelots, & pria le Roi
» qu'il le voulût prendre, & le Roi le mit
» à son col, & soudain ayant apporté avec
» lui un bracelet qui valoit bien trente
» mille angelots, il le pria qu'il le portât
» pour l'amour de lui, & lui mit au bras.
» Et adonques le Roi d'Angleterre vou-
» lut se lever, & le Roi de France lui
» dit qu'il n'auroit point d'autre Valet de
» chambre que lui, & lui chauffa sa che-
» mise, & lui bailla quand il fut levé «.
Cependant François I ne voulut point dîner à Guines, mais remonta à cheval & retourna à Ardres. Le lendemain, le Roi d'Angleterre fit le même tour au Roi de France, & vécurent ainsi les Rois pendant plus de trois semaines avec bonne amitié, concorde l'un & l'autre, & avoient divers passe-temps. Après les joûtes, les Lutteurs de France & d'Angleterre venoient avant, & luttoient devant les Rois & devant les Dames, & y avoit de puissans Lutteurs : mais comme le Roi n'avoit pas fait venir des Lutteurs de Bretagne, les Anglois gagnerent le prix. Un jour, le Roi de France & d'Angleterre, étant retirés dans un pavillon, burent en-

femble, & le Roi d'Angleterre prit le Roi de France par le collet, & lui dit : Mon frere, je veux lutter avec vous, & lui donna une attaque ou deux. Mais le Roi de France lui donna un tour, & il le jeta par terre avec un merveilleux faut. Le Roi Henri vouloit encore lutter, mais il falloit aller fouper, &c. &c.

A la fin de cette année, Robert de la Marck, Seigneur de Sedan, eut à se plaindre de l'Empereur, comme trois ou quatre ans auparavant il avoit eu à se plaindre du Roi, & chercha à rentrer au service dudit Roi, & en fut reçu merveilleusement, ainsi que de Madame sa mere, & l'on peut croire que son fils l'Adventureux en fut très-satisfait. Dans ce temps, commença l'Empereur à faire passer des troupes, contre le Roi de France, du côté de Champagne & des Ardennes, & Robert de la Marck alla mettre le siége devant Vireton, petite ville appartenante à l'Empereur dans le Duché de Luxembourg : mais le Roi ayant eu l'espérance de s'accommoder avec l'Empereur, en fit lever le siége. Cependant peu de mois après, en 1521, cette guerre se renouvela. Le Comte de Nassau, Lieutenant Général pour l'Em-

pereur, mit le siége devant le château de Loignes, qui appartenoit au sieur de Jamets, frere de l'Adventureux. Le Cardinal de la Marck, Evêque de Liege, qui étoit resté dans le parti de l'Empereur, prêta son artillerie pour prendre les Terres & Châteaux de ses neveux. M. de Saussy, troisieme fils de M. de Sedan, se jeta dans le château de Jamets pour le défendre. Le Comte de Nassau attaqua le château de Messancourt, dont l'Adventureux avoit rendu le séjour si agréable, & qu'il avoit même fortifié d'une bonne artillerie. Nassau y fut vivement repoussé & maltraité dans plusieurs sorties. Le siége dura six semaines & trois jours, mais enfin cette petite place fut prise & rasée, la garnison fut prisonniere de guerre, à l'exception de quelques sujets de l'Empereur, que le Comte de Nassau fit pendre. L'Adventureux, désespéré de cette perte, chercha du moins à sauver la ville de Jamets appartenante à son pere; il parvint à y entrer & à la ravitailler. Tandis que Fleuranges étoit dans Jamets, son frere, qui portoit le nom de Jamets, étoit dans Fleuranges. Il y résistoit courageusement aux attaques du Prince de Nassau : mais les Lansquenets, qui composoient la gar-

nison, le trahirent & le livrerent à l'ennemi; il fut prisonnier. Peu de temps après, le Sieur de Sedan fit une perte plus considérable; le Comte de Nassau se rendit maître du château de Bouillon, place très-forte située sur un roc presque imprenable, mais dont on s'empara par surprise. Ces deux pertes déterminerent Robert de la Marck à consentir à une treve de quelques mois; car il ne lui restoit plus que les deux villes de Sedan & de Jamets : mais l'Adventureux ne voulut adhérer ni à cette treve, ni à aucun accommodement, tant il étoit irrité contre les Impériaux.

Le Maréchal de Fleuranges termine ses Mémoires à cette époque. Comme il les composa pendant sa prison à l'Ecluse en Flandres, & qu'elle ne fut pas bien longue, il y a apparence que sa liberté l'empêcha de les continuer. Mais Guillaume & Martin du Bellay nous ont appris quelles furent les aventures du reste de sa vie, & c'est d'après eux que je vais les raconter en peu de mots.

Fleuranges nous dissimule une circonstance de la derniere brouillerie de son pere avec l'Empereur Charles-Quint. Robert de la Marck avoit eu l'audace

d'envoyer un Héraut à la Diete de Worms, pour déclarer la guerre à l'Empereur, qui lui avoit fait perdre un procès pour une Terre qu'il prétendoit lui appartenir dans le Brabant. On juge bien que ce coup d'éclat irrita Charles-Quint; ce fut à cause de cela qu'il ordonna au Comte de Nassau de ravager toutes les terres du Duc de Bouillon, pour le faire repentir de sa témérité. Robert fut enfin obligé de demander grace, & par la suite il recouvra ses biens; mais son fils ne voulut jamais avoir avec l'Empereur ni paix ni treve. Il servit contre les Impériaux avec un courage qui tenoit de l'acharnement, pendant les campagnes de 1522, 1523 & 1524, & fut enfin du nombre des prisonniers à la fameuse & malheureuse bataille de Pavie. Ce fut pour l'humilier & le punir, que Charles-Quint l'envoya par mer, du centre de l'Italie, à l'extrémité de la Flandre, & le fit enfermer dans le château de l'Ecluse, tandis que François I, son bon maître & son ancien ami, étoit détenu en Espagne au château de Madrid. Mais l'année suivante 1526, le Roi étant sorti de prison, obtint aussi la liberté de son cher Adventureux, &, à son retour à Paris, lui

accorda la dignité de Maréchal de France. Cependant nous n'entendons point dire qu'il ait fait aucune action remarquable pendant le cours de près de dix années ; ce n'est qu'à la fin de 1535, que les Historiens de nos guerres recommencent à parler de lui. Alors ce même Comte de Nassau, contre qui le Maréchal de Fleuranges avoit autrefois défendu ses propres possessions & celles de son pere, commandant encore une armée Impériale, pénétra en Picardie, &, après avoir saccagé Guise, menaça la ville de Laon. Le Maréchal de Fleuranges commandoit dans cette ville; il s'étoit empressé à la fortifier, & comme elle étoit en état de se défendre elle-même, il en sortit pour se renfermer dans Saint-Quentin, place importante par sa position, & dont il vouloit, à toute force, empêcher l'ennemi de s'emparer : mais le Comte de Nassau, craignant de trouver trop d'obstacles de ce côté-là, tourna tout d'un coup vers Péronne, & aussi tôt Fleuranges, observant sa marche & ses projets, se jeta dans cette derniere place. Avant que les ennemis fussent à la porte, il trouva moyen d'y faire entrer la légion de Picardie, composée de mille hommes de pied (commandée par Ser-

cus, Capitaine expérimenté), & sa propre compagnie de cent hommes d'armes. La ville se trouva ainsi en état de défense, ce qui tranquillisa infiniment les Ducs de Vendôme & de Guise, qui assembloient une armée pour empêcher le Comte de Nassau de pénétrer plus avant dans le Royaume. François I avoit ordonné une grande levée de Suisses & de Lansquenets; l'on attendoit avec beaucoup d'impatience qu'ils arrivassent. Le reste de l'armée du Roi étoit assez embarrassé à repousser Charles-Quint en personne, qui étoit entré en Provence. Paris même étoit dans l'alarme & dans une sorte de disette, parce que l'on avoit tiré infiniment de vivres & de secours pour fournir des provisions de toute espèce aux troupes qui défendoient l'autre extrêmité du Royaume. Dans cet embarras, le Cardinal du Bellay, Evêque de Paris, rendit les services les plus essentiels à l'Etat. Non seulement il rassura les Parisiens & prit les précautions les plus sages pour approvisionner la Capitale & pour la défendre; il fit relever les remparts de Paris, & construire la demi-lune de la porte Saint-Antoine, vis-à-vis de la Bastille. Il fit lever un corps de troupes destiné à

renforcer l'armée des Ducs de Vendôme & de Guiſe, par conſéquent à prévenir la chute de Péronne, ou à en empêcher les fâcheuſes ſuites. Heureuſement le Maréchal de Fleuranges ſauva cette clef de la France, après une des plus belles défenſes de place qui ait jamais été faite. Il ſoutint ſucceſſivement, à plusieurs jours l'un de l'autre, deux aſſauts, & repouſſa les Impériaux, aidé des ſeules troupes qui étoient entrées avec lui dans la place. Il réparoit promptement les breches que l'artillerie des ennemis avoit faites. Cependant il demandoit des ſecours au Duc de Guiſe, & celui-ci trouva moyen de lui envoyer quatre cents arquebuſiers à cheval, chacun ayant en croupe un ſac de poudre. Ils entrerent dans la place à la faveur d'une attaque ſimulée que le Duc de Guiſe fit faire par un corps de troupes aſſez médiocre, mais avec toutes les trompettes de ſon armée, à un des quartiers de l'armée aſſiégeante, commandé par le Comte de Rœux (Croy). L'attaque ayant été faite pendant la nuit & abandonnée le lendemain matin, les aſſiégeans ignoroient que la garniſon eût été renforcée ; & s'étant aviſés de faire faire le lendemain une nouvelle ſomma-

tion au Maréchal, ils furent fort étonnés quand il leur répondit qu'il ne seroit pas disposé à se rendre, quand même il n'auroit pas reçu de renfort; mais que depuis la nuit précédente il se trouvoit bien plus en état de conserver Péronne à la France. Le siege continua. Le Comte de Nassau avoit fait faire une mine au dessous d'une tour; le Maréchal en étant averti l'avoit fait contreminer. Le jeune Comte de Dammartin, Seigneur de la plus grande bravoure, faisoit travailler à la contremine; lorsque la mine sauta, Dammartin fut enseveli sous les ruines de la tour, & généralement regretté (1). Les ennemis donnerent aussi-tôt un troisieme assaut; quatre de leurs enseignes d'infanterie pénétrerent même dans le château; mais ils en furent repoussés avec perte de plus de trois cents hommes. Un quatrieme assaut ne leur réussit pas mieux; ils y perdirent trois cents Lansquenets,

(1) Ce Comte de Dammartin s'appeloit *Philippe de Boulainvilliers ;* il étoit Comte de Dammartin, par donation d'Avoye de Chabannes, Comtesse de Dammartin, qui fut mariée trois fois, & n'eut jamais d'enfant; elle étoit unique héritiere d'une branche de la Maison de Chabannes, descendant d'Antoine de Chabannes, Maréchal de France sous Charles VII.

&

& trente hommes d'armes. Enfin, ils parurent se préparer à en livrer un cinquieme avec toute la force imaginable; mais ce n'étoit que pour mieux masquer leur retraite; ils retirerent leur artillerie, & décamperent pendant la nuit, après avoir mis le feu à leur camp & à toutes les maisons des environs. Une de leurs colonnes prit le chemin d'Arras, l'autre celui de Cambrai, & la troisieme celui de Namur. Les terres de la domination du Roi furent ainsi totalement évacuées, & le Maréchal de Fleuranges eut l'honneur de conserver à la ville de Péronne le surnom de *Pucelle*, si honorable pour une place de guerre. Fleuranges dépêcha au Roi un Courrier qui rencontra en chemin toute la gendarmerie Françoise & dix mille hommes d'infanterie, que François I envoyoit au secours de la Picardie. C'est ce qui l'avoit empêché de poursuivre Charles Quint, qui avoit été obligé d'abandonner la Provence.

François I étant arrivé à Amboise, le Maréchal se rendit auprès de lui; il en reçut toutes les marques d'amitié & de reconnoissance, les promesses qu'il méritoit de la part de son Prince & de son ancien ami. Comme ce Monarque étoit franc, & qu'il

aimoit sincérement le Maréchal, il y a lieu de croire qu'elles eussent été effectuées, si la mort de Fleuranges n'y eût mis obstacle. Ayant appris que son pere, Robert de la Marck, étoit mort à Sedan, il voulut aussi-tôt s'y rendre. En passant par Paris, à Longjumeau il fut attaqué d'une fievre violente, qui en peu de jours le conduisit au tombeau. Il ne laissa de Guillemette de Saarbruck, Comtesse de Braine, morte en 1568, qu'un fils, Robert de la Marck, quatrieme du nom, qui lui succéda dans les Duchés de Bouillon, Seigneurie de Sedan & de Château-Thierri. Il fut aussi, après son pere, Capitaine des Cent-Suisses de la Garde du Roi, Maréchal de France en 1547, & mourut en 1556, ayant été fait prisonnier par les Espagnols à la prise d'Hesdin. C'est aux droits de sa petite-fille Charlotte de la Marck, qui épousa, en 1591, Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, que Messieurs de la Tour-d'Auvergne ont hérité du Duché de Bouillon & de la Seigneurie de Sedan.

MÉMOIRES DE DU BELLAI.

Après avoir extrait les Mémoires du Maréchal de Fleuranges, je dois parler de ceux de Guillaume du Bellai Langei, &

Digitized by Google

de Martin du Bellai, son frere, & je ne peux pas négliger le Livre de la discipline militaire, qui porte le nom du premier de ces deux Seigneurs. En parcourant légérement leur vie & celle du Cardinal du Bellai, leur frere, j'indiquerai les faits les plus intéressans de leurs Mémoires, qui s'étendent depuis l'an 1513 jusqu'en 1547; ils ont été imprimés pour la premiere fois en 1569, & il y en a eu depuis quatre éditions de 1572, 1573, 1587, & 1594; enfin, ils ont paru de nos jours avec des notes assez intéressantes. Le premier Editeur de ces Mémoires a été René du Bellai, Baron de la Lande, qui les dédia au Roi Charles IX.

Guillaume étoit l'aîné des trois freres; ils descendoient d'une famille si illustre & si ancienne, qu'elle prétend remonter jusqu'à la premiere Race de nos Rois: leur pere se nommoit *Louis du Bellai*, & leur mere *Marguerite de la Tour-Landri.* J'ai déjà dit, dans un de mes précédens Volumes, que Guillaume fut le premier Gentilhomme de France qui réunit le goût des Lettres & celui des Sciences. François I, qui les aimoit, sut le plus grand gré à Guillaume, qu'on appeloit Monsieur de *Langei*, de s'y appliquer.

Il présuma avec raison que celui qui les réunissoit, étoit capable d'être employé utilement dans les négociations dont il le chargea. Il fut fait prisonnier, comme tant d'autres, à la malheureuse bataille de Pavie ; mais ayant été relâché de bonne heure, moyennant la rançon qu'on exigea de lui, il ne fit usage de sa liberté que pour passer en Espagne, y voir son Maître, & prendre avec lui des mesures dont il fit part, à son retour, à Madame Louise de Savoie, mere de François I, & qui contribuerent à la liberté de ce Roi. Envoyé en Italie en 1527, il trouva moyen de sauver Florence, que le Connétable de Bourbon vouloit livrer au pillage. Il ne tint pas à lui que le Pape Clément VII ne sauvât Rome des malheurs que firent éprouver à cette ville les troupes de ce Connétable : mais le Pape, quoique bien averti, se laissa tromper par de fausses apparences de paix. Il fit aussi ce qu'il put pour empêcher François I de laisser passer du côté de ses ennemis le célebre André Doria ; mais ce fut en vain qu'il s'opposa à cette défection ; l'avis du Chancelier du Prat l'emporta sur le sien, & le Roi ne tarda pas à sentir combien cette perte lui étoit nuisible. En 1529, il négocia

avec le Roi d'Angleterre, Henri VIII, & le gagna aisément, moyennant l'espérance de contribuer à la cassation de son mariage avec Catherine d'Aragon: mais, hélas ! ce fut en vain que lui & le Cardinal son frere chercherent à empêcher un éclat qui livra l'Angleterre au schisme & à l'hérésie. Il fut deux fois envoyé à la Diete de l'Empire, & fit, dans ces assemblées respectables, des harangues qui furent applaudies, & qui prouvent également son éloquence & sa prudence. Il rassura les Etats Protestans de l'Empire, alarmés par la rigueur avec laquelle François I traitoit les Luthériens. Cette négociation étoit très-délicate, puisqu'il falloit faire comprendre à la Ligue Protestante de l'Empire, qu'autant il étoit de l'intérêt du Roi de France de la soutenir, autant il importoit au maintien de la tranquillité de son Royaume, d'y empêcher l'établissement de la nouvelle Religion. Langei passoit toujours des emplois militaires aux négociations, & faisoit preuves des plus grands talens dans les uns & dans les autres. Envoyé pour commander du côté des Alpes, il pourvut à la sûreté du Marquisat de Saluces, dont le Roi s'étoit emparé; secourut la

garnifon de Turin, dépourvue de vivres & d'argent; obtint le gouvernement de cette capitale du Piémont, dont il empêcha plus d'une fois la ruine, & déploya, pendant le cours de fon commandement qui dura plufieurs années, toutes les reffources d'un excellent Capitaine & d'un fage Adminiftrateur. Par un exemple de défintéreffement rare fur-tout dans ce fiecle-là, il employa fa propre fortune à faire fubfifter la Province confiée à fes foins. Rappelé à la Cour pour donner à fon Souverain des avis qui ne pouvoient manquer de lui être utiles, il mourut à Saint Saphorin, fur la montagne de Tarare, le 9 Janvier 1543. Il ne paroît pas qu'il ait été marié.

Martin du Bellai, fon frere, eft celui qui a eu la plus grande part aux Mémoires hiftoriques & militaires des deux freres; car des dix Livres qu'ils contiennent, il y en a fix de Martin, & quatre feulement de Guillaume. Martin n'étoit ni auffi favant ni auffi lettré que fon frere, il fe mêla rarement de négociations; mais il étoit auffi brave & auffi intelligent à la guerre que fon aîné, & nous en avons bien la preuve dans fes Mémoires, qui commencent en 1513,

deux ans avant la mort de Louis XII, & finissent en 1547, année de la mort de François I. Les quatres Livres qui sont de Guillaume du Bellai, sont insérés au milieu de la narration de Martin, & contiennent les faits des années 1536, 1537, 1538, 1539, & 1540. Ces quatre Livres ne sont que partie de huit que Guillaume du Bellai avoit composés sous le nom d'*Ogdoades*. Il avoit mis à la tête une Préface ou Prologue qui nous reste, dans lequel il explique la maniere dont il pense que doit être écrite l'Histoire. Les regles qu'il prescrit à l'Historien politique & militaire, sont si justes & si bonnes, qu'en les suivant les deux freres ne pouvoient manquer de faire d'excellens Mémoires : aussi les leurs sont-ils très-estimés. Le Pere Daniel se fait honneur d'y avoir puisé comme dans une excellente source, pour composer son Histoire de France sous le regne de François I, & la partie de son Histoire de la Milice Françoise qui regarde le même siecle.

Martin du Bellai n'est mort qu'en 1559; mais il n'a rien écrit de ce qui s'est passé pendant les douze dernieres années de sa vie. Il y a apparence qu'il les passa dans la retraite, en Anjou, ou dans sa terre

de Langei en Touraine. L'on fait qu'il y laiſſa une précieuſe Bibliotheque, remplie, entre autres bons Livres, des Manuſcrits de ſon frere & des ſiens, qui en ont été tirés par la ſuite, comme je l'ai déjà dit, par un de leurs parens, René du Bellai.

Jean du Bellai, frere de Guillaume & de Martin, fut auſſi grand & auſſi eſtimable dans l'état eccléſiaſtique, que ſes freres dans l'épée & dans les négociations. Il égaloit même dans ce genre Guillaume du Bellai; il fut Evêque de Paris & du Mans, Archevêque de Bordeaux, Cardinal en 1535, & joua le plus grand rôle dans l'Egliſe & dans l'Etat pendant le reſte du regne de François I. Sous celui d'Henri II, il ſe retira à Rome, après s'être démis de l'Evêché de Paris; il fut Evêque d'Oſtie, en qualité de Doyen du Sacré Collége. On prétend qu'il ne tint qu'à lui d'être Pape à la place de Paul IV, élu en 1555; mais, en homme ſage, il préféra le repos aux embarras qu'entraîne le Pontificat. Il mourut en 1560.

Voici quelques traits des Mémoires de Martin & de Guillaume; je choiſis de préférence ceux qui ont rapport au Militaire.

Pendant le ſiége de Mézieres, qui dura très-long-temps, la place étant vaillam-

ment défendue par l'intrépide Chevalier Bayard, qui força enfin le Comte de Naſſau à renoncer à cette entrepriſe; les aſſiégeans, voulant toujours paroître pleins d'audace & d'eſpérance, engagerent le jeune Seigneur d'Egmont à envoyer propoſer un défi aux Chevaliers de la place, & à déclarer qu'il ſeroit prêt à rompre une lance à cheval dans une petite Iſle ſituée tout auprès de la ville, au milieu de la Meuſe. Le jeune Anne de Montmorenci, qui depuis remplit avec tant de gloire l'importante place de Connétable de France, brigua l'honneur d'être le Champion des François, & de punir l'audace du jeune Comte Flamand. Il accepta le cartel, & promit de ſe rendre au lieu aſſigné. Un autre Gentilhomme François, le Seigneur de Lorges-Montgomeri, trouva qu'il étoit honteux pour l'infanterie Françoiſe de ne pas ſe meſurer auſſi avec le plus brave de celle des ennemis; il le défia à ſon tour à coups de pique. Ce fut le Seigneur de Vaudrey Franc-Comtois, qui ſe préſenta pour lui tenir tête. Ce double combat eut lieu, & ne fut pas ſanglant; il paroît que Montmorenci eut quelque avantage ſur d'Egmont.

Il n'y a peut-être jamais eu d'affaire auſſi malheureuſe dans toutes ſes circonſ-

tances, que la bataille de la bicoque, que le Maréchal de Lautrec perdit, quoique les troupes Françoiſes s'y comportaſſent avec la plus grande valeur. Il fut forcé à la livrer contre ſon avis; les Suiſſes lui firent la loi dans cette occaſion, & après avoir éprouvé, à leurs propres dépens, combien leur conduite étoit déraiſonnable, ils l'abandonnerent, & le mirent dans la dure néceſſité de quitter le Milanois.

Les Eſpagnols étoient retranchés dans un parc entouré de foſſés, appartenant à un château ruiné, appelé la *bicoque*; ils avoient élargi & eſcarpé les foſſés, & placé derriere une nombreuſe artillerie. Il n'étoit pas ſage d'aller les attaquer dans cette poſition : mais les Suiſſes, qui depuis pluſieurs mois n'avoient reçu aucune ſolde & voyoient approcher la fin de la campagne, allerent le trouver, & lui dirent nettement : » Monſieur, *argent*, » *congé*, ou *combat*; nous combattrons » demain ſi vous voulez, mais nous partirons après demain, quand vous ne le » voudriez pas «. Toute l'éloquence du Maréchal & des principaux Officiers de ſon armée, fut inutile pour faire entendre raiſon à ces Suiſſes, auſſi déraiſonnables que braves. Ils conſentirent ſeulement qu'on allât reconnoître le camp en-

nemi, & ils y allerent eux mêmes; & quoiqu'ils viſſent clairement qu'il étoit inattaquable, ils ne démordirent point de leur réſolution. On attaqua donc avec un déſavantage manifeſte, car les Suiſſes ne voulurent pas attendre que le canon qui devoit les protéger fût arrivé. Ils perdirent plus de mille hommes, que l'artillerie des ennemis emporta avant qu'ils fuſſent arrivés au bord du foſſé. Cependant ils s'y jeterent avec intrépidité, mais ne purent jamais le traverſer; ils perdirent encore trois mille hommes dans cette occaſion, &, entre autres, Albert de la Pierre, leur Commandant, qui avoit été le plus acharné à demander le combat. Pluſieurs Officiers François de diſtinction y périrent auſſi. Pendant ce temps, la gendarmerie Françoiſe, qui avoit attaqué d'un autre côté, étoit parvenue à traverſer un pont de pierre qui lui avoit donné entrée dans le camp ennemi, & elle s'en ſeroit rendue maîtreſſe, ſi les Suiſſes avoient voulu revenir à la charge. Mais, rebutés du mauvais ſuccès de leur premiere attaque, ils le refuſerent, & le Maréchal de Foix, frere de Lautrec, eut bien de la peine à ramener la gendarmerie par le même chemin par lequel elle avoit

pénétré dans le camp. Il ne tint pas à Lautrec que le combat ne recommençât le lendemain; il n'oublia rien pour engager les Suiſſes à faire une nouvelle tentative, leur promettant qu'il feroit mettre pied à terre à la gendarmerie, & qu'elle leur montreroit le chemin & l'exemple. Mais leur réſolution étoit priſe, & ils ne ſongerent qu'à regagner la ville de Monza, qui étoit ſur le chemin de leur Patrie. Leur retraite ſe fit avec ſi peu d'ordre, qu'ils auroient été infailliblement taillés en pieces, ſi la gendarmerie, qui faiſoit l'arriere garde, n'eût été continuellement occupée à repouſſer l'ennemi. L'armée, obligée d'accompagner les Suiſſes juſqu'à Monza, y campa; mais, le jour ſuivant, ceux-ci s'éloignerent encore, & Lautrec fut obligé de rentrer dans l'intérieur du Milanois, ſi fort affoibli, qu'il ne put pas y tenir long-temps. Telles furent les circonſtances & les conſéquences de la malheureuſe affaire de la bicoque, qui n'arriva que parce que Lautrec n'avoit point d'argent pour payer les Suiſſes. Il devoit pourtant avoir reçu quatre cent mille écus, que le Surintendant des Finances, Samblencay, avoit dû lui envoyer; mais la Ducheſſe d'Angoulême, mere du Roi,

les avoit soustraits; & la perte du malheureux Samblencay, celle du Milanois & du Connétable de Bourbon, eurent ainsi la même source.

On trouve dans le troisieme Livre des Mémoires de Martin du Bellai, de grands détails au sujet du cartel que François I envoya à Charles-Quint, lui proposant de se battre en champ clos, & de la réponse de celui-ci. Les deux Rois firent observer, dans cette occasion, des cérémonies qui paroîtroient aujourd'hui bien ridicules, & qui étoient des restes des anciens usages de la Chevalerie. L'on expédia de part & d'autre des Lettres-Patentes en la forme la plus authentique, portant sauf-conduit pour des Hérauts respectifs : mais François I disputa sur la sûreté du camp, qu'il prétendoit que c'étoit à l'Empereur à donner; ce dont celui ci ne convenoit pas, voulant regarder François I comme l'attaquant. Le Roi ne donnoit à Charles-Quint d'autre titre que l'Elu en l'Empire; mais Charles ne pouvoit refuser à François le titre de Roi de France. Les deux Monarques se donnoient des démentis formels. Le Roi soutenoit qu'on lui avoit *violemment extorqué* le traité de Madrid pendant sa

prison, dans le temps qu'il étoit bien malade, & que ce traité étoit déraisonnable, tant en paroles qu'en effets. Il ajoutoit même que, le lui faisant signer, on l'avoit averti qu'il ne vaudroit rien s'il ne le ratifioit quand il seroit en liberté; ce qu'il n'avoit pas fait. Charles répondoit que le Roi avoit rompu sa foi, faussé son serment, & qu'il le tenoit pour lâche & méchant.

Les anecdotes que fournit le quatrieme Livre des Mémoires de Martin du Bellai, ne sont pas toutes militaires; mais il y en a une trop honorable à Jean du Bellai, pour que je ne la rapporte pas. La voici: Lors de l'entrevue du Pape Clément VII & de François I à Marseille, en 1533, il fut décidé que le Saint Pere seroit harangué en Latin de la part du Roi; mais on fut embarrassé de trouver un Orateur: le Monarque avoit pour Chancelier Antoine du Prat, qui, quoiqu'il ait été Cardinal & Archevêque de Sens, n'étoit pas grand Latiniste. On choisit le Président Poyet, qui fut depuis Chancelier, & qui passoit pour l'homme le plus éloquent de son temps, pour prononcer ce discours: cependant il fut obligé, dit-on, de le faire composer par quelque Savant de l'Uni-

versité. Il suivit le Roi à Marseille, ayant bien étudié son discours, & le sachant déjà par cœur. Cependant la veille du jour où il devoit être prononcé, le Saint Pere demanda qu'il lui fût communiqué; il y trouva des choses qui lui déplurent: il falloit le changer; mais Poyet n'étoit pas en état de faire ces changemens, ou du moins y étoit très-embarrassé. Par bonheur, Jean du Bellai, Evêque de Paris, se trouvoit aussi à la suite du Roi; il proposa de faire im-promptu le discours dans le goût que le Pape le demandoit. On accepta sa proposition, & le succès de la harangue fut complet; elle fut généralement applaudie & admirée, & deux ans après l'Evêque de Paris fut élevé au Cardinalat.

Un autre trait non moins honorable à Guillaume du Bellai, que celui que je viens de rapporter l'est à Jean son frere, c'est que Guillaume étant Ambassadeur pour François I à la Diete de l'Empire, obtint la préséance sur les Ambassadeurs de Ferdinand d'Autriche Roi des Romains. En vain ceux-ci représenterent-ils que celui-ci étoit le successeur désigné de l'Empereur, son survivancier, pour ainsi dire, & ce qu'étoient, du temps de l'Em-

pire Romain, les Césars aux Augustes, la Diete décida que le Roi de France étoit le premier Roi de l'Europe, & que partout il devoit avoir la préséance sur les autres. Par cette même raison, Guillaume du Bellai ne souffrit jamais que dans toutes ses négociations & les traités qu'il fit avec le Roi d'Angleterre, on mît le nom d'Henri VIII avant celui de François I, ni que le Monarque Anglois s'intitulât dans ses actes Roi de France. Mais François I, qui d'ailleurs prenoit toujours le titre de Roi très-Chrétien, passoit à Henri VIII celui de défenseur de la Foi; qualification honorable qui lui avoit été concédée par le Pape Léon X, lorsque Henri s'étoit donné la peine de composer un traité dogmatique & Théologique contre Luther.

Ce fut en 1534 que François I ordonna par-tout son Royaume la levée de sept légions; chacune devoit être de six mille hommes, partagés en compagnies de mille hommes. J'ai déjà dit que c'étoit-là l'origine de nos régimens. Les premieres furent levées en Picardie, Normandie & Champagne, & le Roi fit la revue de ces trois légions, dont la derniere comprenoit aussi les troupes de Bourgogne. Le

Chef

Chef de chaque légion s'appeloit *Colonel*, & ceux des compagnies de mille hommes, *Capitaines*. Martin du Bellai nous apprend les noms de quelques-uns des Capitaines de la légion de Normandie ; mais je n'en ai remarqué aucuns dont les familles ſoient actuellement connues. Au contraire, je trouve parmi ceux de la légion de Picardie, les noms de Crequi-Canaples, de Mailly, d'Auchy, de Cany, & de Saiſſeval.

Je n'ai trouvé dans le cinquieme Livre, qui eſt de Guillaume du Bellai, aucunes anecdotes militaires intéreſſantes.

Mais le ſixieme contient un beau détail du ſiege de Foſſan ou Foſſano, en Piémont, dans lequel ſe trouvoit enfermé, entre autres Officiers François, Martin du Bellai. La relation de ſon frere en dit peu de choſes; mais l'on ſait d'ailleurs qu'il eut beaucoup de part à la belle défenſe & à la capitulation honorable qu'obtint la garniſon de cette place. Foſſan appartenoit au Marquis de Saluces, qui fut long-temps ſous la protection de la France; mais il jugea enſuite à propos de quitter le parti de François I, pour ſe jeter entre les bras de Charles-Quint. Il vouloit même lui livrer Foſſan, qui étoit la

meilleure ville de ses petits Etats. Heureusement la garnison Françoise tint bon : on lui envoya même des renforts, & le Roi fit donner ordre à Montpesat, qui y commandoit, de tenir bon, s'il étoit possible, pendant un mois, parce que pendant ce temps il comptoit le secourir & être à portée de le délivrer. Sur cette espérance, quoique les vivres fussent les plus rares du monde dans la ville, le Commandant fit la meilleure contenance. Les remparts étoient en mauvais état, il les fit réparer. La ville étoit dominée de plusieurs côtés; il y fit tous les ouvrages qui pouvoient rendre ces endroits-là mêmes inabordables; mais ce qu'il y avoit de pire, c'est qu'il avoit fort peu de vivres & de munitions de guerre : les ennemis en étoient bien informés, car le Marquis de Saluces les avoit mis au fait de l'état de la place. Cependant ils firent des sorties vigoureuses, dans lesquelles les Impériaux perdirent bien du monde. C'étoit Antoine de Leve, Général Espagnol de grande réputation, qui commandoit les assiégeans ; mais l'Empereur n'étoit qu'à quelques lieues de là, à Savillan. Leve étoit goutteux, & obligé de se faire porter dans son camp & dans la tranchée. Une fois il

pensa être pris par les assiégés, & le canon de la place fit une telle peur à ses porteurs, qu'ils le laisserent dans un bled, dont par bonheur la hauteur le cacha à ses ennemis. Enfin, impatienté d'une résistance qu'il ne croyoit pas devoir être si longue, il trouva moyen, en envoyant des trompettes sous divers prétextes, de faire insinuer aux assiégés qu'ils pourroient obtenir une capitulation honorable s'ils vouloient la demander. Les premieres réponses des François furent très-nobles & même très fieres; ce ne fut que comme en accordant une grace, qu'ils convinrent que s'ils n'étoient pas secourus avant la fin du mois, qui n'étoit pas avancé, ils évacueroient la place, mais qu'ils en sortiroient avec tous les honneurs de la guerre, & un certain nombre de chevaux & les bagages. Ils eurent permission d'écrire au Roi pour lui faire part de cette capitulation, dont François I ne pouvoit qu'être très-satisfait, puisqu'il n'avoit recommandé à Montpesat que de tenir bon un mois; il étoit déjà passé, & on leur en accordoit davantage. Il y eut bien plus, car, comme vraiment ils étoient à bout de leurs vivres, ils obtinrent que, pendant le délai qui leur étoit accordé, les assié-

geans nourriroient les assiégés, & cet article fut exécuté de bonne foi. Antoine de Leve prouva par-là, que l'Empereur son Maître, & lui, savoient estimer des gens qui avoient été capables d'une aussi belle défense. Le délai étant expiré, la garnison de Fossan sortit enfin. Montpesat, Chevalier de l'Ordre du Roi; & guerrier de la plus grande distinction, la commandoit. Après lui, marchoient la Roche du Maine & Martin du Bellai, & un jeune Seigneur de la plus grande espérance, la Palisse, fils unique du Maréchal de Chabannes. L'Empereur se rendit de Savillan au camp devant Fossan, & voulut connoître ces braves gens. Ils eurent l'honneur de lui être présentés avec leurs sayes ou casaques couvertes de croix blanches, qui étoient alors la marque distinctive des Officiers François. Jamais Charles-Quint n'avoit reçu les siens avec autant de graces qu'il reçut ces braves guerriers. Il étoit à cheval & eux aussi, &, comme de raison, ils s'étoient découverts la tête en l'abordant, il leur ordonna de se couvrir, parce qu'il faisoit fort chaud, ajoutant qu'il ne vouloit pas qu'ils fussent incommodés pour lui avoir donné le plaisir de les voir. Ce fut sur-tout avec la Roche du

Maine qu'il eut la plus longue conversation ; probablement on l'avoit averti que cet Officier avoit la réplique toujours prête & hardie ; il paroît qu'il s'en amusa & ne lui fut aucun mauvais gré de ses réponses, dont voici les principales.

L'Empereur montrant son armée à la Roche du Maine, lui demanda s'il ne la trouvoit pas belle : » Sire, lui répondit » franchement le Militaire, j'aimerois » autant la voir à demi-ruinée, à moins » qu'elle fût destinée à seconder le Roi mon » Maître, au lieu de le combattre ; mais » je suis bien sûr que le Roi vous en pré» sentera bientôt une aussi belle, compo» sée d'autant de Gentilshommes Fran» çois qu'il y a ici d'Officiers Allemands » ou Espagnols «.

L'Empereur lui ayant demandé s'il se doutoit de quel côté il vouloit conduire son armée : » L'on dit, lui répondit-il, » que vous voulez entrer en Provence. Il » est vrai, repliqua Charles, d'autant » que les Provençaux sont mes sujets. — » Oh bien ! Sire, je vous réponds que vous » les trouverez très-désobéissans. — Com» bien y a-t il de journées d'ici à Paris ? — » Comment l'entendez-vous, Sire ? Si par » journée vous entendez des batailles,

» je vous réponds que pour vous il y en
» auroit au moins une douzaine, à moins
» que dès la premiere vous ne fussiez
» hors d'état de continuer votre route «.

Les principaux Officiers de la garnison ayant été bien régalés par les Impériaux, rejoignirent leurs troupes qui étoient en chemin pour se rendre en France, & l'Empereur se disposa à attaquer la Provence, malgré les remontrances de ses Généraux & les instances des Légats du Pape, pour l'en empêcher.

Le septieme Livre contient les détails de l'irruption de l'Empereur en Provence. François I s'étoit avancé jusqu'à Lyon, & avoit tenu un Conseil de guerre sur la maniere dont on pouvoit défendre cette Province, & pour savoir s'il étoit à propos de l'abandonner. On prit un parti qui paroîtra bien dur, sur-tout dans le siecle philosophique où nous vivons; ce fut de faire dévaster par les troupes Françoises mêmes tout le pays par lequel l'ennemi pouvoit passer, afin de lui ôter tout moyen de subsister & d'entrer plus avant dans le Royaume. Peut-être François I eut-il quelque peine à s'y résoudre; mais l'opinion du Maréchal de Montmorenci, depuis Connétable, l'emporta. La Haute

Provence, pays déjà assez mauvais par lui-même, fut ravagée, avec grand dommage des maisons & des églises, parce que ce fut avec précipitation. On abandonna même la ville d'Aix, après avoir mis seulement les titres principaux de la Chambre des Comptes en sûreté. Les Membres du Parlement & les Gentils-hommes se retirerent, & emporterent ce qu'ils purent de leurs effets, & le Roi fit approvisionner un camp auprès d'Avignon, & y passa bientôt avec toute son armée. Guillaume du Bellai, en écrivant ce septieme Livre, a voulu donner des preuves incontestables de son érudition & de son talent pour écrire l'Histoire. Il en a fait un morceau digne de Tacite & de César, & supérieur à ceux de Tite Live. On y trouve une harangue de Charles-Quint, entrant en Provence, à son armée, pour l'engager à conquérir & à garder cette belle Province; ensuite il rapporte toutes les opinions du Conseil tenu à Lyon. Il représente le Maréchal de Montmorenci, comme présentant la sienne avec réserve & ménagement; & François I décida que, puisque c'étoit le seul moyen de sauver le Royaume, il falloit bien prendre ce parti. Comme il n'y avoit



pas un moment à perdre, il fut exécuté sur le champ dans les Diocefes de Graffe, de Digne & de Sifteron. Quant à Aix, Arles & Marfeille, on ne s'y décida qu'après que le Maréchal fut allé les vifiter. Le brave Montejan étoit dans Aix, & promettoit de fortifier & de défendre cette capitale; il avoit même commencé à détruire les maifons & les églifes qui pouvoient en favorifer l'approche. Le Maréchal lui démontra que cela étoit inutile; cependant il ne put empêcher Montejan de s'avançer avec une troupe de braves gens, mais trop foible pour réfifter à une armée entiere, jufques auprès de Brignole, où Charles-Quint étoit arrivé. Ce fut en vain que Montejan donna les preuves de la plus grande valeur, il fut défait lui & toute fa troupe, dans laquelle fe trouvoit Boiffy, de la Maifon de Gouffier, le jeune Silly, Seigneur de la Roche-Guyon, & Jean de Voyer, Vicomte de Paulmy; ce dernier y fut bleffé d'un coup de lance à la gorge, qui le mit hors d'état de fervir le refte de fes jours. Son pere & fon frere avoient été faits prifonniers à la bataille de Pavie douze ans auparavant.

Le Maréchal avoit pourvu à la fûreté de Marfeille, & l'avoit mife en état de faire

une aſſez longue réſiſtance. Le brave Barbezieux, de la Maiſon de la Rochefoucaut, y commandoit & avoit ſous lui Montpeſat, Martin du Bellai, la Roche du Maine, & quelques autres ſur leſquels avoit roulé la belle défenſe de Foſſan. Rochechouard gardoit la porte principale à la tête de mille hommes de la légion de Languedoc, & treize galeres défendoient le port ſous le commandement du Baron de Blancard.

Le Maréchal de Montmorenci fit auſſi fortifier Arles, ſentant qu'il étoit néceſſaire d'empêcher l'ennemi de ſe rendre maître du Rhône. Rochechouard Chandenier, Lieutenant pour le Roi en Languedoc, y fit paſſer des troupes de ſa Province. On munit de même & par la même raiſon, Beaucaire & Taraſcon. Enfin, l'armée ſe plaça près d'Avignon, entre le Rhône & la Durance, & y campa ſous les ordres du grand Montmorenci, tandis que le Roi en perſonne ſe tenoit à Valence. Ce fut là que François I reçut la nouvelle de la mort de ſon fils le Dauphin; elle le troubla pendant quelque temps, & ſon chagrin fut encore augmenté par les nouvelles qui lui vinrent de Picardie, où les Impériaux faiſoient de grands pro-

grès. Heureusement que, comme je l'ai dit, Fleuranges arrêta long-temps l'armée du Comte de Nassau devant Péronne, & le força enfin d'en lever le siége. Pendant ce temps, l'Empereur étoit entré dans la ville d'Aix, abandonnée par les François; mais au lieu de poursuivre sa pointe jusqu'à Avignon, ce qu'il auroit très-bien pu faire, il résolut mal à propos de faire le siége de Marseille. Il courut deux fois risque de la vie en s'approchant de cette ville, & en voulant reconnoître celle d'Arles; mais il ne jugea pas à propos d'attaquer cette derniere; il chargea seulement le Marquis du Guast de faire quelques tentatives, qui ne lui réussirent pas. Marseille fut défendue avec le plus grand courage, & les sorties que firent les assiégés à plusieurs reprises, couterent bien du monde aux Impériaux. Les troupes de l'Empereur, qui étoient répandues dans le reste de la Province, étoient harcelées & même détruites, tant par les paysans, que par des détachemens qui partoient du camp d'Avignon, où le nouveau Dauphin, qui fut depuis Henri II, s'étoit rendu en personne; bien entendu qu'il s'y conduisoit par les conseils du brave Anne de Montmorenci.

Guillaume du Bellai a écrit avec autant

de ſoin que le précédent le huitieme Livre de ces Mémoires. On y trouve également des Harangues, des délibérations, des réflexions, & des détails militaires importans. Il raconte quelle fut la ſuite du ſiége de Marſeille. André Doria, grand Officier de mer, qui avoit paſſé du ſervice de François I à celui de Charles-Quint, avoit abordé ſur les côtes de France avec la flotte qu'il commandoit; mais les ſecours en argent & en troupes qu'il conduiſoit, ne purent mettre l'Empereur en état de continuer le ſiége de Marſeille; la flotte de Doria lui ſervit ſeulement à conduire à Gênes une partie de ſon artillerie & ſes bagages. Dès que la garniſon de Marſeille fut informée de cette retraite, elle ſe mit à la pourſuite des troupes Impériales. Martin du Bellai, entre autres, ſe ſignala à cette pourſuite; quelques détachemens du camp d'Avignon & des payſans Provençaux acheverent de jeter le déſordre & la confuſion dans l'armée ennemie, dont la marche rétrograde avoit plutôt l'air d'une fuite & d'une déroute, que d'une retraite. Les chemins étoient jonchés de corps d'Allemands & d'Eſpagnols. Le Roi fit rendre publiquement, dans ſon camp d'A-

vignon, des actions de graces à Dieu de la délivrance de la Provence : il alla ensuite visiter cette Province désolée, & témoigna aux Marseillois & à la garnison qui l'avoit défendue toute sa satisfaction. Guillaume du Bellai Langei fut chargé de faire rétablir les désordres faits à Aix; les Palais du Parlement & de la Chambre des Comptes avoient été brûlés par le Duc de Savoie; mais, comme je l'ai dit plus haut, les titres & les papiers les plus importans avoient été transportés ailleurs. François I retourna ensuite à Lyon, où il se trouva plus à portée de veiller à ce qui se passoit, d'un côté, dans le Piémont, & de l'autre, sur les frontieres de Champagne & de Picardie.

Ce fut l'année suivante 1537, que Guillaume du Bellai Langei fut envoyé à Turin, dont les François étoient restés les maîtres, même pendant que l'armée Impériale occupoit le reste du Piémont, tout le Milanois, Gênes, & entroit en France par le col de Tende & par Nice. L'Amiral d'Annebaut, & ensuite le brave Guyffrei de Boutieres, Dauphinois, avoient commandé dans cette place, & avoient même rendu inutiles différentes tentatives faites par les Impériaux

pour s'en emparer : mais une garnison si entourée d'ennemis ne pouvoit manquer d'essuyer de grandes incommodités; l'argent & les provisions y manquoient. Langei fut chargé d'y porter vingt-cinq mille écus, & l'espérance d'un prompt secours de la part du Roi. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il y arriva ; il fallut que son escorte & lui employassent tantôt l'adresse, tantôt le courage, pour surmonter les obstacles ; enfin, il parvint à ranimer les espérances de la garnison de Turin, qui augmenterent lorsque l'on y apprit que véritablement le Roi s'avançoit en Piémont, & qu'il étoit précédé par le Dauphin & le Maréchal de Montmorenci, qui s'étoient chargés de forcer le pas de Suze ; ce qu'ils firent. Les troupes Françoises s'emparerent du château de Suze, de Veillane, enfin de Rivoli, & présenterent plus d'une fois le combat aux Impériaux, qui l'éviterent & furent forcés d'abandonner le Piémont. Ce fut alors que François I joignit lui-même son armée, & qu'il consentit à accorder à Charles-Quint une treve pour le Piémont. Cette premiere négociation conduisit à une autre. Le Pape se rendit médiateur, & ménagea une entrevue

entre l'Empereur & le Roi ; elle eut lieu à Nice, & on y conclut une treve générale pour dix ans entre les deux Monarques. Après cela, Charles-Quint s'embarqua à Villefranche pour retourner en Eſpagne, & François I repaſſa dans ſon Royaume. Le brave & ſage Guillaume de Langei reſta encore pendant pluſieurs années en Piémont, en qualité de Lieutenant Général pour le Roi, d'Annebaut, Amiral & Maréchal de France, qui y commandoit en chef, ayant été rappelé à la Cour. La conduite de Langei dans ce gouvernement fut vraiment admirable. La treve ne lui permettoit pas de faire d'expéditions militaires, & ſon rôle ſe bornoit à maintenir la paix, la tranquillité & l'abondance dans Turin & dans le reſte des pays du Duc de Savoie dont les troupes Françoiſes étoient reſtées en poſſeſſion. C'eſt à quoi Langei réuſſit parfaitement; il étoit aimé, adoré même dans ce pays. Enfin, en 1542, il demanda au Roi ſon Maître la permiſſion d'aller lui rendre compte de l'état où il ſe trouvoit; il l'obtint & ſe mit en route. Mais ayant paſſé Lyon, il tomba malade, & mourut à Saint-Saphorin, au pied de la montagne de Tarare, en 1542. C'eſt Martin du

Bellai qui nous apprend ces dernieres circonstances de la vie de son frere, dont les Mémoires finissent en 1540, avec le huitieme Livre de ceux des deux freres. Les deux derniers, le neuvieme & le dixieme, sont de Martin du Bellai.

L'assassinat des deux Ambassadeurs de François I, Rinçon & Fregose, est un fait curieux & intéressant; mais il est purement politique & non militaire; ainsi je ne répéterai point les détails qu'en fait Martin du Bellai. Cette aventure fut cause qu'on recommença la guerre. La position de la garnison Françoise à Turin devint plus délicate. Par bonheur, Martin du Bellai y étoit resté en l'absence de son frere, & y avoit appris sa mort. Il y maintint les choses sur un aussi bon pied que son frere les y avoit établies, & eut même occasion de donner de nouvelles preuves de son courage & de son habileté dans l'Art de la guerre, en s'emparant de quelques châteaux des environs, & prévenant de nouvelles entreprises contre la ville de Turin. Le Comte d'Enguien, Prince de la Maison de Bourbon, frere du Duc de Vendôme, ayant été envoyé en Piémont, Langei y servit sous ses ordres, & fit les fonctions de Maréchal de Camp

à la bataille de Cerisolles, que ce Prince gagna; la conquête du Monferrat en fut la premiere suite; & la seconde, de procurer une suspension d'armes pour toute l'Italie.

Le dixieme & dernier Livre contient la suite de tout ce qui s'est passé d'intéressant en France depuis 1543 jusqu'à la fin du regne de François I, en 1547. Langei étant repassé du Piémont sur les frontieres de la Flandre & de l'Artois, contribua beaucoup à la prise de Landrecies & à celle du Château d'Aimerie, dont il fut établi Gouverneur. Il faisoit même de là des courses avantageuses sur les ennemis. Charles-Quint fut forcé de lever le siége de Landrecies; mais il s'en dédommagea, en s'emparant de Cambrai par surprise.

L'année suivante, Henri VIII changea tout-à-fait de dispositions pour François I, & se lia contre lui avec ce même Empereur Charles-Quint dont il avoit si fort à se plaindre. Cette diversion fut d'abord très-effrayante & dommageable aux affaires de François I; mais le Militaire de France étoit alors sur un si bon pied, qu'il étoit en état de faire face à tout. Les Impériaux assiégerent Luxem-

bourg

bourg, & le prirent enfin, malgré la vigoureuse défense du Vicomte d'Etoges de la Maison d'Anglure. Commercy n'étoit pas en état de leur résister ; cependant celui qui y commandoit capitula sur la breche. Ligny fut défendu par les Princes de la Maison de Luxembourg, dont l'un en étoit Seigneur, & l'autre s'appeloit le Comte de Brienne ; ils ne penserent à capituler qu'après une belle défense ; mais pendant qu'ils traitoient la capitulation, les Espagnols surprirent la ville par un autre côté, & firent toute la garnison prisonniere de guerre.

L'Empereur s'étant mis en personne à la tête de son armée, s'avança en Champagne ; mais Brissac, qui fut depuis Maréchal de France, lui opposa de grands obstacles. Charles V, quoiqu'il eût pris Vitry, fut obligé de former le siége de Saint Dizier en regle ; il dura dix-huit jours. Les Impériaux furent repoussés dans plusieurs assauts, dont un entre autres dura depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Le Prince d'Orange, qui commandoit sous l'Empereur, y fut blessé, & le brave Comte de Sancerre le fut au visage, des éclats de son épée qu'un coup de canon lui brisa dans

la main. Ce Seigneur, de la Maison de Beuil, donnoit, en défendant cette place, des preuves d'une valeur & d'une habileté sans égales, lorsqu'au dix-huitieme jour du siége il consentit à capituler par l'effet d'un tour de finesse & de politique de Grandvelle, Chancelier de Charles-Quint. Celui-ci avoit surpris par hasard le chiffre du Duc de Guise, Général de l'armée Françoise, qui s'assembloit pour secourir la Champagne. Il s'en servit pour écrire une lettre qu'il trouva moyen de faire remettre par un inconnu à un trompette du Comte de Sancerre. Celui-ci l'ayant ouverte & déchiffrée en plein Conseil de guerre, y trouva l'ordre, de la part du Roi, de capituler le plus tôt possible aux conditions les plus honorables. Ce ne fut pas sans peine que Sancerre s'y résolut; mais il obtint promptement & aisément tout ce qu'il pouvoit demander: on lui permit de demeurer encore douze jours dans la place, mais, s'il n'étoit secouru pendant ce temps, il s'engagea à en sortir tambour battant, enseignes déployées, avec quatre pieces d'artillerie, armes & bagages.

Charles-Quint, en s'amusant au siége de Saint-Dizier, étoit contrevenu à ce

dont il étoit convenu avec Henri VIII, & dont la fidelle exécution eût été très-dommageable à la France; c'étoit de marcher l'un par le pays de Luxembourg, l'autre par Calais, droit à Paris, sans s'arrêter ni donner le temps à François I d'assembler des armées & de s'opposer à leurs entreprises. Pour s'être écarté de ces dispositions, Charles-Quint, quoiqu'après la prise de Saint-Dizier il surprît Epernai & Château-Thierri, ne put pas aller plus avant. Les Ducs de Vendôme & de Guise ayant marché en Champagne & jeté un gros corps de troupes dans Châlons, la cavalerie Françoise inquiéta les ennemis sur leurs derrieres, détruisit plusieurs convois, battit & dispersa différens corps de Lansquenets. Alors l'Empereur sentit qu'il s'étoit trop hasardé; mais pour n'avoir pas la honte de se retirer, & afin ne pas perdre son armée, il consentit à négocier. Il en résulta un traité qui fut signé à Crepy en Valois, & dont l'Amiral d'Annebaut arrangea les conditions avec l'Empereur, déjà parvenu à l'Abbaye de Saint-Jean des Vignes, au fauxbourg de Soissons.

Pendant ce temps, les Anglois avoient pris Boulogne; mais François I se trouvant

libre d'envoyer des troupes de ce côté-là, on les força de lever le siége de Montreuil. Le Dauphin tâcha même de reprendre Boulogne, ſans pouvoir en venir à bout.

En 1545, l'Amiral d'Annebaut ſe mit à la tête d'une flotte conſidérable de vaiſſeaux François, à l'aide de laquelle il formoit de grands projets contre l'Angleterre. Le Baron de la Garde Paulin lui amena vingt-cinq galeres Françoiſes de la Méditerranée, auxquelles il fit paſſer le détroit de Gibraltár pour entrer dans la Manche. La flotte entiere ſe réunit au Havre. Le Roi s'y rendit pour la voir avant qu'elle mît à la voile pour tenter une deſcente en Angleterre. Cette deſcente s'effectua dans l'Iſle de Wigth, malgré deux accidens arrivés à deux des principaux vaiſſeaux, dont l'un échoua, & l'autre toucha ſur des rochers au moment du départ. En revenant de l'Iſle de Wigth, la flotte Françoiſe apperçut celle des Anglois, & fit ce quelle put pour l'attirer au combat; mais ce fut inutilement: cependant nos galeres coulerent à fond un de leur plus gros vaiſſeaux. Elles exécuterent quelques petites deſcentes ſur les côtes de l'Angleterre même. Nos troupes y combattirent contre les troupes

Angloiſes, obtinrent des avantages ſur elles, & cependant ne purent s'y établir. Il étoit ſérieuſement queſtion de ſe fortifier dans l'Iſle Wigth, mais l'on n'en eut pas le temps. Notre flotte voulut revenir en France pour prendre de nouveaux renforts; les vents la repouſſerent du côté de l'Angleterre, où elle ſe retrouva encore une fois en préſence des ennemis; mais enfin tout n'aboutit qu'à une canonnade.

La mort du Duc d'Orléans, ſecond fils du Roi, affligea ſérieuſement François I. Comme les diſpoſitions du traité de Crepy portoient en partie ſur l'établiſſement de ce Prince, il fallut faire de nouveaux arrangemens avec Charles-Quint; mais le politique Empereur amuſa les Miniſtres François, qui étoient l'Amiral d'Annebaut & le Chancelier Olivier, ſans rien conclure avec eux. Cependant la guerre continuoit dans le Boulonnois; & quoique Henri VIII conſervât Boulogne, il avoit toujours des déſavantages dans les combats particuliers. Enfin, à la fin de 1546, ce Monarque ſe détermina à faire la paix avec François I: il promit de rendre Boulogne, moyennant le paiement d'une ſomme aſſez conſidérable; mais cette condition du traité ne fut exé-

cutée que quelques années après, sous les regnes d'Edouard VI & d'Henri II.

Au commencement de l'année 1547, le Comte d'Enghien, frere du Duc de Vendôme, depuis Roi de Navarre, & pere d'Henri IV, mourut d'un accident qui n'étoit que trop commun au seizieme siecle, & qui prouva combien les amusemens militaires de ce temps étoient dangereux. Les Seigneurs de la société du Dauphin (depuis Henri II), s'amusant à assiéger une maison à coups de pelottes de neige, ceux qui étoient dedans, ne trouvant d'autres armes pour se défendre, que les meubles, un jeune homme lança par la fenêtre un coffre qui tomba sur la tête du Comte d'Enghien & le tua. François I, quelques années auparavant, avoit pensé périr dans un pareil divertissement, où il reçut sur la tête une pelotte de neige, au milieu de laquelle une pierre se trouva renfermée.

Dans le commencement de cette année, François I apprit la mort d'Henri VIII, &, quoiqu'il fût schismatique, il lui fit faire un service dans l'église de Notre-Dame de Paris, pendant lequel on prononça l'Oraison funebre de ce Monarque. Quelques mois après, François I mourut

lui même. C'est à cette époque que Martin du Bellai termine ses Mémoires, quoiqu'il ait vécu encore douze années, n'étant mort qu'en 1559.

Livre de discipline militaire attribué à Guillaume du Bellai.

Il me reste à parler de l'Ouvrage didactique de Guillaume du Bellai, ou du moins qui lui est généralement attribué, parce qu'il a été trouvé dans sa Bibliotheque. La premiere édition de ce Livre est de 1553, Paris, Vascosan, *in-4°.* & *in-8°.* Il y en a eu plusieurs autres depuis. Le premier titre de l'Ouvrage étoit : *Instruction de l'Art Militaire ;* & dans les dernieres éditions, on lui a donné celui de *Discipline Militaire, faite & compilée par Messire Guillaume du Bellai, Seigneur de Langey; & , tant de ce qu'il a lu des Anciens & Modernes, comme Polybe, Végece, Frontin, Cornacan* (1), *& autres, que de ce qu'il a vu & pratiqué ès armées & guerres de son temps.* La Croix du Maine & Duverdier conviennent qu'on a beaucoup disputé sur le véritable Auteur de cet Ouvrage. On l'a attribué au grand Connétable Anne de Montmorenci. Les raisons qui font croire qu'il n'en est pas l'Auteur, sont, 1°. que l'opinion générale est que

(1) Cornazano, Auteur Italien, qui a écrit sur la guerre & n'est pas traduit.

le Connétable favoit fort peu lire, & à peine figner fon nom : 2°. que l'on trouve dans cet Ouvrage un grand éloge d'Anne de Montmorenci, qu'il n'eft guere poffible qu'il eût écrit lui-même. D'un autre côté, l'éloge de Guillaume du Bellai s'y trouve auffi : conclufion, on croit que le véritable Auteur eft un Baron de Fourquevaux, Provençal. Quoi qu'il en foit, il forme un affez gros Volume divifé en trois Livres, précédés d'un Avant-propos, dans lequel l'Auteur demande s'il eft permis aux Chrétiens de fe faire la guerre : on croit bien qu'il conclut à l'affirmative. Il traite enfuite du choix & de l'efpece des foldats, & voudroit qu'on préférât les nationaux ; les étrangers font chers & peu fûrs : il cite pour exemple les Suiffes, qu'on ne peut, dit-il, jamais renvoyer chez eux que fur un pont d'or : cependant il trouve bien de l'inconvénient à fe fervir des Milices féodales ; mais il propofe les légions ou régimens provinciaux, & il femble que ce foit lui qui en ait donné la premiere idée ; ce que l'on peut fuppofer d'autant mieux, qu'elles n'ont commencé que fous François I. Il recommande la difcipline, tant en paix qu'en guerre, & croit qu'elle dépend

beaucoup du choix des Officiers, des Capitaines, & du Colonel. Il voudroit que tous les soldats sussent un métier utile à la troupe, & l'exerçassent, & que l'on payât leur travail en gratifications proportionnées à leur utilité, indépendamment du service purement militaire.

Quant à l'armement, il parle des armes défensives & offensives des Anciens & de celles de son temps, & paroît sur-tout faire cas de l'arquebuse & de la pique.

Quant à l'espece des troupes, après avoir parlé de la phalange & de la légion, il dit » que les anciens Allemands appeloient » leurs troupes d'infanterie *Hourt* (qui veut » dire autant que bataillon en notre Lan- » gue); que les François désignent les leurs » *Bandes* «. Il s'étend sur la maniere de les former. » On met, dit-il, à la tête, des en- » fans perdus ou aventuriers. La discipline » des bandes exige qu'il y ait avec chacune » un Prévôt, pour y faire observer la police » & rendre justice, & un Aumônier, & » qu'elles soient distinguées par des livrées, » c'est-à-dire des marques distinctives (1) «.

Il voudroit remettre en usage tous les

(1) Les uniformes entiers n'étoient pas encore en usage.

exercices pratiqués par les troupes Romaines, mais sur-tout apprendre aux bataillons à se rompre & à se reformer de différentes manieres, & il les indique.

Il veut que les gens de pied soient en état de combattre à cheval, & la gendarmerie & cavalerie pied à terre. Il indique l'ordre des marches, la place du bagage, les manœuvres propres aux escortes, les précautions à observer dans les campemens, décampemens, retranchemens & fortifications du camp. Il voudroit former des corps mêlés d'infanterie & de cavalerie. Il distingue les qualités que doivent avoir les hommes d'armes, la cavalerie légere, & les estradiots. Enfin il compare la légion Romaine à la Françoise, & explique très-bien quels étoient les grades militaires de son temps. Il suppose un combat de bataillons contre bataillons, & démontre bien la maniere dont les guerriers de ce siecle s'attaquoient & se défendoient. Enfin il finit son premier Livre par parler des effets de l'artillerie & de l'arquebuse, & il faut convenir qu'ici l'homme de guerre, d'ailleurs sensé & éclairé, sacrifie beaucoup aux préjugés reçus alors. Il soutient qu'il ne faut point quitter l'habitude d'être armé de pied en cap & de marcher serrés. Cependant l'expérience &

les réflexions ont bien montré depuis le contraire.

Dans le deuxieme Livre, l'Auteur examine quelles font les qualités & les vertus d'un grand Général. Il fait à cette occasion le plus bel éloge du Connétable de Montmorenci. Il blâme fort l'ufage où l'on étoit dès lors à la Cour, de prefcrire aux Généraux d'armées ce qu'ils devoient faire exécuter par leurs troupes, ou empêcher de la part des ennemis, comme fi on étoit avec eux fur les lieux pour les diriger pas à pas. Il dit qu'il y a des façons de ranger les troupes qui font très-dangereufes, & que l'on ne peut fe déterminer à cet égard que fur le champ & dans le moment même, en confidérant fi l'ennemi a plus ou moins de troupes que vous, s'il eft plus fort en infanterie ou en cavalerie, & s'il a les avantages de la fituation, du foleil & du vent. Si l'on peut deviner quel eft le projet de l'ennemi & fon ordre de bataille, il faut chercher à le déranger, à lui infpirer de l'épouvante, & à le troubler. L'Auteur compte jufqu'à quatorze confidérations auxquelles il faut faire attention avant que de livrer bataille; huit moyens d'encourager les foldats à combattre, & autant de façons de les retenir quand ils

veulent combattre mal à propos. Il revient à l'apologie du Connétable de Montmorenci, & le justifie d'avoir abandonné la Provence à Charles-Quint, & de s'être tenu derriere le Rhône pour couvrir & défendre la France. La maniere de former les bataillons carrés occupe ici un grand chapitre, ainsi que celle de les faire marcher & mouvoir sans en déranger la forme.

Le Général doit s'occuper de la subsistance de son armée; il observe à ce sujet qu'il s'en faut bien que les François soient aussi sobres & aussi abstinens que les Turcs, les Ecossois & les Peuples du Nord. Il desire aussi que la solde soit payée exactement & le butin partagé également, deux articles qui étoient fort difficiles à établir de son temps.

Il prescrit des regles pour leurs devoirs au Général de l'Infanterie, à celui de la Cavalerie, aux Colonels & aux Capitaines. Il parle du Maréchal de Camp & du Maître ou Général de l'Artillerie; il n'y en avoit qu'un seul dans chaque armée. Il paroît qu'il y avoit alors aussi dans chaque armée deux Officiers de plume, savoir, l'Intendant, qu'il appelle *Assesseur*, ou Chancelier de l'armée. Il dit qu'il a vu quel-

quefois cette place remplie par un homme de Robe longue, & il s'étonne de ce que l'on se sert de gens de cet état pour choses concernant le militaire. Cependant, preuve que son étonnement n'étoit fondé que sur un préjugé, c'est qu'il convient un peu après, qu'un pareil homme est nécessaire pour exercer la Justice dans le camp, faire observer les loix, partager les contributions imposées sur le pays ennemi, avec équité, faire distribuer en regle les vivres aux soldats, & que quelquefois même, dans les Conseils de guerre, les gens de robe ouvrent de bons avis & donnent d'excellens conseils aux Généraux. Il dit qu'il a vu dans une armée, de son temps, M. le Chancelier exercer ses fonctions avec distinction (1). Le second Officier de plume de l'armée est le Général des Finances ou Trésorier : il est essentiel que ce soit un homme sûr, économe, & exact.

Dans le troisieme Livre, l'Auteur prétend indiquer différentes ruses, finesses & moyens dont un Général peut se servir pour faire des conquêtes & s'en assurer ;

(1) Le Chancelier dont il parle, ne peut guere être que le Chancelier Olivier.

il en indique jusques à vingt-deux. Il entre ensuite dans le détail de tout ce qu'il faut faire pour attaquer une place ; mais je n'ai rien trouvé sur cet article dans ce Livre ci, que je n'aie vu ailleurs. Les douze derniers Chapitres du Volume sont, à mon gré, les plus intéressans, parce qu'ils contiennent un tableau fort exact de la maniere dont s'exerçoit la Justice militaire au seizieme siecle. L'Auteur compte d'abord cinquante-sept cas, crimes ou fautes considérables, pour lesquels un soldat peut encourir peine de mort. Il conseille aux Généraux de faire imprimer, publier & afficher ces loix, quelque rigoureuses qu'elles soient, afin que les soldats n'en prétendent cause d'ignorance. Il expose ensuite la maniere dont on procédoit au jugement des soldats coupables. On tiroit au sort le nombre des Officiers & Bas-Officiers qui devoient composer le Conseil de guerre ; car dans les régimens de ce temps-là il y avoit trop peu d'Officiers & trop de Bas-Officiers, pour que les premiers pussent suffire & que les seconds y entrassent tous. Le Conseil assemblé, le criminel ayant été entendu sur les faits qui lui étoient im-

putés & qui étoient lus par le Greffier, le Sergent Major distribuoit à chacun des Juges trois boules, dont l'une, marquée d'un grand A, signifioit *absoudre ;* la seconde d'un grand C, *condamner* ; la troisieme d'un grand E, *éclaircir.* Chaque Juge alors mettoit la boule qu'il vouloit dans une cruche ou vase ; si le plus grand nombre des boules se trouvoit être marqué d'un C, l'accusé étoit condamné: mais ce n'étoit pas le tout, il falloit savoir à quel supplice ; pour cet effet, nouvelles boules : l'une, marquée d'un T, vouloit dire *trancher la tête* ; la seconde d'un E, signifioit *étranglé, pendu* ; la troisieme d'un P, *passé par les piques* ; la quatrieme d'un H, *harquebusé.* On exécutoit le criminel conformément à l'avis du plus grand nombre. Quand le Colonel présidoit au Conseil de guerre, il n'y avoit point d'appel, sinon il y avoit appel à lui. On procédoit aux jugemens des hommes d'armes de la même maniere qu'à ceux des soldats; mais tous les Juges étoient hommes d'armes comme le criminel; ils étoient présidés par le Maréchal de Camp, & on pouvoit en appeler au Général de l'armée. Outre les quatre grands supplices de mort, auxquels nous avons dit que l'on condam-

noit ordinairement les ſoldats, & auxquels pouvoient être auſſi condamnés les hommes d'armes, il y en avoit de plus cruels, tels que celui d'écarteler, qu'on employoit contre les traîtres & contre ceux qui avoient voulu mettre la main ſur le Général, ou le tuer. Il y en avoit auſſi de moindres contre les voleurs & pilleurs, tels que de les faire paſſer par les verges & baguettes. Au ſeizieme ſiecle, on les condamnoit auſſi quelquefois à être eſſorillés, c'eſt-à-dire avoir les oreilles coupées. On fait quelquefois, dit notre Auteur, juſtice prompte des ſoldats : elle a lieu lorſqu'on envoie le Prévôt avec une eſcorte pour arrêter ceux qui marodent & pillent les campagnes. Auſſitôt que le Prévôt les avoit pris ſur le fait, il les faiſoit pendre ſur le champ, en préſence même des payſans qu'ils avoient maltraités. Guillaume du Bellai nous apprend que les Romains avoient bien d'autres ſupplices pour punir les ſoldats délinquans, ſur-tout ceux qui violoient les femmes, les filles, & même les ſervantes de leurs hôtes. On voit dans les Réglemens militaires de l'Empereur Aurélien, que quelquefois on caſſoit les légions entieres, les garniſons, ou qu'on les

les décimoit ; il y avoit de même des punitions décernées contre les villes qui se révoltoient. L'Auteur finit son Ouvrage par proposer cette belle question : » Est-il plus avantageux à un Général » d'être aimé que craint « ? L'Auteur est persuadé qu'il vaut mieux qu'il soit craint ; il cite l'exemple d'un Général qui s'en trouva fort bien ; c'est M. de Lautrec, dont la sévérité en imposoit à son armée, disposée d'ailleurs à la mutinerie.

Maniere de guerroyer par Philippe de Cleves.

QUOIQUE l'Ouvrage de *Philippe de Cleves, Seigneur de Ravestain*, intitulé, *Instruction de guerroyer de toute maniere, tant par terre que par mer*, n'ait été imprimé qu'en 1558, à Paris, par Guillaume Morel, il y a cependant toute apparence qu'il a été composé long-temps auparavant. Ce que nous savons de la vie de l'Auteur, nous donne lieu de croire qu'il étoit mort avant que Charles-Quint montât sur le trône Impérial, ce qui fut en 1519. Selon toute apparence aussi, c'est à ce même Prince, mais encore jeune, que cet Ouvrage a été dédié ; l'Auteur l'appelle son très-redouté Seigneur, mais il ne le traite jamais d'Empereur, au contraire il lui parle très-souvent de l'Empereur Maximi-

lien, ſon grand-pere, comme d'un Prince vivant alors. Philippe de Cleves ſe vante d'avoir été ſon Amiral en Flandres, en Hollande, & en Zélande, & fait pour lui la guerre en Italie, à Naples, & à Gênes. D'ailleurs il étoit ſon parent fort proche par la mere de ſon pere, qui étoit ſœur de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. Ce Duc étoit (à ce qu'il dit au Prince auquel il adreſſe ſon Livre) votre grand *ave*, c'eſt-à-dire votre triſaïeul : effectivement, Philippe le Bon étoit grand-pere de Marie de Bourgogne, grand'mere de Charles-Quint; & Adolphe de Cleves, Seigneur de Raveſtain, pere de l'Auteur, étoit couſin-germain de Charles le Téméraire, pere de Marie de Bourgogne. Concluſion : L'Auteur du Livre dont je vais parler, étoit un grand Seigneur & un bon Militaire; cependant ſon Ouvrage eſt peu inſtructif, à un petit nombre d'endroits près que je vais remarquer.

Il commence, comme preſque tous les Livres Militaires de ſon temps, par examiner ſi l'on peut faire la guerre en conſcience. Il n'eſt pas éloigné de croire qu'il ne faudroit l'entreprendre que contre les Infideles; il recommande du moins de n'être point cruel après la victoire,

mais de faire exécuter avec rigueur les loix séveres propres à maintenir la discipline. Il dit que le Souverain doit avoir sous lui un Connétable qui commande les armées & les fasse agir suivant les intentions du Prince, mais sans que celui-ci ait la *tête rompue* de tous les détails de son armée : le Connétable doit avoir sous lui un Maréchal de l'*ost*, c'est-à-dire du camp, & un Maréchal des Logis, & sous ceux-ci un Prévôt des Maréchaux, pour maintenir la police dans les camps. Quant à ces camps mêmes, il conseille d'envelopper ceux dans lesquels on doit rester long-temps, de retranchemens & de fossés ; mais quand les camps ne sont que de passage, il suffit de les entourer de chariots qui leur servent de haies & de palissades, à travers desquels on ménage des portes ou ouvertures, que l'on fait soigneusement garder par des postes que l'on appelle le guet du camp. Il entre ensuite, touchant les dispositions & l'assiette du camp, dans des détails qui prouvent qu'il connoissoit la castramétation des Romains, aussi bien que leur ordre de marche. Il veut que le Prince aille lui-même visiter ses postes, reconnoître la situation des lieux voisins de

ſon armée, & s'informer ſoigneuſement de ce qui peut ſe trouver à ſa droite, à ſa gauche, & en avant. Il cite l'exemple de Charles, dernier Duc de Bourgogne, qu'Olivier de la Marche appeloit, dit-il, *Charles le Travaillant*, parce qu'il prenoit une peine infinie, ſans relâche ni repos, pour donner ordre à tout ce qui regardoit ſon armée.

Au ſoleil couchant, le Maréchal de l'oſt doit ſe rendre auprès du Prince, de ſon Connétable, ou de ſon Lieutenant-Général, & lui demander *le quoi qu'il veut régler pour la nuit*, c'eſt-à-dire l'ordre; l'ayant reçu, il doit le bailler au Maréchal des Logis, qui le donne enſuite aux Chefs des différens détachemens chargés de la garde & de la ſûreté du camp: ceux-ci le diſtribuent aux *acouſtes* (*ſentinelles*), leur donne leurs conſignes & le mot du guet, en obſervant qu'il doit être ſecret & donné tout bas, de ſorte qu'il ne ſoit ſu dans le camp qu'après qu'il eſt fermé, & que ceux du dehors n'en puiſſent avoir connoiſſance. Le lendemain matin, on prend de même l'ordre, & on envoie des patrouilles d'hommes d'armes, c'eſt-à-dire de cavalerie, examiner les dehors du camp.

Le Seigneur de Ravestain observe que s'il y a des maisons très près du camp, il ne faut pas souffrir que personne s'y loge, & qu'il vaut mieux les brûler ou les raser.

Il recommande aux Militaires la lecture d'un Livre Militaire du quatorzieme siecle, dont j'ai donné l'extrait dans un des premiers volumes de cet Ouvrage ci; c'est l'*Arbre des Batailles, par Honoré Bonnor.*

Passant aux siéges, il nous apprend la maniere dont on y procédoit au commencement du seizieme siecle. On faisoit les approches d'une place avec des *mandes*, c'est-à-dire des gabions de branches d'arbres entrelacées & remplies de terre, derriere lesquels on faisoit rouler l'artillerie; les canons tiroient entre ces gabions, qui protégeoient & cachoient les artilleurs. Ces batteries ambulantes se conduisoient directement vers la place ou par *tranchis* (*tranchées*); l'Auteur recommande de les faire toujours en zigzag, pour la sûreté de ceux qui s'y cachent (1). Quelquefois, dit il, on fait

(1) Ce fut ainsi que le dernier Duc de Bourgogne, assiégea la ville de Nuiss.

approcher à découvert les pieces de canon qui ont une grande portée, tels que les coulevrines & les ſerpentins, parce qu'elles peuvent porter leurs coups contre la place avant que les aſſiégés, qui n'en ont point de pareilles, puiſſent toucher ceux qui les ſervent. Chacune groſſe batterie, dit-il, doit être compoſée de ſix canons, deux groſſes coulevrines, quatre moyennes, & douze fauconneaux avec les uſtenſiles néceſſaires pour toutes ces pieces. Il parle des mines, & dit qu'on peut les faire par *tranchis* & par *taudis* ou tranchées couverres, étançonner les murailles par-deſſous, & mettre le feu aux étançons, quand on veut les faire tomber. Mais il ne parle pas des mines chargées à poudre, & l'on voit qu'on ne les connoiſſoit pas encore. Il explique la maniere dont on peut approcher de la muraille lorſque les foſſés ſont pleins d'eau, en y faiſant entrer la nuit un bateau bien couvert; ſur-tout ſi on peut l'approcher des portes, il ſera aiſé de les brûler. Suivant les circonſtances, il faut détourner l'eau des foſſés ou les combler; mais il convient que les pionniers que l'on emploie à cette derniere opération courent de grands riſques. Si l'on

veut tenter l'eſcalade ou donner l'aſſaut, il faut avoir ſoin que les troupes chargées de monter ſur les murailles ſoient ſoutenues par d'autres & protégées par des batteries qui écartent les aſſiégés de leurs remparts. Il eſt important d'avoir un corps de réſerve toujours prêt à ſoutenir les aſſaillans s'ils ſont repouſſés, & à les ſuivre dans la ville s'ils y entrent. Ses inſtructions ſur la maniere dont il faut établir la police dans une ville priſe d'aſſaut, ſont très-ſages, & même d'un homme très-pieux & très-religieux.

Philippe de Cleves paſſe aux ordres de bataille, & aux diſpoſitions qu'il convient de faire pour un combat général. Il avoue qu'elles doivent beaucoup varier, parce qu'elles dépendent du terrein, des circonſtances, de l'eſpece de troupes que l'on a à conduire, & de celles que l'on a à combattre. Un Général, après avoir bien conſidéré & de ſang froid tout cela, prend ſon parti & attaque avec courage, bien perſuadé cependant que tout eſt dans la main de Dieu; qu'il ſe recommande à la garde de Notre-Dame & de Madame Sainte Barbe, perſuadé, dit le Seigneur de Raveſtain, qu'elles ne lui *fauldront* jamais. Après la

bataille gagnée, le Général doit s'occuper de faire enterrer les morts le mieux qu'il sera possible pour le commun des soldats & des officiers tués ; mais s'il est resté sur le champ de bataille quelque *homme de bien*, c'est-à-dire quelque vaillant homme & de distinction, il faut le faire enterrer honorablement en quelque notable église, & lui accorder obseques & épitaphes honorables ; car, ajoute-t-il, » cela vous fera aimer de chacun, & aurez » honneur «.

Le Seigneur de Ravestain examine ensuite quelles précautions il faut prendre lorsqu'on se trouve enfermé dans une place menacée d'un siége. Il faut faire un inventaire général de tous les vivres & munitions de toute espece qui s'y trouvent, & tâcher d'y en faire entrer le plus qu'il sera possible ; une revue exacte de tous les habitans, & se défaire des bouches inutiles ; mettre devant chaque maison une cuve pleine d'eau en cas d'incendie ; faire couvrir de terre fraîche & épaisse les maisons qui sont couvertes en paille & en bois sec ; abattre les masures inutiles & dangereuses, qui sont trop proches de la ville ; terrasser & renforcer les murailles vieilles & caduques de la ville,

de peur qu'en tombant d'elles-mêmes ou au premier coup de canon, elles ne comblent le foſſé & ne faſſent une breche acceſſible; fermer toutes les portes de la ville qui ſont inutiles, & n'ouvrir qu'avec les plus grandes précautions celles qui doivent ſervir à recevoir des ſecours ou à faire des ſorties; changer ſouvent les Commandans des différens poſtes, & les tirer au ſort, de maniere qu'ils ne puiſſent ſavoir de quel côté ils ſeront employés, qu'au moment de s'y rendre; avoir à l'Hôtel-de-Ville une cloche d'alarme qui ſe faſſe entendre de toute la ville, & au haut du clocher, des gens qui avertiſſent de quel côté il faut ſe porter; viſiter exactement tout ce qui entre & ſort de la ville, ſoit par terre, ſoit par eau, de peur de trahiſon; interroger tous ceux qui entrent, pour tâcher de découvrir les eſpions de l'ennemi; &, au contraire, tâcher d'en avoir chez lui. Telles ſont les précautions que doit prendre un brave & ſage Gouverneur, lorſqu'il craint d'être aſſiégé. La maniere dont il doit défendre ſa place lorſque le ſiége en eſt formé, ſe trouve dans un grand nombre d'autres Ouvrages du ſeizieme ſiecle.

L'instruction de toutes manieres de guerroyer est divisée en deux parties ; la seconde est beaucoup plus courte que la premiere, & contient l'ordre qu'il faut tenir dans la guerre par mer. Le Seigneur de Ravestain commence par annoncer à son très-redouté Seigneur, qu'il est nécessaire qu'il ait un Amiral, aussi bien qu'un Connétable, & l'avertit qu'il connoît parfaitement les prérogatives & les fonctions de cette charge, puisqu'il en avoit été revêtu par l'Empereur Maximilien.

Il faut que dans une flotte, le Prince, ou, à son défaut, l'Amiral monte le meilleur vaisseau, qui doit être à double *tillasse*, c'est-à-dire à deux ponts, bien équipé & garni de bons Pilotes qui connoissent bien les côtes d'où l'on part & celles où l'on veut aborder. La nef, c'est-à-dire le vaisseau, doit être pourvue d'artillerie à l'avant, à l'arriere & aux deux côtés ; sur le château d'avant, il doit y avoir une grosse coulevrine entre deux plus petits canons ; au château d'arriere deux grosses coulevrines ; quelques pieces de canons entre les deux tillasses (*ponts*), & sur le pont d'en haut de l'artillerie plus légere, comme faucons &

fauconneaux ; il faut même faire monter sur les hunes des soldats armés d'*aquebutes*, sans doute *arquebuses*.

Le vaisseau monté par le Souverain ou l'Amiral doit être bien peint au dehors, & même en partie doré ; d'ailleurs il doit être magnifiquement pavoisé, orné de pavillons, d'enseignes, & d'étendards armoriés, & porter au grand mât une banniere carrée. Si la flotte est composée en tout ou en partie de galeres, la premiere de celles-ci doit être appelée galere Reale (*Royale*), & être aussi bien armée & équipée, & magnifiquement ornée dans son genre, que le vaisseau Royal ou Amiral.

Lorsque dans un combat naval où les vaisseaux & galeres, étant chargés de soldats, s'approchent de ceux des ennemis, ils doivent chercher à les aborder & à s'en emparer, en passant sur leur bord. Au moment de l'abordage, la moitié des troupes qui se trouvent sur le vaisseau attaquant, doit se jeter dans celui de l'ennemi, & l'autre garder son propre vaisseau. Pendant ce temps-là, les Officiers du vaisseau doivent être attentifs à ce que l'artillerie des ennemis, ou les feux qu'ils jettent, ne percent le bâtiment ou

n'y mettent le feu : dans ce cas, ils doivent tenir prêt tout ce qui eſt néceſſaire pour y remédier. Il paroît que, du temps de Philippe de Cleves, les abordages étoient très-communs, & que les combats de deux vaiſſeaux accrochés enſemble duroient quelquefois très-long temps; car il dit qu'il a vu ſouvent, ſur les nefs accrochées enſemble, le débat (*combat*) durer un ou deux jours & autant de nuits, ſans ſavoir qui étoit le maître.

Il convient qu'il y a des cas dans leſquels il faut s'échouer ſur le rivage, & alors ſe ſervir de l'artillerie, pour empêcher que l'ennemi ne vienne brûler les vaiſſeaux échoués. Quand les flottes ſont mêlées de vaiſſeaux & de galeres, il faut que les vaiſſeaux voguent en pleine mer, & que les galeres, protégées par eux, aillent plus près de terre & le long de la côte. Ce Livre finit par quelques inſtructions ſur les ſignaux, les ſaluts, & la police de l'intérieur des bâtimens. C'eſt un honneur réſervé au Souverain & à l'Amiral, d'avoir, pendant la nuit, trois ou au moins deux groſſes lanternes à l'arriere de ſon bâtiment, tandis que les autres vaiſſeaux n'en ont qu'une. Pendant le jour, c'eſt le pavillon carré qui diſtin-

gue le vaisseau du Prince & de l'Amiral. L'Ouvrage finit par une recommandation de faire faire exactement sur un vaisseau toutes les prieres convenables, le matin & le soir, & d'y faire dire tous les jours par le Chapelain *la Messe seche*. Le Seigneur de Ravestain n'explique point ce que c'est que cette Messe seche, mais nous le savons d'ailleurs. Elle consistoit dans le simple récit des prieres ordinaires de la Messe, & d'une partie des cérémonies, sans que le Prêtre consacrât ni consommât l'Eucharistie. Cette pratique étoit fondée sur ce qu'on ne croyoit pas qu'un vaisseau fût un lieu propre à servir d'église & de chapelle; depuis on a pensé différemment, & à présent on dit, du moins sur les gros vaisseaux & dans les voyages de long cours, des Messes réelles, & plus de Messes seches.

Livre Militaire de Valturius, traduit du Latin en François.

EN 1555, parut une traduction Françoise d'un Livre militaire Latin, écrit au quinzieme siecle. L'Auteur de l'Ouvrage original s'appeloit *Robert Valturius*; il étoit natif de Rimini, ville à présent appartenante au Pape, & qui, dans le temps que l'Auteur écrivoit, c'est-à-dire avant 1467, avoit pour Seigneur un de

ces petits Tyrans qui dominoient ſur toutes les différentes villes de l'Italie au quinzieme ſiecle. Celui-ci s'appeloit *Sigiſmond Pandolfe Malateſta ;* il étoit ſavant, aimoit les Lettres, étoit même Philoſophe, & cependant homme de guerre & très-bon Général. Les Vénitiens le mirent à la tête de leurs armées. Valturius crut avec raiſon lui faire ſa cour, en lui offrant un Livre ſur la guerre, qui d'ailleurs eſt rempli d'une immenſe érudition. Il fut imprimé dès 1472, & eſt par conſéquent un des premiers Ouvrages qui l'ait été en Italie; auſſi cette édition eſt-elle très-rare & fort recherchée, ſur-tout par rapport aux figures qui ſont gravées en bois au trait, très-correctement. C'eſt peut-être le premier Livre dans lequel on voye des gravures de cette eſpece. Cependant cette premiere édition Latine fourmilloit de fautes. En 1583, Paul Ramuſio, Juriſconſulte Véronois, jugea à propos d'en publier une ſeconde beaucoup plus correcte, & une traduction Italienne; il les dédia à Pandolfe, petit-fils de Sigiſmond, & fils de Robert Malateſta, qui avoit été encore plus grand Général que ſon pere. Robert avoit auſſi commandé l'armée des

Vénitiens & celle du Pape, & il s'étoit servi des forces de la République de Venise & de la politique traîtresse usitée de son temps, pour s'emparer de plusieurs villes voisines de son petit Etat; il mourut à l'âge de quarante ans, en l'année 1483. Pandolfe ne fut ni si heureux ni si habile que son pere & son grand-pere: non seulement il perdit ce qu'il avoit injustement acquis, mais, au commencement du seizieme siecle, le Pape le dépouilla de la Seigneurie de Rimini. La Maison des Malatesta a subsisté & subsiste peut-être encore en Italie, séparée en plusieurs branches; il y a même une famille en France qui prétend en descendre.

En 1534, Christian Wechel, fameux Imprimeur Suisse, mais établi à Paris, publia une troisieme très-belle édition Latine du Livre de Valturius, & la dédia à François Olivier, qui n'étoit alors Chancelier que de l'apanage d'Alençon & du Berri, & qui fut depuis Chancelier de France. Enfin, comme je l'ai dit plus haut, en 1555, Louis Meigret en fit imprimer la traduction Françoise sous le titre de *la Discipline Militaire, par Robert Valturin*. C'est cette traduction que je vais extraire en peu de mots. L'Ouvrage est divisé en

douze Livres. Dans le premier, l'Auteur remonte jusqu'à l'origine de la Science de la guerre, examine en combien de parties elle est distribuée, & quelles sont les autres Sciences qu'il est utile de posséder pour parvenir à celle-là. Il s'imagine qu'il faut pour cet effet être Littérateur, avoir étudié la Philosophie, l'Histoire, s'être formé à l'Eloquence, à la Poésie, & à la Musique, mais sur-tout être Arithméticien & Géometre. Il étale beaucoup d'érudition en s'efforçant de soutenir & de prouver toutes ces theses. Il y emploie les deux premiers Livres, & ce qui est très-remarquable, c'est que le troisieme est entiérement consacré à l'établissement d'une autre assertion aussi singuliere. La voici : *Il faut être Astronome & même Astrologue, pour être bon guerrier; puisqu'il faut, sinon prédire, du moins prévoir les évènemens futurs.* Le docte Valturin s'imagine apparemment que les astres y peuvent plus que l'habileté & la science des Généraux. Dans son quatrieme Livre, il met encore au nombre des Sciences utiles au Militaire, celles des Loix & de la Médecine, mais sur-tout la Gymnastique: à cette occasion, il recommande d'exercer les

les troupes. Le cinquieme Livre traite des vertus néceſſaires à un Militaire. Notre Auteur veut qu'il les poſſede toutes, mais il admet cependant qu'il peut uſer de ſtratagême ; & à cette occaſion il cite la plus grande partie de ceux dont Polyen & Frontin nous ont donné la liſte. Dans le ſixieme, il en vient à la maniere dont on doit déclarer la guerre, lever des ſoldats, & leur faire prêter ſerment ; choiſir les chevaux des cavaliers, les Officiers, les Généraux, & enfin ranger les armées en bataille ſuivant la méthode des Anciens. Valturin met toujours dans ſes diſcuſſions plus d'érudition que de bons & juſtes raiſonnemens. Dans les Livres ſuivans il entre dans de plus grands détails : cependant au commencement du ſeptieme, toujours infatué de l'Aſtrologie, il examine ſérieuſement s'il y a des jours heureux & malheureux pour livrer bataille. Enſuite il expoſe, quoique avec quelque confuſion, comment les Anciens formoient leurs camps, comment ils étoient armés, & quelles précautions ils prenoient pour attaquer les places & les défendre : mais ce ne ſont encore là que les préliminaires de ce qui fait l'objet du huitieme Livre, dans lequel il expli-

que tous les termes qui étoient en usage chez les Anciens, & qui indiquoient l'armure des guerriers, leurs fonctions, & leurs grades militaires. Dans le neuvieme & le dixieme, il continue de donner l'explication de tout ce qui a rapport au Militaire. On trouve dans ces deux Livres des dessins parfaitement bien exécutés, représentant les armes anciennes de toute espece, les chariots armés de faux, les fortifications, & les machines tant fixes qu'ambulantes, qui servoient autrefois à l'attaque & à la défense des retranchemens & des places. Ces dessins ne sont pas la partie la moins curieuse de l'Ouvrage, ils font au contraire son plus grand mérite. Après les balistes, les catapultes, & autres machines de guerre anciennes, on remarque les anciens canons, tels qu'ils étoient en usage à la fin du quatorzieme siecle & au commencement du quinzieme. Le Livre finit par la représentation des enseignes, drapeaux & étendards en usage dans le même temps.

Le onzieme Livre roule tout entier sur la Tactique navale. Il est, comme tous les autres, bien plus chargé d'érudition que d'instructions utiles; on y trouve encore des dessins très-curieux de tours, de

batteries, & même d'une véritable forteresse flottante ; différentes manieres de fabriquer & d'établir des ponts de bateaux, des scaphandres, ou habillemens propres à soutenir sur l'eau & à faire traverser les rivieres sans danger. Le Livre finit par quelques détails sur les peines dont on punissoit, chez les Romains, les soldats traîtres, lâches ou indisciplinés.

Enfin, le douzieme Livre traite des triomphes que les Romains accordoient aux Généraux vainqueurs, & des récompenses que les Officiers & même les Soldats méritoient par leur valeur & leur bonne conduite.

Je n'en dirai pas davantage sur l'Ouvrage de Valturius, ou, comme l'appelle son Traducteur, *Valturin*. L'Auteur n'étoit point Militaire, & le Traducteur ne pouvoit y rien ajouter qui rendît l'Ouvrage plus instructif. Il paroît que Juste-Lipse, autre Savant, qui, cent ans après Valturius, a écrit un autre grand Ouvrage Latin sur la Milice Romaine, a beaucoup profité des lumieres & des recherches de celui-ci; mais tous deux n'ont pas traité leur matiere de façon à la rendre utile pour la pratique de l'Art militaire.

Traduction de la Pirothecnie, ou Art du Feu, de Vanoccio Birenguccio.

En 1556, Jacques Vincent, connu par un grand nombre de traductions de Livres de tout genre, Italiens & Espagnols, publia » la *Pirothecnie*, ou *Art du Feu*, con- » tenant dix Livres, auxquels est ample- » ment traité de toutes sortes de minieres, » fusions & séparation de métaux, des for- » mes & moules pour jeter artillerie & » cloches, des mines, contre-mines, bou- » lets, fusées, pots, lances, & autres » feux artificiels concernant l'Art mili- » taire, composée en Italien par le Sei- » gneur Vanoccio Birenguccio, de Sienne » en Toscane «. Ce Livre a été réimprimé en 1574 & en 1627, *in* 4°.

Un extrait détaillé de l'Ouvrage dont je viens de donner le titre, ennuieroit certainement mes Lecteurs; mais il est intéressant de savoir qu'il existe depuis le milieu du 16e. siecle, & que dès ce temps là on avoit composé un Traité approfondi & très-méthodique sur la fonte des pieces d'artillerie & sur la fabrique de la poudre à canon. C'est le premier Ouvrage de ce genre qui ait été imprimé en François, & l'on voit que c'est une traduction de l'Italien. L'on sait que les premieres leçons de presque toutes les Sciences & de tous les Arts nous ont été transmises par

l'Italie : ceux de ce pays ont été nos premiers Maîtres en tout genre ; mais aujourd'hui nous les surpassons si bien, qu'à peine nous égalent ils sur les objets les plus futiles. On peut mettre au rang de ce qu'ils nous ont jadis enseigné, l'Artillerie, la Fortification, & une partie de la Tactique. Birenguccio remonte, dans son Ouvrage, jusques à l'origine & à la nature des métaux dont on se sert pour fondre l'artillerie, & des matieres qui entrent dans la composition de la poudre. Ses deux premiers Livres sont de pure Minéralogie, & les trois suivans de Métallurgie. Ce n'est que dans le sixieme qu'il s'occupe de la fonte des canons & de celle des cloches, après avoir parlé des moules dans lesquels ces deux genres d'instrumens militaires & religieux doivent prendre leurs formes.

Le septieme traite des fourneaux dans lesquels on les fond, & de leurs soufflets ; des boulets de canon, de leur matiere & de la proportion qui doit être entre eux & les pieces. Le huitieme, de la poudre, des matieres qui y entrent, & de sa fabrication.

Dans le neuvieme Livre, l'Auteur semble s'écarter de son objet, car il y est question de Chimie, de distillation, & de la maniere d'appliquer l'or & l'argent sur les

autres métaux, &, comme il le dit lui-même, des Arts de l'Orfévre, du Tireur & du Batteur d'or, du Potier d'étain & du Chaudronnier ; mais dans le dixieme & dernier Livre il revient à l'Artillerie, & l'on voit qu'il n'a parlé du reste, que parce que ces connoissances sont nécessaires, tant pour l'ornement des pieces de canon que pour la composition des différens artifices dont il traite à la fin de son Ouvrage. Le quatrieme Chapitre de ce dernier Livre roule sur les mines & contre-mines ; l'on voit qu'il y a déjà 250 ans qu'elles étoient connues ; l'époque même en est ici déterminée ; c'est le moment où les Espagnols chasserent les François du Royaume de Naples, & reprirent la Capitale après avoir assiégé le Château de l'Œuf.

Dans les sixieme, septieme & huitieme Chapitres, il est question des lances à feu ; ce sont des fusées attachées au bout d'une lance ou d'une pique, dont les cavaliers se servoient les uns contre les autres, & quelquefois l'infanterie, pour effrayer les chevaux de la cavalerie qui venoit fondre sur elle ; des pots à feu que l'on jetoit à la main à travers les troupes, & même de certains boulets creux qu'on jetoit aussi à la main, & qui, en éclatant, causoient beaucoup de ravages. On voit clairement

que ce ſont les grenades, d'où nos grenadiers ont tiré le nom qu'ils portent.

L'avant-dernier Chapitre eſt intitulé *Moyens d'approprier le feu artificiel aux fêtes & triomphes.* On y apprend que ce que nous appelons *feux d'artifice*, étoit déjà connu, il y a plus de 250 ans, à Florence & à Sienne, & que tous les ans, les jours de Saint Jean-Baptiſte & de l'Aſſomption, on y tiroit des feux de cette eſpece, qui étoient précédés de courſes de taureaux, de chaſſes de lions & d'autres bêtes ſauvages. Le feu partoit d'un édifice de bois couvert de papier peint, repréſentant quelques ſujets hiſtoriques ou fabuleux; le couronnement de cet édifice conſiſtoit dans une baluſtrade garnie de fuſées: on y voyoit auſſi des ſtatues dont le corps étoit fourré d'artifice, & qui ſautoient en l'air. A cette occaſion, *Vanoccio Birenguccio* apprend à faire des fuſées volantes, & parle de la girandole du Château Saint-Ange, qui en eſt toute compoſée. Il paroît que dès le ſeizieme ſiecle cette girandole étoit déjà fameuſe, & faiſoit l'admiration de toute l'Italie; mais que ce n'étoit qu'à l'avénement & au couronnement des Papes que l'on donnoit ce beau ſpectacle.

Le dernier Chapitre de tout l'Ouvrage eſt une preuve du mauvais goût du ſiecle dans lequel il a été écrit ; en voici le titre : *Du feu qui conſomme & ne rend point de cendres, beaucoup plus puiſſant que tout autre, & duquel on dit être Forgeron le grand fils de Vénus.* Ce feu eſt l'Amour.

Revenons encore une fois des Livres théoriques ſur l'Art de la Guerre, aux Mémoires militaires.

Commentaires ſur la guerre par d'Avila.

— En 1550 & en 1551, il parut, en François, deux traductions du même Ouvrage, écrit en Eſpagnol par un Officier de cette Nation, qui étoit attaché au ſervice de l'Empereur Charles-Quint, & qui avoit été employé avec diſtinction dans les guerres dont il nous a donné la relation, ſous le titre de *Commentaires ;* il s'appeloit *Louis d'Avila;* il fut Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, & Général de la Cavalerie Eſpagnole; le titre de l'Ouvrage original eſt: *Los Commentarios de la guerra de l'Emperador Carlos V, contra los Proteſtantes de Allemania.* Il n'a pu être imprimé pour la premiere fois qu'en 1548, puiſqu'il contient le récit de deux campagnes de l'Empereur Charles-Quint en Al-

lemagne, en 1546 & 1547. Il faut que cet Ouvrage ait eu bien de la réputation, puiſqu'indépendamment d'un grand nombre d'éditions en Eſpagnol, il a été imprimé en Italien, en Latin, & en Allemand, & (comme je viens de dire) nous en avons eu en deux ans deux traductions Françoiſes différentes. La premiere, imprimée en caracteres gothiques, à Anvers, 1550, eſt de Mathieu Vaucher, natif de Poligny en Franche-Comté, & Héraut d'armes de Charles-Quint. La ſeconde eſt de Gilles Boileau, natif de Bouillon, connu par une traduction de quelques Volumes des Amadis. Cette ſeconde m'a paru plus liſible que la premiere, & c'eſt d'elle que je vais tirer un léger extrait de ce qui fait le ſujet de ce Livre. Gilles Boileau a joint à ſa traduction des annotations ſur les termes de guerre uſités de ſon temps, qui en font connoître l'étymologie & la vraie ſignification dans notre langue : une partie de ces remarques m'a ſemblé curieuſe & utile; ainſi j'en rapporterai quelques-unes.

Louis d'Avila étant dévoué à Charles-Quint, le flatte continuellement dans ſes Commentaires, ſur ſes talens militaires, &, ſans entrer dans les détails de ſa politique,

qu'il eût peut-être été embarrassé à justifier sur plusieurs points, il suppose que ce fut avec pleine raison que l'Empereur, étant arrivé en Allemagne en 1546, se disposa à la guerre, pour dissiper la ligue qui avoit été signée à Smalcalde entre les Princes partisans de Luther, & les villes qui avoient embrassé les opinions de cet Héréſiarque. Il y en avoit déjà un grand nombre dans l'Empire, & même plus que que de Catholiques. Quelques-uns restoient neutres & indécis. Charles s'occupa d'abord à s'assurer de ceux-ci. Le Comte Electeur Palatin avoit épousé la niece de Charles : cependant il étoit de la nouvelle Religion. L'Empereur passa par son Electorat ; il y fut reçu avec respect & une grande apparence de satisfaction, & crut avoir rempli son objet, d'autant mieux qu'il maria alors ses deux nieces ; l'une au fils du Duc de Baviere, & l'autre au Duc de Cleves. Ce dernier étoit Catholique ; mais le premier étoit du nombre de ceux qui vouloient rester neutres. Suivant toujours la même conduite, Charles-Quint eut une conférence avec le Landgrave de Hesse-Cassel, un des plus puissans Princes Luthériens, & lui peignit ses intentions sous des couleurs si favorables, que le Land-

grave devint presque son Avocat auprès de ceux de son parti, & retarda les mesures que l'on vouloit prendre pour s'opposer aux forces & à l'autorité Impériales. Pendant ce temps, Charles-Quint négocioit & obtenoit de Soliman, Empereur des Turcs, une treve qui mit Ferdinand d'Autriche, Roi de Hongrie & de Bohême, en état d'employer ses troupes au secours de son frere. D'un autre côté, il obtenoit du Pape de faire marcher une armée d'Italie en Allemagne; & les troupes Espagnoles qui étoient dans les Pays-Bas, & dans lesquelles servoit Louis d'Avila, étoient prêtes à pénétrer au centre de l'Empire. Ce fut après avoir ainsi assuré ses projets, que Charles-Quint assembla la Diete à Ratisbonne en 1546, & commença à assembler son armée, dans laquelle il se trouva d'abord des Princes, des Officiers, des Soldats imbus des nouvelles erreurs, parce que l'Empereur avoit eu l'adresse de ne pas annoncer cette guerre comme étant de Religion: ce n'étoit qu'au Pape qu'il la présentoit ainsi; en Allemagne, il ne lui supposoit d'autre objet que le maintien de son autorité contre des rebelles. C'est à cette finesse qu'il dut de conserver dans son parti deux puissans Princes, le Margrave

de Brandebourg, & Maurice de Saxe, Margrave de Misnie, cousin de l'Electeur. L'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse lui déclarerent, de leur côté, que s'il avoit à se plaindre de quelqu'un, ils étoient très disposés, pour lui faire obtenir satisfaction, à joindre leurs troupes aux siennes; & que si ces préparatifs les regardoient, ils offroient de faire telles réparations qui seroient justes. L'Empereur ne leur fit aucune réponse; mais il s'expliqua bientôt à la Diete de maniere à ne leur plus laisser ni doute ni espérance. Alors les Luthériens se hâterent de faire des levées; ils demanderent des secours aux Vénitiens, aux Suisses, au Roi de France, François I, & au Roi d'Angleterre, Henri VIII. Les Suisses furent les seuls qui leur en accorderent de réels; les affaires que les autres Puissances avoient chez elles, ne leur permirent pas de leur en donner autant. Tandis qu'ils assembloient leur armée, un corps de leurs troupes, commandé par Schertel, Officier de fortune, qui s'étoit enrichi au pillage de Rome, après la prise de cette Capitale par le Connétable de Bourbon, alla s'emparer des passages du Tirol en Allemagne; il se rendit maître des principaux châ-

teaux, & s'avança jusqu'à Inspruck. Il eût arrêté l'armée d'Italie, qui venoit au secours de l'Empereur, commandée par Octave Farnese, si des ordres précis de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Hesse, ne l'eussent arrêté mal à propos. Schertel, se contentant de garder quelques-uns de ces châteaux, laissa passer cette armée, moyennant laquelle l'Empereur ayant été joint d'un côté par les troupes du Pape, de l'autre par celles qui venoient de Flandres, se trouva en état de se défendre, du moins à un certain point. Cependant les Protestans étoient encore les plus fors. D'Avila dit qu'ils avoient soixante-dix à quatre-vingt mille hommes de pied, dix mille chevaux, & cent pieces de canons; mais ils furent encore amusés par quelque idée de négociations, & n'agirent pas sérieusement aussi-tôt qu'ils l'auroient pu. Charles-Quint, pour achever de les effrayer, fit, contre l'Electeur & le Landgrave, une procédure très-irréguliere, mais qu'il savoit être capable de les troubler, & qui devoit avoir de grandes suites si ses armes étoient victorieuses; ce fut de mettre ces deux Princes au ban de l'Empire, & de déclarer leurs Etats confisqués. Du côté des Proscrits, on s'amusa d'abord à raisonner & à écrire sur l'injustice

& le défaut de formalité de cette proscription; & ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'on envoya déclarer la guerre en forme à l'Empereur. Quoique celui-ci reçût cette déclaration avec hauteur, il temporisa encore quelque temps. Enfin, il marcha vers les ennemis : il y eut entre les troupes des deux partis plusieurs escarmouches dont Louis d'Avila nous fait les détails, comme en ayant été témoin & en ayant même commandé quelques-unes. Enfin les deux armées se trouverent en présence : l'artillerie des Protestans incommodoit fort les Impériaux; les Suisses brûloient du désir d'attaquer; mais l'Empereur, quoiqu'il fît bonne contenance & parût même prêt à payer de sa personne, à ce que prétend d'Avila, ne vouloit point absolument livrer la bataille. Il étoit dans une position à ne pouvoir y être forcé, & rejeta tous les conseils que ses Généraux lui donnoient de s'avancer. Il sentit que ses ennemis ne pouvoient rester long-temps dans le poste qu'ils occupoient; il savoit d'ailleurs qu'il y avoit quelque désunion parmi eux, & tint bon, afin de recevoir les nouveaux secours qui lui venoient du côté de Vienne & du Tirol. Enfin, les Protestans se retirerent; & c'est une des plus grandes fautes

militaires que leur reproche notre Auteur Espagnol. Enfin l'Empereur osa s'avancer; il prit Neubourg, Windingen, & s'approcha de Nortlingue. D'Avila observe que l'Empereur portoit toujours avec lui une carte d'Allemagne, sur laquelle il traçoit le plan de ses opérations. Cette carte, qui nous paroîtroit aujourd'hui bien mauvaise & bien imparfaite, est jointe aux éditions & aux traductions des Commentaires de d'Avila.

Tandis que Charles Quint imitoit ainsi la conduite prudente & circonspecte dont Fabius usa contre Annibal, il faisoit un coup de politique qui assura le succès de ses armes. Maurice de Saxe, quoique Luthérien, s'étoit, comme nous l'avons dit, attaché à l'Empereur : l'Electorat étoit déclaré vacant par la proscription de son cousin; Charles l'offrit à Maurice, qui l'accepta & partit avec quelques troupes pour s'en emparer d'un côté, pendant que Ferdinand y entroit de l'autre par la Boheme. L'ancien Electeur, étourdi de cette nouvelle, prit à la fois deux moyens contradictoires, qui furent causes de sa perte & de celle du parti qu'il avoit embrassé. Il courut à son Electorat, en recouvra la plus grande partie; mais pendant qu'il ravageoit lui-même la Saxe par différens

combats, prises & reprises de villes, & pillages de toute espece, l'Empereur résistoit à des propositions d'accommodement, & insistoit sur les conditions dures auxquelles seules il vouloit accorder la paix; la ligue étoit divisée & s'affoiblissoit. L'Empereur, aidé des troupes du Pape, emporta Donnavert d'assaut; Hoschtet & Dillingen se rendirent, ainsi que la ville de Lagingen, quoique dans une forte escarmouche les Impériaux eussent eu du dessous. Ils avoient été surpris, faute d'avoir été avertis à temps de l'approche des ennemis : c'est à cette occasion que d'Avila fait de très justes réflexions sur la nécessité d'avoir de bons espions & d'envoyer des détachemens à la découverte, pour empêcher ce que les Espagnols appellent des *algarades*. Charles fut consolé de ce petit échec par de nouveaux succès qu'eurent ensuite ses troupes. Ses affaires étoient en très bon état, lorsque le Pape Paul III, s'appercevant que ce n'étoit point pour soutenir la Religion Catholique que l'Empereur combattoit, puisqu'il y avoit des Protestans dans son armée & qu'on y professoit publiquement la Religion Luthérienne, rappela ses troupes. Cette retraite ne laissa pas que

que d'affoiblir l'armée Impériale. La saison étant déjà avancée, on conseilloit généralement à l'Empereur de les mettre en quartier d'hiver; mais il tint bon & continua la guerre, bien persuadé que ses ennemis souffriroient plus que lui, & que la division se mettroit de plus en plus parmi eux. C'est ce qui arriva. De nouvelles tentatives de négociations en convainquirent l'Empereur. L'armée, restée sous le commandement du Landgrave de Hesse, se retira de camp en camp jusque sous la ville de Gingen, &, par cette retraite, mit les Impériaux en état de soumettre les villes de Rothembourg, de Nortlingen & de Dinkiespiel. Le Landgrave se réfugia dans ses Etats. L'Electeur Palatin, qui, quoique neveu de l'Empereur par sa femme, étoit toujours dans le cœur plus Luthérien que Catholique, demanda pardon à son oncle, & ne l'obtint qu'à force de larmes & de supplications. La ville de Ulm fut également obligée d'implorer sa clémence. Le Duc de Wirtemberg, après avoir été battu avec son armée, se soumit aux conditions les plus dures. La ville d'Augsbourg, si puissante & si riche, voulut en vain faire comprendre dans sa capitulation Schertel, qui y étoit enfermé avec

deux mille hommes : on leur tint rigueur, & Schertel s'enfuit en Suiffe. Francfort & Strasbourg fubirent le fort d'Augsbourg : enfin, toute la Haute-Allemagne fut foumife & obligée de reconnoître comme légitime, la profcription de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Heffe.

Il ne reftoit plus à l'Empereur qu'à foumettre l'ancien Electeur de Saxe, le Landgrave de Heffe, le Duc de Brunfwick, l'Electeur de Brandebourg, & quelques villes de la Baffe-Allemagne; encore dans les Maifons des Princes que nous venons de nommer, y en avoit-il plufieurs qui étoient du parti Impérial. Charles marcha pour combattre & dompter tous ceux qui lui réfiftoient encore. L'ancien Electeur avoit pénétré jufque dans la Bohême, où il avoit trouvé les reftes des fameux Huffites, rebelles à Ferdinand d'Autriche, leur Roi, qui étoit en même temps Roi des Romains & de Hongrie. Charles-Quint & fes Généraux en feroient venus plus aifément à bout; mais une maladie cruelle avoit retenu pendant du temps l'Empereur à Nortlingue : dès qu'il fut guéri, il marcha contre fes ennemis, qui heureufement n'avoient pas profité, comme

ils auroient dû, du répit qu'il leur avoit laissé. Louis d'Avila releve cette faute, comme tant d'autres, des ennemis de l'Empereur ; & s'il paroît d'un côté diminuer la gloire de celui-ci en montrant le peu d'obstacles qu'il avoit à vaincre ; de l'autre, il fait sentir en bon Militaire combien il est intéressant de tirer parti des circonstances. Les Bohémiens étoient forts & vaillans, & se servoient avec adresse & courage de toutes sortes d'armes ; mais ils étoient moins bons & moins utiles, dès qu'ils s'écartoient de leur pays. Les Hongrois n'avoient que de la cavalerie légere, très-aisée à dissiper. L'Empereur s'avança en Saxe. Il voulut s'emparer de la ville de Meissen ; mais il n'y parvint pas sans que ses troupes essuyassent une vive escarmouche, & il éprouva de grandes difficultés à passer l'Elbe. Dès qu'il en fut venu à bout, au moyen d'un paysan qui lui découvrit un gué, qui n'étoit pas encore bien connu, les ennemis, effrayés de ce passage hardi, se retirerent ; l'Empereur se mit à leur poursuite, & les joignit à Mulhausen, où se donna une bataille fameuse & décisive. D'Avila nous en fait la description la plus militaire &

la plus ſavante. Le réſumé eſt que la cavalerie Hongroiſe commença à mettre les Saxons en déroute; que les troupes légeres impériales acheverent de les diſſiper, & qu'enfin l'armée Saxone fut réduite à un petit corps de ſoldats d'élite commandés par l'Electeur même. Mais ce corps fut bientot enveloppé, & le Duc d'Albe, Général de l'Empereur, en ayant tué la plus grande partie, fit priſonnier Jean Frédéric (Electeur de Saxe), qui fut conduit aux pieds de l'Empereur & de Ferdinand ſon frere, Roi des Romains, de Bohême, & de Hongrie. *Très-puiſſant Empereur*, dit le malheureux Electeur à ſon Souverain, *je me rends votre priſonnier. Vous me reconnoiſſez donc maintenant pour votre Empereur*, dit Charles-Quint, *& vous ne m'appelez plus Charles de Gand, ſoi-diſant Empereur?* Ce fut le ſeul mot d'inſulte que Charles-Quint ſe permit contre le Prince qu'il venoit de vaincre; &, reprenant toute ſa gravité, il ordonna au Duc d'Albe de le conduire priſonnier d'abord dans le camp que l'Empereur avoit occupé la veille, enſuite dans une forteresse un peu éloignée. D'Avila prétend que cette victoire ne couta que cinquante hommes aux Impériaux, & que

les Saxons en perdirent deux mille. La bataille se donna le 24 Août 1547. Quatre cents Saxons avoient trouvé moyen d'entrer dans Vittemberg avec le fils de l'Electeur ; ils y furent poursuivis & assiégés, & capitulerent enfin, tant pour eux que pour l'ancien Electeur même. Ce ne fut pas sans peine qu'on obtint pour lui grace de la vie : on la lui fit acheter fort cher ; il fut forcé de renoncer à l'Ectorat, aux villes de Vittemberg & de Torgau, & de se contenter de Gotha & d'Eisenac, qui sont encore le patrimoine de la branche aînée de la Maison de Saxe. Le Landgrave de Hesse, réduit à ses seules forces, ne pouvoit plus soutenir la guerre contre l'Empereur ; il fut obligé aussi de négocier sa paix & son pardon par l'entremise du nouvel Electeur de Saxe, Maurice, son gendre ; loi toujours dure & impérieuse. Le Landgrave se remit lui & ses Etats à la discrétion de l'Empereur ; il relâcha sans rançon le Duc de Brunswick, qui étoit son prisonnier ; enfin il fut lui-même retenu dans les fers, par une sorte de mauvaise foi de l'Empereur, dont d'Avila dissimule les circonstances. La guerre de l'Empereur contre les Protestans fut terminée en Allema-

gne par cet évènement; & c'eſt à cette époque que Louis d'Avila finit ſes Commentaires. Les villes libres de Lubeck & de Hambourg ſe ſoumirent à Charles-Quint; mais le reſte de cette Hiſtoire n'a plus rien de commun avec l'Ouvrage de d'Avila.

Je vais préſenter à mes Lecteurs quelques traits des annotations de Gilles Boileau, ſon Traducteur. J'ai déjà dit que pluſieurs de ces remarques étoient curieuſes & inſtructives.

Le mot *arquebuſe* vient de deux mots Italiens, *arco*, *arc*, & *buzo*, *trou*. On a appelé cette arme ainſi, parce qu'elle a ſuccédé aux arcs des Anciens qui jetoient des fleches au loin, de même que l'arquebuſe jette des balles par le trou de ſes canons. Dans les guerres dont parle Louis d'Avila, les arquebuſes étoient encore de nouvelle invention, puiſque l'on prétend qu'elles n'ont été employées d'abord que dans les premieres guerres de Charles-Quint avec François I. Les arquebuſes ne ſont plus d'uſage; on leur a fait ſuccéder les mouſquets & les fuſils.

Le mot de *boulevard* vient de deux mots de vieux Allemand, qui veulent dire *défenſe contre les boulets*, parce qu'ils

ſont proprement des maſſes de terre élevées contre les batteries de canon, pour en mettre les villes à couvert : ainſi ce mot ne doit pas être plus ancien que l'invention de l'artillerie. Cependant on a pu l'employer pour ſignifier des remparts élevés contre les pierres & les traits que jetoient les machines des Anciens.

Le mot de *baſtion* eſt dérivé de *baſtille* & *baſtillon* ; il eſt originairement Eſpagnol ou Italien, & il indique encore une eſpece de boulevard ; mais les baſtions du ſeizieme ſiecle n'étoient pas tout-à fait les mêmes que nous connoiſſons aujourd'hui ; la fortification moderne en a infiniment changé la forme.

Le *cavalier* eſt une élévation de terre ou boulevard fondé ſur le baſtion, dans la vûe de découvrir de plus loin, & de tirer de plus haut contre les ennemis qui voudroient faire les approches de la place. Le mot eſt moderne, & ſon étymologie eſt ſenſible ; mais la choſe doit être ancienne, & l'on conçoit aiſément que, même dans la fortification antique, il devoit y avoir des cavaliers élevés ſur les tours & ſur les remparts.

Le mot de *caſemate* vient de deux mots Italiens, *caſa matta*, comme qui

diroit des loges ou maiſons de fous; ce ſont des voûtes ſous leſquelles on ſe met à couvert contre l'artillerie en temps de ſiége.

Le mot de *blocus* eſt Allemand, & veut dire *porte* ou *maiſon fermée*, parce que par le blocus on entoure & on ferme une ville, de ſorte que perſonne ne puiſſe y entrer ni y pénétrer.

Le mot de *camiſade* indique une ſurpriſe ou attaque imprévue, faite ordinairement de nuit. L'expreſſion vient du mot Italien *camiſa*, *chemiſe*, ſoit parce que ceux que l'on ſurprenoit étoient en chemiſes, ſoit parce que ceux qui attaquoient mettoient des chemiſes blanches par-deſſus leurs habits, ou pour ſe déguiſer, ou pour ſe reconnoître les uns les autres.

Le mot *coche* eſt originairement Hongrois, &, dans cette Langue, veut dire *chariot*. Les premiers coches que l'on ait connus, ont été des chariots de poſte qui conduiſoient les Voyageurs ou les Courriers de Vienne aux extrémités de la Hongrie; ils faiſoient par jour vingt-cinq milles d'Allemagne, qui valent bien quarante lieues de France.

Coronel. Boileau, Auteur de ces remar-

ques, nous apprend que c'eſt ainſi qu'il faut dire, pour ſignifier le Chef d'une troupe nombreuſe d'infanterie, & non pas, comme quelques perſonnes ſe l'imaginent, *Colonel*, comme commandant une colonne. Boileau le fait dériver de *corona*, *couronne*, parce que le Coronel étoit reconnu par ſes troupes en entrant dans un cercle formé par les Officiers, & derriere leſquels ſe rangeoient les ſoldats.

Enſeigne étoit un mot qui, au ſeizieme ſiecle, vouloit dire ce que nous appelons aujourd'hui une compagnie d'infanterie. L'enſeigne étoit plus ou moins nombreuſe ſuivant les différentes Nations. Les enſeignes des Allemands étoient de cinq à ſix cents hommes commandés par un Capitaine, un Lieutenant, un Porte-Enſeigne, & quelques Bas-Officiers. Les enſeignes des Eſpagnols étoient de deux cent cinquante hommes, & celles des Italiens n'étoient que deux cents. L'enſeigne Françoiſe a varié ſuivant les différens temps, & eſt enfin dégénérée en compagnie d'infanterie de cent hommes.

Le mot *infanterie* eſt, ſuivant Gilles Boileau, originairement Eſpagnol ou François, & veut dire *infant* ou *enfant*. Comme la premiere infanterie a été com-

posée de jeunes gens levés dans différens pays, on les appeloit enfans de Paris, de Lyon, d'Orléans, de Flandres, de Picardie, &c. Cette étymologie est plus honorable pour l'infanterie, que celle que l'on fait dériver de l'Italien, *fante*, qui veut dire un *Serviteur*, une espece de Coureur.

Le mot *Lansquenets*, que l'on emploie pour désigner l'infanterie Allemande, a à peu près la même origine ; il veut dire *garçons* ou *enfans du pays*.

L'Auteur rapporte différentes opinions sur l'étymologie du mot *Maréchal*. Il y a des Savans qui ont voulu le dériver du nom de *Mars*, Dieu des batailles ; d'autres, de *Marck* ou *Marches*, pays de frontiere. Mais notre Auteur croit qu'il vient plutôt d'un autre mot Allemand qui veut dire *canton*, *contrée*, parce qu'il faut que les Maréchaux des Logis, ceux de Camps des armées & des batailles, connoissent parfaitement le pays dans lequel les armées doivent camper & agir.

Le mot *régiment*, dans sa signification militaire, désigne une troupe considérable commandée par un Colonel ; mais sa véritable étymologie est purement civile, & veut dire *gouvernement*, *administration*.

On a appliqué d'abord ce nom aux troupes étrangeres, parce que les Colonels en étoient en quelque façon les propriétaires, les gouvernoient & les administroient à leur fantaisie, tant relativement aux finances qu'à la police, & même au fait de la justice; car les Colonels avoient toujours à leurs ordres, un Bailli, un Prévôt, des Archers, & un Exécuteur. On appeloit des jugemens du Bailli au Colonel, qui représentoit le Souverain; mais quand celui-ci avoit confirmé la sentence du Juge, il n'y avoit plus d'appel. On voit encore quelques traces de cet ordre de jurisdiction dans les régimens Allemands, & sur-tout dans les Suisses.

Les Livres & les Mémoires militaires dont j'ai actuellement à parler, ont été écrits sous le regne de Henri II, & contiennent des faits de guerre qui se sont passés pendant ce regne. Mais ce ne sont pas toujours les mêmes, parce que chacun des Auteurs qui les ont écrits ont servi dans différentes armées, & qu'ils ne s'étendent que sur les actions dont ils ont été les témoins. Ainsi François de Rabutin, par lequel je vais commencer, ayant toujours suivi François de Cleves, Duc de Nevers, dans ses campagnes de Flan-

dres, Lorraine, Champagne, Alsace, Picardie, & ayant été homme d'armes dans la compagnie de ce Prince, ne parle presque que de ce qui s'est passé de ce côté-là & sous les ordres de son Général. Boivin du Villars, dont les Mémoires m'arrêteront ensuite, & qui servoit sous le Maréchal de Brissac, ne s'occupe que de ce qui se fit sous les ordres de celui-ci en Savoie, en Piémont, & en Italie. Enfin, les Maréchaux de Vielleville & de Montluc ne parlent que de ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Mémoires de Rabutin. François de Rabutin étoit un Gentilhomme de Bourgogne, d'une noblesse très-ancienne, & d'une fortune honnête; mais il commença, comme beaucoup d'autres, par être simple homme d'armes dans la compagnie du Duc de Nevers. Ce fut en cette qualité qu'il fit presque toutes les campagnes dont il nous a donné les détails; il fut ensuite Chevalier de l'Ordre du Roi, & Gouverneur de la ville de Noyers en Bourgogne. Le fameux Comte de Bussy-Rabutin étoit son petit-fils. François ne mourut qu'en 1581: mais ses Mémoires avoient paru dès 1552; ils ne contenoient que les campagnes des deux années précédentes; ils furent suivis

de différentes suites, qui pousserent ces Mémoires jusqu'en 1558, c'est-à-dire à la fin de la guerre, terminée par le traité de Cateau-Cambresis ; le tout fut imprimé ensemble en 1574. C'est d'après cette derniere édition, dans laquelle les Livres sont portés au nombre de onze, que je vais tirer quelques faits militaires assez importans.

Le Prince sous lequel servoit Rabutin, étoit d'une branche cadette de la Maison de Cleves, à laquelle le Comté de Nevers appartenoit, comme ayant hérité d'une autre branche cadette de la Maison de Bourgogne. François de Cleves, dont il est ici question, fut le premier Duc de Nevers & du Nivernois, cette Province ayant été érigée en Pairie en sa faveur par le Roi Henri II ; il avoit épousé une Princesse de la Maison de Bourbon, grand'tante de Henri IV. Il ne mourut qu'en 1566. Rabutin, dans tout le cours de ses Commentaires, fait le plus grand éloge de ses talens militaires, comme Général d'armée. Il mourut laissant deux enfans mâles qui lui succéderent l'un après l'autre, mais n'eurent point de postérité ; & le Duché passa à Henriette de Nevers, sa fille aînée, qui avoit épousé

un Prince de la Maison de Gonzague en Italie.

Ce fut en 1551 que commença la guerre dont Rabutin décrit les principaux événemens : les premieres semences en avoient été jetées en Italie ; le Roi s'étoit cru obligé de prendre le parti d'Octave Farnese, petit-fils du Pape Paul III, que Jules III, successeur de Paul, de concert avec l'Empereur, vouloit dépouiller de ses Etats. La Mirandole, qui étoit sous la protection de la France, fut assiégée par les troupes Impériales, & Henri II ordonna au Maréchal de Brissac, son Lieutenant Général en Piémont, de marcher vers le Milanois : mais bientôt le théâtre de cette nouvelle guerre changea. Quelques insultes que les François reçurent dans les Pays-Bas par les ordres de Marie, Reine douairiere de Hongrie, sœur de Charles-Quint, qui en étoit Gouvernante, l'avis que Henri II reçut des dispositions que l'Empereur faisoit en Allemagne, & enfin le refus de la Duchesse douairiere de Lorraine, niece de l'Empereur, de faire faire, par son jeune fils, l'hommage du Duché de Bar, tout cela annonçoit à la France une guerre en Allemagne & dans les Pays-Bas. Le Duc

de Nevers, Gouverneur de la Champagne, eut ordre de ſe rendre dans cette Province avec ſa Compagnie de cent hommes d'armes, à laquelle on en joignit douze ou quinze autres. Bientôt elles s'avancerent ſur les frontieres de cette Province, eſcarmoucherent avec les troupes des Impériaux devant Yvoi & Sedan, & ſurprirent le château de Douzy. D'un autre côté, les troupes des Pays Bas, que Rabutin appelle encore les *Bourguignons*, expreſſion fondée ſur ce que, cent ans auparavant, ces pays appartenoient au Duc de Bourgogne; ces Bourguignons donc s'emparerent du château d'Aſpremont.

Henri II eut bientôt de nouvelles raiſons pour porter la guerre juſque dans l'Empire d'Allemagne. Les Princes de ce pays ne pouvoient plus ſoutenir la tyrannie de Charles-Quint; cet Empereur étoit odieux aux Proteſtans, & les Catholiques s'appercevoient que, ſous prétexte d'arrêter le progrès des nouvelles erreurs, il vouloit abſolument attenter à la liberté de l'Empire, & qu'il aſpiroit même à la Monarchie univerſelle. La plupart des Princes s'adreſſerent donc à Henri II, & le conjurerent d'accepter le titre de Protecteur

du Saint-Empire, & de marcher à leur ſecours. Le Roi y conſentit. Son armée étoit compoſée de pluſieurs corps d'infanterie, levés dans les principales provinces de France, ayant à leur tête pour Colonel Général, Gaſpard de Coligny, Seigneur de Châtillon ſur Loing, neveu du Connétable Anne de Montmorenci, & de pluſieurs régimens Allemands & compagnies de Lanſquenets, dont les principaux Chefs étoient le Comte Rhingrave, & le Capitaine Schertel, qui s'étoit déjà rendu ſi fameux dans les guerres d'Italie, ſous le Connétable de Bourbon, & dans celles d'Allemagne, en combattant pour les Proteſtans contre l'Empereur Charles-Quint. Cette infanterie s'étant réunie aux compagnies d'ordonnance & de gendarmerie dont j'ai parlé, forma l'armée la plus brillante, à laquelle ſe joignirent encore deux mille chevaux-légers, & autant d'arquebuſiers à cheval, ſous les ordres du Comte d'Aumale, Prince de la Maiſon de Lorraine, cadet de Monſieur de Guiſe. Le fameux Connétable Anne de Montmorenci la commandoit en chef, & l'on y remarquoit, dit notre Auteur, les premiers Princes de ce Royaume, comme Meſſieurs de Vendôme, d'En-
guien,

guien, de Condé, de Montpensier, & de la Roche-sur-Yon, de la Maison de Bourbon, le Marquis d'Elbœuf (Lorraine), Monsieur de Nemours, de la Maison de Savoie, & Monsieur de Rohan. Le Roi étoit déjà arrivé à Joinville, & prêt à se mettre à la tête de cette belle armée, lorsque la Reine (Catherine de Médicis) tomba dangereusement malade à Joinville même; ce Monarque voulut attendre quel seroit le sort de cette maladie. Catherine guérit, & le Roi, voulant passer les frontieres de son Royaume, la déclara Régente en son absence : ce fut alors que Catherine fit l'apprentissage de la puissance souveraine, dont elle usa si bien par la suite. L'armée Françoise se porta vers Metz, & se saisit, chemin faisant, de l'Abbaye de Gorze, qui servoit de retraite à un nombre de brigands Allemands ou Espagnols, qui infestoient tout le pays. Elle s'empara de Pont-à-Mousson; le Connétable s'avança jusques aux portes de Metz, qui étoit alors ville libre & impériale, & la fit sommer de les lui ouvrir & de se rendre aux conditions avantageuses qu'il lui proposoit. La ville étoit riche & peuplée, mais peu ou mal fortifiée; les habitans, qui composoient toute la garnison, étoient

mécontens des Magiſtrats, qui les tyranniſoient; ils les forcerent à accepter les propoſitions du Connétable, cependant à condition qu'on ne feroit entrer dans la ville, avec le Connétable & les Princes, que deux Enſeignes commandées par le Sieur de Bourdillon. Ces deux troupes ne devoient compoſer que douze cents hommes; mais on trouva moyen de les doubler, & il s'y joignit tant de Nobleſſe volontaire, que la ville fut bientôt remplie d'une nombreuſe garniſon Françoiſe. Le Roi étant parti de Joinville, marcha juſques à Toul. Cette ville étoit libre, impériale & épiſcopale comme Metz, mais encore moins forte; elle envoya des députés qui offrirent de ſe ſoumettre, & le Roi fit ſon entrée dans cette ville avec un faſte purement militaire. Dès le lendemain il s'avança vers Nanci, qui ne lui oppoſa que peu de réſiſtance. Le Comte de Vaudemont lui amena & lui préſenta le jeune Duc de Lorraine, ſon neveu. Ce petit Prince étoit ſous la tutelle de ſa mere, niece de l'Empereur Charles-Quint. Cette Princeſſe étant ſuſpecte au Roi, on lui enleva ſon fils, qui fut envoyé en France, pour être élevé auprès du Dauphin, & deſtiné à épouſer une des Prin-

cesses filles du Roi. De Nanci, le Roi coucha dans une belle maison de campagne des Ducs de Lorraine, nommée *Condé*, ensuite à Pont-à-Mousson, & enfin il fit son entrée dans Metz avec une magnificence dont il y a peu d'exemples. L'on juge bien qu'alors il ne fut plus question de borner le nombre des troupes qui devoient composer la garnison de cette place. Le Roi donna les ordres les plus précis & prit les meilleures mesures pour que les habitans ne fussent point vexés; cependant il y laissa une nombreuse infanterie, & établit pour Gouverneur le sieur de Gonnor (Cossé), frere du Maréchal de Brissac. On commença aussi-tôt à élever autour de Metz des fortifications qui se trouverent assez considérables pour que l'Empereur fût, l'année suivante, forcé d'en lever le siége.

Henri II, continuant sa route vers l'Allemagne, passa à Luneville, à Blamont, à Sarbourg & à Saverne. Ce fut là qu'il reçut des Ambassadeurs des Suisses, qui le prierent de ménager la Franche-Comté, parce que cette Province leur étoit alliée, quoique d'ailleurs soumise à l'Empereur. Henri II auroit bien voulu pénétrer dans Strasbourg; mais cette ville,

craignant le ſort de Metz, trouva moyen de le refuſer, & il ne fut pas poſſible de l'y forcer. L'armée Françoiſe tourna donc du côté de Haguenau, & paſſa enſuite à Weiſembourg. Ce fut là que le Roi reçut deux nouvelles qui le déterminerent à revenir ſur ſes pas. Une dépêche du Duc Maurice de Saxe lui apprit que ce Prince n'étoit plus ſi animé contre l'Empereur, & paroiſſoit au contraire déterminé à entrer en négociation avec Charles-Quint. La ſeconde nouvelle étoit que les Flamands avoient formé le ſiége de Stenay, & ſembloient par conſéquent vouloir pénétrer dans la Champagne. Ainſi le Monarque François termina là ſon expédition en Allemagne; c'eſt le nom que Rabutin & les Hiſtoriens du ſeizieme ſiecle donnent à cette campagne. L'année ſuivante 1552, on prit les meilleures meſures pour empêcher les Flamands, maîtres de Stenay, d'aller du moins plus avant; ils ne purent prendre ni Villefranche ni Mouzon, & s'étant avancés dans le plat pays, au milieu de ces deux places, ils furent coupés & défaits; ils ſe retirerent à la hâte dans Stenay, & furent même obligés de l'abandonner. Pendant ce temps, le Roi s'empara de Danvillers, petite ville

ſur les frontieres de la Lorraine, & il entra dans la ville impériale & epiſcopale de Verdun, avec autant de facilité qu'il s'étoit, l'année précédente, emparé de Metz & de Toul. Il étoit bien plus difficile de ſe rendre maître d'Yvoy, petite place, mais très-forte, & qui étoit défendue avec de bonnes troupes par le Comte de Mansfeld, Général Allemand de grande réputation. Cependant le Roi attaqua cette place, la prit, & Mansfeld fut envoyé priſonnier à Paris. Il s'y fit admirer par ſa bonne mine, ſon eſprit & ſes connoiſſances. Montmedy ſe rendit auſſi bien qu'Yvoy; mais la garniſon obtint des conditions plus honorables, & eut permiſſion de ſortir avec armes & bagages. Robert de la Marck, Maréchal de France, fils du Maréchal de Fleuranges, étoit Duc de Bouillon; mais il y avoit déjà aſſez long-temps qu'il avoit été dépouillé de cette Principauté, à cauſe de ſon attachement pour la France; dans cette circonſtance, il ſupplia le Roi de lui aider à la recouvrer, & il rentra dans cette place, qui, quoique petite, eſt preſque imprenable, étant ſituée ſur un roc très-eſcarpé. Il y avoit ſur les frontieres du Duché de Luxembourg un petit Château nommé *Lumes*; c'étoit le repaire

de tous les brigands & les bandits des environs: on tenta de s'en emparer, & on en vint à bout. Une partie du Duché de Luxembourg étant ainsi soumise à la domination du Roi, il y établit pour Gouverneur M. le Duc de Nevers, de la Maison de Cleves, qui se rendit maître de Trélon & de Cimetz.

Charles-Quint sentit bien qu'il ne pourroit jamais recouvrer ce qu'il venoit de perdre, ni conserver Thionville, s'il ne s'efforçoit de reprendre les trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun. Il fit sa paix avec le Duc Maurice, en relâchant le Landgrave de Hesse, son beau-pere, & même le Duc Jean, son cousin, ci-devant Electeur, & il promit à la Diete assemblée de faire rentrer dans le sein de l'Empire les trois villes que l'on en avoit soustraites. Henri II, en étant averti, sentit combien il étoit intéressant de défendre Metz. Le Duc de Guise se chargea de cette défense; elle ne pouvoit être confiée en de meilleures mains. Il entra dans Metz au mois de Mars 1552, & prit les mesures les plus convenables pour en rendre les approches difficiles. Le Marquis (on dit aujourd'hui *le Margrave*), Albert de Brandebourg, s'étoit avancé sur la Haute-Sarre avec un

corps aſſez conſidérable d'infanterie & de cavalerie. Il laiſſoit douter s'il étoit ou pour ou contre la France, & donnoit des paroles équivoques à l'Evêque de Bayonne, que Henri II avoit envoyé auprès de lui. Mais le Duc de Guiſe ne s'y trompoit pas, & tandis qu'il faiſoit veiller & travailler ſa garniſon, pour mettre la place en état de défenſe, une petite armée Françoiſe s'aſſembloit à Saint-Mihel en Lorraine, pour obſerver le Marquis; elle étoit commandée par M. le Duc d'Aumale, de la Maiſon de Lorraine. Ces précautions étoient bien néceſſaires, car Albert vint bientôt s'établir à Pont-à-Mouſſon, où il fit de cruels ravages, tandis que l'armée Impériale, commandée par Charles-Quint en perſonne, étoit déjà aux Deux-Ponts & s'avançoit dans les Voſges. L'Empereur fit d'abord ſemblant de marcher à Thionville; mais c'étoit pour cacher ſon jeu & dans le deſſein de ſe rapprocher enſuite de Metz.

L'armée de Saint-Mihel étant groſſie, le Maréchal de Montmorenci en prit le commandement, & M. d'Aumale n'eut plus ſous ſes ordres qu'un détachement qui ſuivoit toujours le Marquis de Brandebourg. Le Maréchal de Saint-André

commandoit dans Verdun avec une forte garnifon, & avoit fous lui M. de Tavannes. Tandis qu'on prenoit ces mefures du côté de Metz, les François faifoient de nouveaux progrès fur les frontieres de Champagne : ils reprirent la ville de Stenay, place très-importante, que l'on fit réparer auffi-tôt, & dans laquelle le Duc de Nevers s'établit. De là, il s'empara du Château de Vireton, dont la poffeffion étoit néceffaire pour affurer la frontiere.

Enfin le Marquis Albert fe déclara en attaquant M. le Duc d'Aumale, qui fut même alors dangereufement bleffé. Un Seigneur de la Maifon de Rohan & plufieurs braves Officiers furent tués dans cette affaire, & le Marquis joignit l'Empereur, qui étoit déjà très-près de Metz. Charles-Quint fit l'inveftiffement de cette place; mais M. de Guife n'en fut que plus réfolu à la bien défendre. Dès les premiers jours du fiége, la garnifon fit de fi furieufes forties, que Rabutin affure que les Allemands & les Efpagnols croyoient que c'étoient des efprits diaboliques qui étoient au fervice de la France. Malgré les efforts de ces braves gens, l'Empereur établit devant la ville une batterie de quarante pieces de canons du plus gros

calibre, qui tiroit jour & nuit. Non content d'avoir fait, avec cette terrible artillerie, une grande breche, il fit partir de ses tranchées plusieurs mines; mais les assiégés y opposerent des contre-mines, qui rendirent inutile l'effet des premieres. Enfin, après soixante-cinq jours de canonnade & de tranchée ouverte, l'Empereur fut obligé de lever le siége de *Metz*. Il commença insensiblement à déblayer sa grosse artillerie, & pendant ce temps, pour mieux cacher son jeu, il fit sommer la ville de *Toul*. Le sieur d'Esclavolle, qui y commandoit, fit prévenir M. le Duc de Nevers, qui en avertit le Roi. Sa Majesté répondit que si *Toul* pouvoit tenir seulement quinze jours, il la secourroit. M. le Duc de *Nevers* se jeta lui-même dans la place; mais il ne fut pas obligé de la défendre; les troupes Impériales se replierent bientôt en assez grand désordre, laissant grand nombre de morts, de blessés, & de malades. Les soldats François, au lieu de maltraiter ces derniers, userent envers eux de commisération. Le Marquis ou Margrave de *Brandebourg* resta pendant quelque temps pour couvrir la marche rétrograde des Impériaux; mais enfin le Duc de *Nevers*, après lui avoir fait perdre du monde en diverses occa-

ſions, le força de s'éloigner, & les trois Evêchés furent entiérement débarraſſés des troupes ennemies. Le Duc de Guiſe en fit rendre à Dieu les actions de graces les plus ſolennelles.

Il y a une relation de ce ſiége de Metz, imprimée dès l'année ſuivante 1553, qui eſt très-eſtimée, d'autant plus qu'elle a été faite par un témoin oculaire, qui ſervoit avec diſtinction dans la place ; il s'appeloit *Barthelemy de Salignac ;* ſa Maiſon ſubſiſte encore ſous le nom *de Fénélon*, & a fourni, entre autres hommes illuſtres, l'Auteur du Télémaque. Cette relation nous apprend quelques particularités remarquables de plus que les Mémoires de Rabutin. On fut obligé, avant le commencement du ſiége, de raſer l'Egliſe de l'ancienne Abbaye de Saint-Arnould, qui auroit pu ſervir utilement aux ennemis pour battre la place ; mais, avant que de la démolir, on tranſporta, avec de grandes cérémonies, dans l'Egliſe des Dominicains de Metz, les corps des perſonnes illuſtres qui repoſoient dans cette Abbaye, parmi leſquels ſe trouvoient l'Impératrice Hildegarde, femme de Charlemagne, l'Empereur Louis-le-Débonnaire, ſon fils, deux des ſœurs de cet Empereur, & deux de ſes

tantes, sœurs de Charlemagne; Drogon, Evêque de Metz, aussi fils de Charlemagne : » Mais ne sais, dit l'Auteur, s'il » étoit légitime ou bâtard «, & Amalard, Archevêque de Treves & Chancelier de Charlemagne, qui mourut en odeur de sainteté.

Il est incroyable combien de Princes & de Seigneurs François s'empresserent à se jeter dans Metz, pour le défendre sous les ordres du Duc de Guise. On y remarquoit Jean, Duc d'Enguien, second frere du Duc de Vendôme, depuis Roi de Navarre; il fut tué à la bataille de Saint-Quentin; François de Bourbon, Prince de Condé, autre frere du précédent; il fut aussi tué en 1569 à la bataille de Jarnac; il est auteur de la branche de Bourbon-Condé encore subsistante; Louis, Prince de la Roche-sur-Yon, de la branche de Bourbon-Montpensier, dont l'héritiere épousa Gaston de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII; François de Lorraine, Grand-Prieur de France, & René de Lorraine, Marquis d'Elbœuf, tous deux freres du Duc de Guise; le Duc de Nemours, de la Maison de Savoie; le Vicomte de Martigues & le Comte de Beaugé, son frere, tous deux

de la Maison de Luxembourg, d'une branche dont les grands biens ont passé dans la Maison de Lorraine, & ensuite dans celle de Vendôme; les deux fils du Connétable Montmorenci & Damville, la Palice-Chabannes, Bonnivet (Gouffier), de Piennes (Halluin), dont la Maison est éteinte; Bois-Dauphin, de la Maison de Laval; Canaples, de celle de Créqui; deux Mailly, pere & fils; Duras Durfort, Lorges Montgomery, dont le fils eut le malheur de tuer Henri II; Fosseuse & Boutteville, de la Maison de Montmorenci; la Rochefoucault, & Randan son frere; Laumont du Chastelet, & une infinité d'autres, à la tête desquels étoit Gonnor-Cossé, frere de Brissac.

Le Duc de Guise ayant été averti que l'Empereur devoit donner un assaut à la Tour-d'Enfer, dont la garde étoit confiée à Armand de Biron, tous les Princes & les Seigneurs que je viens de nommer s'y porterent & y passerent toute une nuit; mais Charles-Quint étant averti que les assiégés étoient sur leur garde, n'osa s'y présenter; il en fut de même d'un assaut général qu'il projeta & n'osa pas livrer. Enfin il prit le parti de se retirer, après avoir perdu, tant dans le siége que dans la re-

traite, à ce que dit Salignac, plus de trente mille hommes. ce Monarque, désespéré du peu de bonne volonté qu'avoient montré ses soldats pour monter à l'assaut, lâcha, dit-on, ces tristes paroles : *J'ai été autrefois suivi dans les combats, mais je ne vois plus maintenant d'hommes autour de moi.* On ajoute qu'en décampant il s'écria aussi : *Qu'il voyoit bien que la Fortune étoit comme une femme, qu'elle préféroit les jeunes Rois aux vieux Empereurs.*

La mauvaise saison contribua beaucoup à la ruine de l'armée Impériale ; car Charles-Quint s'y étoit pris trop tard ; il ne s'étoit approché de Metz qu'au mois d'Août, & n'avoit ouvert la tranchée qu'à la mi-Septembre, de sorte qu'il fut obligé de décamper à Noël.

On frappa plusieurs médailles sur l'heureux événement de la levée du siége de Metz, & on en voit encore quelques-unes dans les cabinets des Curieux.

L'année suivante 1553, l'Empereur rassembla toutes ses forces, dans l'espérance de se venger de l'affront qu'il avoit reçu la campagne précédente, ayant été forcé de lever le siége de Metz. Il les porta toutes vers Térouane, ville ancienne de l'Artois, connue dès le temps de Jules-

César, & qui avoit fait plusieurs fois l'objet de la jalousie des Princes des Maisons de France, de Bourgogne & d'Autriche. On voit dans nos Annales qu'elle avoit déjà été plus d'une fois assiégée pillée & brûlée; mais le siége dont parle Rabutin dans ses Mémoires, est le dernier & le plus intéressant. Dès que la place fut menacée, le Roi y établit pour Gouverneur M. d'Essé, Militaire également brave & intelligent; & qui prouva bien qu'on ne pouvoit confier Térouane en de meilleures mains; car les batteries de l'armée Impériale ayant commencé à tirer contre la place à la fin de Juin, il se défendit vaillamment pendant tout le mois suivant; & ayant conservé des intelligences avec les troupes Françoises, qui étoient à portée de le secourir, il reçut, à plusieurs reprises, des renforts d'hommes & de munitions; entre autres, le Capitaine Grille s'introduisit dans la place à la tête de cent arquebusiers à cheval. A la fin de Juillet, les ennemis ayant donné un furieux assaut à la ville, ils furent repoussés, mais ce ne fut pas sans qu'il en coutât cher aux assiégés; car le brave d'Essé y fut tué, aussi bien que les Seigneurs de Pienne, de la Rochepozé, Chateignier, & plusieurs autres bons Offi-

ciers. Cependant la place tint encore quelque temps; différens détachemens y pénétrerent. Les Impériaux ayant employé la ſape pour agrandir la breche, elle devint très conſidérable; M. de Montmorenci, fils aîné du Connétable, qui y commandoit depuis la mort d'Eſſé, crut encore pouvoir la défendre; mais ſes efforts devinrent inutiles, la place fut emportée: Montmorenci y courut les plus grands riſques de la vie, & elle ne lui fut ſauvée qu'aux dépens de celle de pluſieurs Officiers qui la ſacrifierent pour lui. Il fut fait priſonnier, auſſi bien que le Vicomte de Martigues, le Seigneur de Dampierre, & grand nombre d'autres. Pluſieurs furent maſſacrés, & la ville entiérement pillée. On remarque que dans cette occaſion les Allemands & les Eſpagnols ſe conduiſirent très différemment; les premiers avec toute la cruauté & l'avarice imaginable, les autres avec plus de nobleſſe & de déſintéreſſement. Cependant Charles Quint ayant toujours ſur le cœur l'affront qu'il avoit reçu devant Metz, fit raſer de fond en comble la ville de Térouane; elle ne s'eſt point relevée de ſes ruines, & n'exiſte plus aujourd'hui. Son Evêché a été transféré à

Saint-Omer. l'Empereur fit faire des feux de joie dans tous les pays de sa domination pour cette conquête, & toute la France partagea le chagrin que cette disgrace causa à Henri II.

Ce ne fut pas la seule perte qu'éprouva la France pendant cette campagne. L'Empereur, voulant poursuivre ses conquêtes, forma le siége de Hesdin. Le Duc-Maréchal de Bouillon se jeta dans cette place pour la défendre, & le jeune Prince Horace Farnese, Duc de Castro, fils du Duc de Parme & petit-fils du Pape Paul III, dont les noces venoient de se célébrer avec une fille naturelle de Henri II & de Diane de Poitiers, y entra avec lui, dans la ferme résolution de s'y défendre aussi bien que le Duc de Guise avoit fait dans Metz. Ils firent effectivement tous leurs efforts pour conserver cette place; mais les ennemis l'attaquerent avec tant de fureur, ils employerent avec tant de force la mine & la sape, que le Maréchal fut obligé de penser à capituler. C'étoit Emanuel-Philibert de Savoie, Prince de Piémont, qui, tandis que les François occupoient ses Etats & y faisoient la guerre à l'Empereur, commandoit les troupes de Charles-Quint, qui assiégeoient Hesdin.

Il étoit prêt à ſigner une capitulation honorable pour le Maréchal de Bouillon, lorſqu'un accident imprévu dérangea toutes ces meſures, jeta le trouble parmi les aſſiégés & les aſſiégeans, & cauſa une grande perte aux deux partis. Le feu prit aux mines, & fit crouler les tours & la plus grande partie des fortifications de la place dans les foſſés; alors le Prince de Piémont ne voulut plus ſigner la capitulation. Mais les Lanſquenets étant entrés de toutes parts dans la place, y firent un déſordre affreux; le Maréchal de Bouillon y fut fait priſonnier avec un grand nombre d'Officiers conſidérables par leur naiſſance & leur valeur. Le Vicomte de Martigues-Luxembourg & le Duc Horace Farneſe périrent dans cette bagarre: la veuve de ce dernier épouſa depuis François de Montmorenci, fils du Connétable. Heſdin eut le ſort de Terouane, & fut de même raſé & détruit.

Ces deux conquêtes auroient conduit les Impériaux juſques aux portes de Paris, ſi leurs progrès n'euſſent été arrêtés; mais ils le furent enfin heureuſement lorſqu'ils s'approchoient de Dourlens. Le Maréchal de Saint-André ayant dreſſé une embuſ-

cade, tomba ſur un des flancs de leur avant-garde, le Prince de Condé ſur l'autre; ils trouverent en face le Connétable, & eſſuyerent une échec conſidérable; quoiqu'il ne fût pas total, il obligea leur armée à rebrouſſer chemin; & celle du Roi, renforcée de dix mille ſuiſſes, fut en état à ſon tour de faire quelque entrepriſe. Le Comte d'Epinoy, de la Maiſon de Melun, & le Duc d'Arſchot, furent faits priſonniers, envoyés en France, & enfermés dans le Château de Vincennes près Paris. Le Roi menaça Bapaume, & le Connétable battit les Impériaux dans une eſcarmouche devant cette place; mais, ſans s'amuſer à l'aſſiéger, il fit faire le dégât dans l'Artois; lui-même s'approcha de Cambrai, & parut pendant quelque temps menacer cette place, importante par ſa grandeur & par la force de ſa citadelle. Cependant il ne l'aſſiégea pas non plus; il ſe contenta de prendre deux petits forts aux ennemis, & tourna du côté de la petite ville de Cateau-Cambreſis. Ce ne fut que par humanité que l'on menagea cette bicoque qui ne pouvoit faire aucune réſiſtance. Après avoir ainſi prouvé & aſſuré ſa ſupériorité, l'armée du Roi rentra en France, en rava-

geant le Comté de Saint-Pol, & la partie du Ponthieu qui appartenoit à l'Empereur. Deux rudes escarmouches firent encore, pendant cette campagne, honneur à ceux qui les avoient commandées; le premier étoit Monsieur de Bourdillon, dont le détachement battit les ennemis près de Maubert-Fontaine; l'autre, le Vidame de Chartres, qui se distingua près de Lillers, sur les frontieres de Flandres & d'Artois. Henri II vint passer l'hiver à Compiegne, & y ramena les Généraux qui avoient commandé sous lui, & qui commanderent encore la campagne suivante. Ce furent le Connétable de Montmorenci & ses deux fils, le Duc de Guise, les Princes de la Roche-sur-Yon & de Condé, & le Maréchal de Saint-André; le brave d'Estrées commanda de même l'artillerie, dont il étoit Grand-Maître (1).

La guerre continua en Flandres pendant l'année suivante 1554; l'armée du Roi fut divisée en trois corps, dont le principal, qui s'assembla sous Laon, fut commandé par le Connétable; le second, par le Prince de la Roche-sur-Yon, alla d'abord ravager l'Artois, & se rappro-

(1) Ce d'Estrées, Grand Maître de l'Artillerie, fut grand-pere de la belle Gabrielle.

cha insensiblement des frontieres du Hainaut ; le troisieme , qui avoit à sa tête le Duc de Nevers , Gouverneur de Champagne , s'assembla dans cette Province , & fut destiné à agir dans les Ardennes : après avoir pris quelques petites places , entre autres le Château d'Orchimont & celui de Baurain , il se trouva auprès de Givet , à portée de donner la main à l'armée du Connétable de Montmorenci , qui , en passant par la Picardie, étoit arrivé près d'Avennes & paroissoit vouloir l'assiéger: mais ce n'étoit qu'une feinte ; il envoya le Maréchal de Saint-André reconnoître Marienbourg. La garnison en étoit foible , & elle ne s'attendoit pas que par des chemins longs & difficiles on arriveroit si-tôt à ses portes ; aussi fut-elle effrayée des menaces du Maréchal & de ses premiers dispositions, & elle se rendit. Marienbourg étoit une place très-forte que Marie, Reine de Hongrie , Gouvernante des Pays-Bas, avoit fait construire, & à laquelle elle avoit donné son nom. Henri II joignit son armée au moment que cette ville venoit d'être prise ; il y fit son entrée , & voulut changer le nom de Marienbourg en celui de Henribourg. On lui obéit dans le moment ; mais par la suite

ce nouveau nom a été oublié, & la ville a repris celui qu'elle avoit porté d'abord. Henri y plaça pour Gouverneur le sieur de Gonnor (Cossé), qui, deux ans auparavant, s'étoit déjà si fort distingué au siége de Metz. Pour assurer de plus en plus la communication entre les Ardennes & le Hainaut, le Roi fit fortifier le village de Rocroi, entre Marienbourg & Maubert-Fontaine : ce petit lieu est devenu depuis une place importante.

La grande armée du Connétable, & celle du Duc de Nevers, continuant d'agir de concert, le Duc descendit la Meuse, emporta encore quelques petits Châteaux, & se trouva enfin entre Bovines & Dinant. La premiere de ces villes fut prise assez aisément, & le Roi voulut que la garnison Espagnole en fût traitée avec humanité. Quant à Dinant, elle essaya de faire résistance ; ceux qui prétendoient la défendre, répondirent même insolemment au Héros qui la somma de se rendre; mais elle fut bien punie de sa témérité. La Ville d'abord & ensuite le Château furent battus si vigoureusement, que la garnison se vit obligée de se rendre à discrétion. Les Dinantois méritoient certainement que l'on usât envers eux de la plus

mont: il fut compris dans la ruine & l'incendie du pays voisin. Le beau Château de Reux, appartenant à MM. de Croy, eut le même sort, aussi bien que l'ancienne ville de Bavay, autrefois Capitale du Hainaut, mais déjà réduite depuis long-temps à n'être qu'un bourg de peu de conséquence, ouvert de tous les côtés. Cependant Charles-Quint se crut en état d'aller en avant, & ayant réuni à son corps d'armée la meilleure partie de celui du Duc de Savoie, il s'avança dans le Hainaut : l'armée du Roi se retira du côté de Cambrai, & campa entre cette grande Ville & le Château de Creve-Cœur. Il y eut alors quelque apparence de bataille dans le Cambresis ; mais cette affaire fut différée. Le Roi envoya sommer le Château de Renty: il refusa de se rendre, & fut investi. Le siége étoit commencé lorsque l'Empereur s'approcha & rangea son armée de maniere qu'il n'y eut plus lieu de douter qu'elle ne présentât la bataille, & elle eut lieu. L'armée Françoise prit une position assez avantageuse ; cependant on reprocha au Connétable de Montmorenci d'avoir négligé de s'assurer d'un bois qui fut cause qu'un corps commandé par M. de Nemours fut d'abord ébranlé.

Le Baron de Curton, de la Maison de Chabannes, & Randan, de celle de la Rochefoucault, furent tués dans cette action ; mais le Duc de Guise & le Comte de Tavannes ayant réparé le désordre, l'armée entiere Espagnole & Flamande fut mise en déroute. Les Suisses eurent grande part à cette victoire. Le Roi récompensa leurs Chefs, & sur-tout le brave Tavannes ; il l'embrassa sur le champ de bataille ; & ayant détaché le collier de l'Ordre de Saint-Michel qu'il avoit à son cou, il le lui donna, & l'admit ainsi dans son ordre de la maniere la plus honorable. Il fut fait un grand carnage des troupes Impériales, sur tout dans les bois, au milieu desquels ils s'étoient jetés. Rabutin prétend que nous ne perdîmes que deux cents hommes, & les Impériaux deux mille. Le Duc de Savoie eut bien de la peine à sauver sa vie en abandonnant son cheval qui avoit été blessé sous lui. On prétend que pendant toute la bataille Henri II cherchoit l'Empereur, voulant le combattre en personne. Après tout, cette victoire de Renty fit beaucoup plus d'honneur que de profit aux armes Françoises. Le mauvais temps, & le mauvais air occasionné par les corps morts répandus sur

le champ de bataille, servirent de prétexte à l'armée Françoise pour se retirer; elle leva même le siége du Château de Renty, & se replia en bon ordre jusque sur les frontieres de Picardie & du Boulonnois. Le Roi retourna à Compiegne, où le Connétable de Montmorenci le suivit, aussi bien que le Maréchal de Saint-André. Les Suisses & l'arriere-ban furent congédiés, & il ne resta que la gendarmerie pour défendre la frontiere. Les ennemis, après cette retraite, se hasarderent à faire des courses jusques aux portes de Montreuil & d'Abbeville. Ils brûlerent tout le pays le long de la riviere d'Authie, & commencerent à fortifier une ville dans le Comté de Saint-Pol, nommée le *Ménil.*

Ce fut pendant le cours de cette campagne que l'on commença à s'appercevoir du bon effet d'une Ordonnance militaire que Henri II avoit rendue l'année précédente. Il avoit été réglé que dans chaque compagnie de cent hommes d'armes il y auroit cinquante arquebusiers à cheval, dont l'armure défensive étoit plus légere que celle des anciens hommes d'armes armés de lances.

La campagne de 1555 ne fut pas aussi vive que la précédente, d'autant plus

qu'elle fut interrompue par des espérances de paix & des conférences qui devinrent inutiles. Les Impériaux continuerent à faire fortifier le Ménil, qu'ils appeloient le *Nouveau Hesdin*; de l'autre côté, les François fortifierent Rûe. Le Duc de Savoie voulut faire sur cette place une tentative que le Duc de Vendôme rendit inutile; il l'empêcha de traverser la Somme & de se retirer de devant Amiens. Le Duc de Nemours, de son côté, quoique de la Maison de Savoie, fit une entreprise contre l'armée commandée par le chef de sa famille; mais elle n'eut pas le succès qu'il en attendoit; il pensa être pris prisonnier, & se retira avec perte sur la frontiere de Champagne. On acheva de fortifier Marienbourg, Rocroi & Maubert-Fontaine, & on les mit en état, aussi bien que Mézieres & Bouillon, de soutenir l'attaque des ennemis, en cas qu'ils se présentassent devant ces places. Le brave Fumel, & la Roche du Maine, militaires estimés depuis long-temps, étoient dans Marienbourg; la Lande commandoit dans Rocroi, la Laube dans Bouillon. Yvoi, Stenai, Montmedi, étoient également en état de défense. Les conférences sur la paix laisserent pendant quelque

temps les opérations militaires en suspens. Cependant deux conspirations furent découvertes, & les auteurs en furent sévérement punis. Il étoit question, dans la premiere de livrer le Château d'Abbeville; & c'étoit un Officier de la Garnison qui l'avoit tramée; l'autre étoit sur Metz, que le Gardien des Cordeliers avoit promis de livrer : sous le prétexte d'un Chapitre général qui devoit se tenir dans son Couvent, il y avoit introduit un assez grand nombre de soldats ennemis en habits de Cordeliers.

La rupture des Conférences ayant fait recommencer les hostilités, le Maréchal de Saint-André brûla la ville de Cateau-Cambresis. Charles Quint avoit fait élever de grandes fortifications aux deux Givet, l'un en deçà, l'autre en delà de la Meuse, & sur la montagne voisine un Château qu'on appela *Charlemont.* D'ailleurs, il avoit construit une autre place vis-à-vis de Marienbourg, à laquelle il avoit donné le nom de Philippeville, en l'honneur du Roi Philippe second, son fils. L'Ingénieur auquel l'Empereur avoit confié le soin d'élever ces fortifications, étoit un homme d'une grande réputation, qui s'appeloit *Martin de Rosan.* Malheu-

reusement pour Charles Quint, il mourut d'une maladie contagieuse qui se mit dans les troupes que l'on faisoit travailler à ces fortifications. Cette derniere circonstance encouragea les François à s'approcher de Givet & à faire plusieurs tentatives pour s'en emparer. Le Duc de Nevers venant du côté de la Champagne, & le Maréchal de Saint-André du côté de la Picardie, se joignirent à Maubert-Fontaine ; mais ils ne purent ni emporter ces places, ni engager les troupes, qui y étoient enfermées en assez grand nombre, à sortir pour hasarder le sort d'une bataille ; tout se réduisit à différentes escarmouches, dans lesquelles la cavalerie Françoise, commandée par le Duc d'Elbœuf & les Arquebusiers François & Allemands au service de France, eurent toujours l'avantage. Après avoir perdu de part & d'autre de bons Officiers & des gens de qualité, les deux corps d'armées du Duc de Nevers & du Maréchal de Saint-André retournerent chacun du côté d'où ils étoient venus. En chemin, ils voulurent attaquer la petite ville de Sautour, qui, après avoir hésité, finit par refuser de se rendre, & s'en trouva bien, car le mauvais temps

empêcha de la forcer. Peu s'en fallut que Cimetz n'échappât de même ; mais, non contente de ne pas se soumettre, la garnison voulut tomber sur l'arriere-garde de notre armée ; l'embuscade se découvrit trop tôt, & les Impériaux furent battus.

Les Picards furent moins heureux en retournant dans leur Province ; ils pillerent quelques bourgs & petites villes d'Artois qui étoient sans défense : mais comme ils marchoient négligemment, croyant n'avoir point d'ennemis à craindre ; *Aulsimont*, Gouverneur de Bapaume, tomba sur l'arriere-ban de Picardie, commandé par le sieur de la Jaille, & le tailla en pieces : le Commandant fut fait prisonnier. A cette occasion, Rabutin fait une réflexion qu'il faut rendre dans ses propres termes ; la voici : » Ces bandes de Nobles ne » sont, la plupart du temps, complettes de » Gentilshommes, ains sont souvent Ro- » turiers ennoblis de l'an & jour, ou » Valets que les Seigneurs, Dames veuves » ou orphelins y envoient «.

Au commencement de l'an 1556, l'Empereur fit proposer une treve au Roi Henri II ; elle fut conclue dans l'Abbaye de Vaucelles, près de Cambray : le Comte de Lallin vint la faire jurer à Henri II

à Blois ; & l'Amiral de Coligny se rendit à Bruxelles avec l'Aubépine, pour la faire aussi jurer à l'Empereur. Charles-Quint en profita pour repasser en Espagne, dont il abdiqua la couronne en faveur de son fils Philippe, & remit en même temps le soin de l'Empire à son frere Ferdinand. Cette treve étoit pour cinq ans ; mais, dès la premiere année, elle pensa être entiérement rompue. On prétendit qu'on avoit découvert une nouvelle conspiration dans la ville de Metz, pour la livrer au Gouverneur de Luxembourg ; d'un autre côté, le Pape (Paul IV, de la Maison Caraffe) s'étant brouillé avec les Colonnes, qui étoient protégés par le Roi d'Espagne, voulut engager le Roi Henri II dans sa querelle, & peu s'en fallut que la guerre ne recommençât dès-lors très-sérieusement en Italie. Cependant l'orage se calma un peu de ce côté là ; mais tout au commencement de l'année suivante 1557, la treve fut tout-à-fait rompue en Flandres. L'Amiral de Coligny fit une tentative sur Douai, & n'ayant pu y réussir, il prit du moins & saccagea la ville de Lens. Ainsi la guerre se fit en 1557, comme s'il n'eût jamais été question de treve l'année précédente. Marie, Reine

d'Angleterre, qui avoit épousé Philippe II, eut pour son mari la complaisance de déclarer la guerre à la France. Les Espagnols formerent quelques projets sur Rocroi, mais ils le trouverent en si bon état, que, ne pouvant le surprendre, ils n'oserent l'attaquer sérieusement. Ils furent plus hardis du côté de Guise; s'ils ne l'assiégerent pas, ils passerent du moins tout auprès, quoique l'armée du Connétable n'en fût pas bien éloignée. Enfin ils parvinrent devant Saint-Quentin, & c'est au siége de cette ville qu'ils résolurent de s'arrêter. L'Amiral de Coligny ne vit pas plus tôt cette place assiégée, qu'il entreprit de s'y jeter avec quelques compagnies d'ordonnances, entre autres celles de Jarnac & de la Fayette, & les meilleures troupes d'infanterie qu'il put rassembler. Il fallut qu'il prît des détours & usât de finesse pour entrer dans la place; dès qu'il y fut, il ne manqua pas d'en donner avis au Connétable & au Roi. La garnison, très-foible avant son arrivée, avoit déjà été obligée d'abandonner le boulevard qui couvroit le fauxbourg d'Isle. Il tenta de le recouvrer, & prit en même temps les précautions les plus sages pour assurer la subsistance des troupes, & leur procurer les

munitions & les armes néceſſaires pour faire une longue réſiſtance. Il ne pouvoit reprendre le fauxbourg, détruire les travaux & les batteries des ennemis, & favoriſer l'entrée du ſecours que pouvoit encore lui envoyer le Connétable de Montmorenci, qu'à la faveur de quelques vigoureuſes ſorties. Il les exécuta ; elles lui réuſſirent : mais à la plus conſidérable d'entre elles, il eut le malheur de perdre le brave Teligny (1), qui commandoit la compagnie de gens d'armes du Dauphin.

Il ſoutint pendant quelque temps le Fauxbourg d'Iſle, qui lui étoit d'autant plus utile, qu'il empêchoit les ennemis de s'approcher de la place ; mais enfin le feu ayant pris par accident à un dépôt de poudre, fit une ſi furieuſe breche au boulevard, qu'il fut obligé de l'abandonner & de défendre le corps de la place même.

Cependant on s'occupoit ſérieuſement des moyens de le ſecourir & de faire lever le ſiége. Le Maréchal de Saint-André étoit à *Ham*, & le Connétable, campé un peu

(1) C'étoit l'ami intime de l'Amiral Charles de Teligny ; ſon fils épouſa, en 1572, Louiſe de Coligni, & fut compris, l'année ſuivante, dans le maſſacre de la Saint-Barthélemi avec ſon beau-pere.

plus

plus loin avec le reste de l'armée, ne s'occupoit que des moyens de faire acquérir autant de gloire à Coligny, que le Duc de Guise en avoit eu, quelques années auparavant, en défendant & faisant abandonner à l'Empereur ses projets sur Metz. Mais les circonstances étoient différentes; la ville n'étoit pas si grande, ni la garnison si nombreuse; & l'armée de Philippe II, loin d'être ruinée comme celle de son pere, étoit en bon état & venoit d'être augmentée d'un secours de troupes Angloises. Malgré ces considérations, le Connétable voulut absolument jeter dans la ville un nouveau corps de deux mille hommes de Gendarmerie, commandé par d'Andelot, frere de Coligny, & se prépara à le soutenir & à justifier ainsi les espérances que l'Amiral donnoit sans cesse aux assiégés, que toute l'armée Françoise viendroit bientôt les délivrer : malheureusement ce secours, conduit par d'Andelot, fut battu par les ennemis, & rencontra des obstacles auxquels il ne s'attendoit pas, tels que des coupures dans les chemins & des abattis de bois, qui l'obligerent de se séparer ou de prendre des détours; alors les Espagnols tomberent sur les François. D'Andelot eut le bonheur de

se sauver avec quelques uns de ses hommes d'armes ; mais la plupart furent tués ou faits prisonniers. Le Connétable & l'Amiral chercherent de nouveaux moyens de s'entr'aider ; les assiégeans, de leur côté, en serrant exactement la place, s'étoient défendus contre les ennemis du dehors par des lignes de contrevallation. Ils avoient fait, au fauxbourg d'Isle, une batterie qui foudroyoit la place, & qui, tirant sans cesse, empêchoit de réparer la breche. Il n'y avoit qu'une partie de l'investissement qui étoit négligée, parce qu'étant marécageuse, les Espagnols ne croyoient pas qu'il fût possible de faire entrer des secours de ce côté ; par la même raison, ils n'y campoient point eux-mêmes. Coligny l'indiqua à Montmorenci ; & ce fut par cet endroit que l'on chercha à faire passer des arquebusiers François, tandis que la place faisoit un feu d'artillerie considérable, & que l'armée du Connétable présentoit la bataille à l'ennemi. Mais les Espagnols défendirent le marais ; M. de Nevers, y trouvant les ennemis, fut obligé de se replier, non sans peine, sur le Prince de Condé, qui étoit, avec la cavalerie légere, à l'aile droite de l'armée du Con-

nétable. Cette retraite difficile ne se fit pas sans quelque désordre. Le Connétable, voyant son coup manqué, voulut se retirer aussi; mais les ennemis, s'appercevant qu'il étoit beaucoup plus foible qu'eux, sortirent de leurs lignes & le poursuivirent; la confusion & la déroute de l'armée Françoise devinrent alors générales. Rabutin, qui étoit présent à cette bataille & pouvoit en rapporter les détails mieux que personne, s'excuse d'en parler, parce que, dit-il, le souvenir lui en fait trop de peine. On compta parmi les morts, Jean de Bourbon, Duc d'Enguien, frere du Roi de Navarre, & à la tête des prisonniers, le Connétable de Montmorenci lui-même, le Maréchal de Saint-André, le Duc de Longueville. On lit dans les listes nombreuses & terribles de ceux tués, blessés ou faits prisonniers dans cette occasion, les noms des plus grandes Maisons & des plus braves gens de France. Comme la bataille fut livrée le jour de S. Laurent, on lui donne indifféremment le nom de ce jour, ou celui de la ville de Saint-Quentin, dont la délivrance faisoit l'objet du combat. M. de Nevers fut le plus considérable de ceux qui échapperent; il rassembla à la Fere les restes

de l'armée battue. Le Prince de Savoie étoit rentré dans ses lignes, pour continuer le siége de Saint-Quentin. On s'attendoit bien que cette place ne tiendroit pas long-temps; mais le Roi donna des ordres pour défendre toutes celles contre lesquelles l'ennemi pourroit ensuite se porter. Le Comte de Sancerre fut chargé de la défense de Guise, & Bourdillon de celle de la Fere; le Baron de Salignac commanda dans le Castelet, Humieres dans Péronne, Chaulne (d'Ailly) dans Corbie, Noailles dans Coucy, & Lorges-Montgomery dans Noyon. Le Duc de Nevers se tint à Laon avec le reste de l'armée; il en fit la revue, & elle se trouva réduite à moins de deux mille chevaux. Le Roi retourna de Compiegne à Paris, rassurer les habitans de sa Capitale, qui déjà se croyoient en danger: ils offrirent de bonne grace au Monarque un don-gratuit de cent mille écus.

Cependant on fut, dans Saint-Quentin, deux jours sans savoir des nouvelles de la bataille; mais lorsqu'on les eut apprises, on y tomba dans le plus affreux découragement. L'arrivée du Roi Philippe II au camp des assiégeans, devoit encore l'augmenter. Mais Coligny, &

d'Andelot, son frere, qui, ne pouvant y conduire du secours, avoit trouvé moyen de pénétrer seuls dans la place, firent renaître quelques espérances. Ils ordonnerent de faire des traverses dans toutes les rues que l'artillerie ennemie pouvoit enfiler, vis-à vis les breches. D'ailleurs, M. de Nevers, quelque foible qu'il fût, cherchoit encore tous les moyens de leur envoyer des secours : il avoit grand soin de les leur annoncer; mais les troupes Françoises mêmes, accablées de honte de leur défaite, s'y refusoient. L'Amiral eut beau faire des efforts incroyables pour continuer à se défendre, il fallut enfin succomber. Il y avoit au corps de la place deux breches énormes; les Espagnols y donnerent l'assaut en même temps, sans bruit & au moment où on s'y attendoit le moins. L'une, où commandoit M. de Jarnac, fut bien défendue; mais la ville fut forcée par celle où se trouvoit l'Amiral même. Les troupes qui étoient à ce poste ne seconderent pas l'intrépidité de leur Général; il fut fait prisonnier & conduit au Duc de Savoie, qui le reçut avec la distinction qu'il méritoit. M. de Jarnac le fut aussi, ainsi que tout le reste de la garnison, Officiers, Gendarmes, & tous

les Soldats qui ne furent pas tués. D'Andelot, frere de l'Amiral, fut le ſeul qui trouva moyen de s'échapper, on ne ſait comment. La ville, qui étoit riche & commerçante, fut entiérement pillée.

Après ce malheur, on ne penſa plus, du côté de la France, qu'à défendre les villes contre leſquelles l'ennemi pouvoit ſe porter; le Caſtelet fut la ſeule place qui ſuccomba. Le Baron de Salignac, qui y commandoit, ne la défendit que peu de jours, & ſe rendit par capitulation. A ſon retour à Paris, on voulut lui faire ſon procès : il ſe retrancha ſur la mauvaiſe volonté de la garniſon. Les ennemis marcherent enſuite à Ham, &, comme la place étoit très-mauvaiſe, ils s'en emparerent aiſément; mais ils ne pénétrerent pas beaucoup plus loin, quoiqu'ils ſurpriſſent Noyon & Chaulny. Les Anglois quitterent l'armée des Eſpagnols, dont la hauteur & les manieres leur déplaiſoient, & le Roi Philippe II retourna à Bruxelles. Le Duc de Guiſe, que Henri II avoit fait revenir d'Italie, fut déclaré Lieutenant-Général du Royaume. Les ennemis avoient relevé les fortifications de Saint-Quentin, de Ham & du Caſtelet, & en avoient fait leurs places d'armes. Du côté de la France, on avoit for-

tifié Compiegne, Soiſſons, Beauvais; & il n'y eut plus, pendant le reſte de cette année, que quelques eſcarmouches entre les troupes Eſpagnoles & Françoiſes qui tenoient garniſon dans les places que je viens de nommer.

L'année ſuivante 1558, fut l'époque de la plus importante conquête qu'ait faite la France au ſeizieme ſiecle, & qui délivra entiérement le Royaume de la tyrannie des Anglois. Le Duc de Guiſe inveſtit Calais avec une armée Françoiſe nouvellement recrutée, mais remplie d'ardeur pour réparer la perte faite devant Saint-Quentin. Ce fut le premier Janvier que Calais fut inveſti, & que l'on commença à battre le fort de Nieullai & celui de Risban. Le premier fut abandonné, & le ſecond ſe rendit aſſez aiſément à M. de Guiſe, qui alors ſe trouva en état de s'étendre le long du quai & de défendre l'entrée du port à tous les ſecours ennemis qui pourroient ſe préſenter du côté de la mer. On battit vigoureuſement la place, & on prit le château d'aſſaut, les troupes Françoiſes ayant paſſé juſques à la ceinture dans l'eau à demi-glacée. Ce fut inutilement que la garniſon de la ville tâcha de reprendre le château. Après

avoir échoué dans cette entreprise, elle fut obligée de capituler. Les conditions furent, que Milord Dunfort & cinquante Officiers, au choix du Duc de Guise, resteroient prisonniers de guerre, & que tout le reste des Anglois qui se trouvoient dans Calais, soit soldats ou habitans, seroient mis dehors de la ville sans armes ; ce qui fut exécuté. Un secours considérable arriva trop tard d'Angleterre pour délivrer la place ; il eut le chagrin de voir le drapeau blanc arboré sur toutes les tours de Calais. Il restoit encore aux Anglois deux forteresses, *qui étoient*, dit Rabutin, *comme les deux épaules & appuis de Calais* ; Guines étoit la plus essentielle à conquérir, puisque c'étoit cette ville qui défendoit Calais du côté de la France ; aussi le Duc de Guise ne perdit pas un moment pour l'assiéger ; il y marcha tout de suite. Elle se défendit bien mieux que Calais ; il fallut employer plus de quinze jours à la battre, avant que de pouvoir donner un assaut, encore les François furent-ils repoussés vigoureusement au premier qu'ils livrerent ; ils ne purent traverser un fossé nommé *la Cuve*, qui étoit la plus forte défense de Guines : cependant les assiégés, ayant beaucoup souffert-

à cet assaut, furent obligés, peu après, de capituler ; les conditions auxquelles ils se rendirent, furent à peu près les mêmes que celles de la reddition de Calais : Milord Gray & tous les Officiers & gens de qualité Anglois furent faits prisonniers, le reste fut renvoyé. On soumit encore un petit château nommé *Ham ;* & tout le Comté d'Oye, pays riche & fertile, rentra sous la domination du Roi. Après s'être assuré cette belle conquête, le Duc de Guise revint triomphant à Paris.

Pendant ce temps, M. de Nevers mettoit en sûreté les frontieres de la Champagne & des Ardennes ; il s'empara du château d'Herbemont, qui pouvoit beaucoup incommoder les possessions Françoises dans les Ardennes ; & s'assura de quelques autres petits Châteaux. Le Roi, après avoir tenu les Etats Généraux à Paris, alla visiter sa nouvelle conquête de Calais ; & on se prépara à rentrer en campagne au retour de la belle saison. Pour cet effet, le Roi fit faire en Allemagne une grande levée de Reistres, cavaliers Allemands, qui auroient pu rendre de grands services s'ils eussent été mieux disciplinés, mais dont la mauvaise conduite fit plus de tort à la France,

dès cette campagne & par la suite, qu'elle ne lui apporta d'utilité.

Tandis que l'on célébroit en France le mariage de la Reine d'Ecosse, Marie Stuart, niece du Duc de Guise, avec le Dauphin, qui fut depuis François II, M. de Bourdillon fut chargé de reconnoître secrétement Thionville, &, aussitôt après ces fêtes, MM. de Guise & de Nevers se rencontrerent à Pont-à-Mousson avec chacun un corps d'armée capable, étant réunis, d'investir cette place. Le 5 Juin, ils commencerent à la battre & à ouvrir la tranchée de deux côtés différens. Les Espagnols essayerent en vain de faire entrer des secours dans la ville assiégée. La breche se trouvant ouverte le 9, on tenta un premier assaut, & peu s'en fallut qu'on n'emportât la place. Cependant *la poire ne se trouva pas encore mûre*. Ce fut principalement du côté d'une certaine tour ronde que se firent les plus grands efforts. Le Duc de Nevers commandoit à ce poste, & éprouva, de la part des assiégés, la plus grande résistance; néanmoins il vint à bout de miner cette tour & de la saper. Avant ce succès, le Maréchal de Strozzi fut tué d'un coup d'arquebuse à côté du Duc de Guise, qui tenoit la

main sur son épaule. En expirant, il dit: » Le Roi perd dans ce moment un de » ses meilleurs serviteurs «. Enfin, le 22 Juin 1558, Thionville capitula : la garnison en sortit avec ce que les soldats purent emporter sur eux, mais sans artillerie. Le Duc de Nevers mit le meilleur ordre possible dans cette nouvelle conquête, & en fit bien réparer les fortifications. Le Duc de Guise, résolu de poursuivre ses avantages en s'avançant dans le pays de Luxembourg, envoya Blaise de Montluc, depuis Maréchal de France, pour s'emparer d'Arlon. La garnison de cette place se seroit peut-être défendue ; mais le feu ayant pris aux poudres, elle fut obligée de se rendre, & elle fut aussitôt démantelée. La mutinerie des Reistres empêcha MM. de Guise & de Nevers de pénétrer plus loin de ce côté-là. Le reste de la campagne se passa en escarmouches.

Pendant ce temps, le Maréchal de Thermes (1), Gouverneur de Calais,

---

(1) Le vrai nom de ce Maréchal étoit François de Paule de la Barthe, Seigneur de Thermes. Il étoit d'une famille noble & ancienne du Périgord, dont une branche subsiste encore. Quant au Maréchal, il servit, très-bien

hasarda une entreprise qui d'abord lui réussit, & finit par être malheureuse. Il partit avec quatre ou cinq cents hommes d'armes, trois compagnies de chevau-légers, quelques milliers d'hommes d'infanterie, &, passant le long des dunes, il alla s'emparer de Dunkerque. En revenant, il prit & brûla la petite ville de Bergues, & enveloppa Graveline, dont il se hasarda de faire le siége. Mais le Comte d'Egmont, qui commandoit les troupes Espagnoles dans les environs, ayant assemblé promptement un corps plus considérable que le sien, marcha pour l'attaquer. Thermes, sentant qu'il n'étoit pas le plus fort, voulut retourner du côté de Calais, &, pour cet effet, passa la petite riviere d'Aa. Voyant qu'il ne pouvoit éviter le combat, il prit une assez bonne position,

---

pendant toutes les guerres de François I & de Henri II, sur-tout en Italie & dans le Piémont. Il avoit été fait Maréchal de France au commencement de cette même année 1558; il vécut encore quatre ans après sa défaite: la paix ayant été signée au commencement de 1559, il sortit de prison & revint à Paris, où il vécut très-estimé & très-considéré, jusqu'en 1562. Il mourut alors sans enfans, à l'âge de quatre-vingts ans, & est enterré aux Célestins de Paris. Il fit son héritier le Maréchal de Bellegarde, son neveu.

ayant bien appuyé sa droite & sa gauche. Le Comte d'Egmont, qui ne vouloit point laisser échapper les François, ayant aussi passé la petite riviere, brusqua ses attaques. Les François qui composoient l'armée du Maréchal, résisterent à la premiere, &, quoique les troupes étrangeres les eussent abandonnés, ils soutinrent encore la seconde; mais à la fin ils furent accablés par le nombre; plusieurs Seigneurs François de la plus grande distinction furent faits prisonniers; le Maréchal lui-même fut pris, ayant une blessure considérable à la tête. Les débris de sa petite armée regagnerent Calais comme ils purent.

En 1559, on commença à traiter de la paix; & les exploits de cette derniere campagne se réduisirent à peu de choses, quoique l'armée du Comte d'Egmont, qui s'avança sur les frontieres de Picardie, fût de trente-cinq mille hommes, que le Roi Philippe II en prît lui-même le commandement, & que sa présence eût attiré dans cette armée plusieurs grands Seigneurs Allemands, & des Princes des Maisons de Saxe & de Brunswick. Le Roi Henri II vint, de son côté, faire la revue de la sienne, qui se tint derriere la Somme. Le Duc de Guise la commandoit sous ce

Monarque, & le Duc de Nemours étoit à la tête de la cavalerie & de l'arriere garde.

Les Anglois avoient fait une descente dans la Basse-Bretagne. Ils s'étoient emparés du Conquet, & faisoient de grands ravages dans cette Province. Le sieur de Kersimon, Gentilhomme Breton, ayant rassemblé en peu de temps une troupe composée de quelques autres Nobles de cette Province & de leurs vassaux, défit & détruisit absolument toutes les troupes Angloises & Flamandes qui étoient débarquées, tua cinq à six cents hommes, fit le reste prisonniers, s'empara de quelques bâtimens de transport, & força même la flotte Angloise & Espagnole, qui menaçoit Brest, à prendre le large.

Le Vidame de Chartres, qui commandoit à Calais pendant que le Maréchal de Thermes étoit prisonnier, & le Seigneur de Mailly, Gouverneur de Montreuil, s'étoient concertés ensemble pour s'emparer de Saint-Omer. Leur entreprise échoua, faute de discrétion. Ce fut la derniere action ou tentative de cette guerre. L'Empereur Charles-Quint étoit mort en Espagne le 21 Septembre 1558. Le 15 Octobre suivant, on commença à tenir des conférences pour la paix à l'Abbaye de Cercamp, en Picardie. Pendant qu'elles

duroient, Marie, Reine d'Angleterre, mourut. L'on sait qu'elle ne laissa point d'enfans, quoiqu'elle eût épousé Philippe II Roi d'Espagne. La fameuse Elisabeth lui succéda. Philippe conçut l'espérance de l'épouser aussi; mais elle ne dura pas, & ses intérêts étant tout-à-fait séparés de ceux de l'Angleterre, il se détermina tout de bon à faire la paix. Le Maréchal de Montmorenci, de retour de la prison dans laquelle les Espagnols l'avoient retenu depuis la bataille de Saint-Quentin, y contribua beaucoup. Ce ne fut point à Cercamp que le traité fut signé, mais à Cateau-Cambresis. Elle ne fut nullement honorable à la France, mais, quoi qu'il en soit, elle termina la guerre; & c'est ici que finissent les Mémoires de Rabutin.

Ceux dont je vais rendre compte à présent ont été écrits précisément dans les mêmes temps que les précédens; cependant ils traitent de faits de guerre tout-à-fait différens. Dans les premiers, il est question de ce qui s'est passé sur les frontieres de Flandres, des Pays-Bas & de l'Allemagne, parce que, pendant presque tout le regne de Henri II, la compagnie de gens d'armes du Duc de Nevers, dans

laquelle servoit Rabutin, fut employée de ces côtés-là : mais dans les Mémoires de Boivin-du-Villars, que je vais extraire, il n'est parlé que de ce qui se passa en Piémont depuis 1550 jusqu'en 1558, attendu que le Maréchal de Brissac y commanda pendant ces huit années, & que Boivin, qui étoit son Secrétaire & son Aide de camp de confiance, ne le quitta pas durant ces campagnes.

Mémoires de Boivin-du-Villars.

Si les Mémoires de Rabutin & ceux de Boivin different par les faits, ils se ressemblent encore moins par le style & par la tournure. Rabutin est un bon & franc Gendarme, qui raconte avec naïveté les actions & faits de guerre auxquels il s'est trouvé en personne. Il ne cherche point à pénétrer dans les vûes des Généraux ; mais il s'applique à bien rendre les manœuvres & à en présenter un tableau fidele. Le second, au contraire, a peut-être vu plus de dépêches que de combats ; il a extrait fidélement toute la correspondance de son Général à la Cour, les représentations fréquentes que Brissac faisoit au Roi sur l'importance & les difficultés des entreprises qui lui étoient confiées ; il raisonne sur la conduite du Roi, du Connétable, des Favoris, des Ministres

Miniſtres & du Maréchal lui-même, au ſujet des affaires du Piémont. Ces Mémoires-ci ſont peut-être les premiers qui aient été faits dans ce goût. Ils font auſſi bien connoître, à certains égards, les intrigues de la Cour d'Henri II, que les événemens de la guerre de Piémont.

Comme tout roule ici ſur le Maréchal de Briſſac, il faut, avant tout, faire connoître ſa perſonne & les premiers traits de ſon Hiſtoire. Charles de Coſſé étoit d'une famille ancienne & illuſtre du Royaume de Naples, qui avoit ſuivi en Provence les Princes de la Maiſon d'Anjou, qui s'y étoient retirés après avoir régné ſur les Deux Siciles. Philippe de Commines parle de Jean de Coſſé, Grand Sénechal de Provence, comme d'un homme de mérite & qui avoit toute la confiance de ſon Maître, le bon Roi René d'Anjou. Le neveu de ce Jean de Coſſé fut Seigneur de Briſſac en Anjou, Grand Pannetier & Grand Fauconnier de France. Il ſuivit Charles VIII à la conquête du Royaume de Naples, & continua à ſe ſignaler dans les guerres du regne de Louis XII, & dans les premières de celui de François I : il eut deux fils, dont l'aîné eſt celui dont il eſt principalement queſtion dans les

Mémoires de Boivin-du-Villars; le second, dont il est aussi parlé dans ces Mémoires, dans ceux de Rabutin, & dans les Relations du siége de Metz, fut Artus de Cossé, Seigneur de Gonnor, qui devint aussi Maréchal de France, mais seulement en 1567. Leur mere, Charlotte de Gouffier, étoit fille d'Artus, Seigneur de Boisi, Grand Maître de France, qui jouit de la plus grande considération sous le regne de François I, & de Philippine de Montmorenci. Cette Dame fut Gouvernante des enfans du Roi François I, par conséquent de Henri II. En conséquence, le jeune Brissac parut de très-bonne heure à la Cour, sous les auspices de sa mere, de son grand-pere maternel, & de ses oncles. Sa figure & sa taille étoient charmantes, nobles & élégantes; on l'appeloit par excellence *le Beau Brissac*. Il avoit de l'esprit, & cette bravoure, qui étoit alors si commune dans la noblesse Françoise, que le plus ou le moins d'intelligence à la guerre, & ce sang froid réfléchi, qui est indépendant de l'audace & qui tient plus à l'esprit qu'au cœur, faisoient alors la seule différence remarquable entre les Officiers & les Gentilshommes François. Il fut d'abord

enfant d'honneur & puis premier Ecuyer du Dauphin François : il étoit plus âgé que lui de dix ans; & se sentant, en 1528, en état de faire la guerre (1), il obtint la permission de suivre le Maréchal de Lautrec dans une malheureuse expédition sur Naples, où la Noblesse Françoise se fit beaucoup d'honneur, mais qui n'apporta aucun profit à l'Etat. De retour en France, il continua de partager son temps entre la Cour & la guerre. Il fit, entre autres, une campagne en Piémont, pendant laquelle on secourut la ville de Queras, assiégée par le Marquis du Guast; il introduisit dans la place, y donna les plus grandes preuves de valeur, & força, par de vigoureuses sorties, les Espagnols à en lever le siége. Le premier Dauphin, auquel il étoit attaché, étant mort en 1536, il suivit, en la même qualité, le second, qui fut depuis Henri II, au siége de Perpignan. Tant s'en faut qu'il partageât l'imprudence & l'étourderie des Princes & Seigneurs François, qui se conduisirent si mal, qu'ils furent obligés de lever ce siége, car Brissac y fit au contraire également admirer sa valeur & sa

(1) Il avoit alors vingt-trois ans.

sageſſe ; il fut bleſſé au cou d'un coup de pique. Pendant le reſte des campagnes du Roi François I, il continua à ſe ſignaler à l'armée, commandant tantôt l'infanterie, tantôt la cavalerie légere, en qualité de Colonel Général.

En 1543, il ſauva, par une manœuvre de guerre très habile & très-hardie, la ville de Landrecies & toute l'armée du Roi, qui s'en étoit approchée pour en faire lever le ſiége. L'année ſuivante, il ſauva encore la ville de Luxembourg, & prit la petite ville d'Arlon; enfin, en 1545, il défit deux mille Anglois à Meure, près de Calais. Pendant les hivers, il revenoit à la Cour, & les charmes de ſon eſprit & de ſa figure le faiſoient autant aimer des Dames, que ſes talens militaires le rendoient cher aux Guerriers. Diane de Poitiers rendit, plus qu'aucune autre, juſtice au mérite du Comte de Briſſac; ce qui la détermina ſans doute à le lui avouer, c'eſt qu'entre autres bonnes qualités, il avoit celle d'être prudent & diſcret. Briſſac profita de cette bonne fortune avec tout le ménagement qu'il devoit à un Dauphin prêt à monter ſur le trône, & dont Diane de Poitiers étoit la Maîtreſſe déclarée : quoiqu'Henri eût quelque ſoupçon de cette

intrigue, il n'en conserva pas moins ses bonnes graces à la belle Diane & au beau Brissac. Dès qu'il fut monté sur le trône, il revêtit celui-ci, qui étoit déjà Chevalier de l'Ordre & Grand-Pannetier de France (charge qu'avoit possédée son pere), de celle de Grand-Maître de l'artillerie. L'année suivante, il fut envoyé en ambassade auprès de l'Empereur Charles-Quint. Enfin, en 1550, Diane de Poitiers, devenue Duchesse de Valentinois, trouva moyen de lui faire donner l'importante commission de Lieutenant-Général, ou Commandant en chef des troupes Françoises en Piémont; emploi honorable qu'il remplit avec gloire pendant plus de huit ans. Soit que la Duchesse voulût dissiper ablolument les soupçons du Roi, en écartant son Amant, ou qu'elle fût sincérement & uniquement occupée du soin de la fortune de Brissac, elle employa tout son art pour lui procurer le poste en question. Il étoit alors rempli par Jean Caraccioli, Prince de Melphe, autrefois Grand-Sénéchal du Royaume de Naples, qui avoit passé du service de l'Empereur Charles-Quint, à celui du Roi, & avoit été fait Maréchal de France en 1544; depuis ce temps, il commandoit les troupes Fran-

çoiſes en Piémont. Il étoit déjà vieux, & Diane de Poitiers penſa qu'en lui offrant une retraite telle qu'il pourroit la déſirer, on l'engageroit à quitter ſon commandement. Elle fit parler à un des fils du vieux Maréchal, qui étoit Abbé de Saint-Victor de Paris, & qui fut depuis Evêque de Troyes. L'Abbé, qui crut lui-même gagner quelque choſe à ce marché, ſe chargea de la négociation, & y réuſſit. Boivin-du-Villars nous apprend que le Connétable de Montmorenci ayant appris que cette affaire ſe traitoit, voulut la traverſer, à deſſein de procurer cette place à ſon neveu, le Seigneur de Châtillon-ſur-Loing, ſi connu depuis ſous le nom d'*Amiral de Coligny;* mais il s'y prit trop tard, l'arrangement étoit fait & agréé par le Roi. On prétend que le Connétable en garda toute ſa vie du reſſentiment contre Briſſac; il paroît, dans ces Mémoires, qu'ils n'eurent pas à ſe louer l'un de l'autre. Diane de Poitiers, pour que rien ne manquât au ſervice qu'elle voulut rendre à ſon protégé, engagea le Roi à lui conférer la dignité de Maréchal de France; ce Prince y conſentit, & Briſſac partit revêtu de ce titre; nouveau ſujet de dépit pour le Connétable.

En traverſant la Savoie, Briſſac apprit que le vieux Maréchal de Melphe étoit fort malade, mais que, voulant le voir avant que de mourir, il s'étoit fait tranſporter juſques à Suze : il ſe hâta d'y arriver, & reçut ſon dernier ſoupir, de ſorte qu'il prit poſſeſſion de ſon Gouvernement, ſans que perſonne pût lui le conteſter.

Henri II croyoit qu'il étoit de ſon intérêt de ſoutenir le Duc de Parme-Farneſe, petit-fils du Pape Paul III, que perſécutoit le ſucceſſeur de ce Pontife, appuyé par l'Empereur. La premiere inſtruction qu'avoit reçue Briſſac, étoit de faire paſſer des troupes à Parme; mais il étoit impoſſible que ce fût ni avec éclat ni par force, puiſqu'il eût été néceſſaire qu'elles traverſaſſent le Milanois, qui étoit occupé par les troupes Impériales, & avoit pour Gouverneur Don Fernand de Gonzague, Prince de Mantoue, qui avoit la réputation d'être un excellent Général, mais dur à ſes propres ſoldats, & barbare pour les ennemis qui lui tomboient entre les mains.

Briſſac, après y avoir bien réfléchi, ne trouva qu'un expédient, qui paroîtroit aujourd'hui bien extraordinaire & fort dangereux. Il avoit à ſes ordres cinq bandes

ou compagnies d'infanterie Italienne, qui avoient été conduites au service de France par Pierre Strozzi, Siennois, qui fut depuis Maréchal de France. Brissac déclara hautement qu'il avoit ordre de les licencier ; mais en même temps il fit entendre aux Officiers & aux Soldats, que s'ils vouloient se rendre à Parme & entrer au service du Duc Farnese, non seulement ils y seroient bien reçus & bien payés, mais qu'on leur donneroit de l'argent pour s'y rendre secrétement. La plupart profiterent de l'offre qui leur étoit faite, & le Duc de Parme auroit ainsi reçu un renfort considérable, si Ferdinand de Gonzague n'eût pas été averti de cette manœuvre. Il y mit obstacle d'une façon bien cruelle, car il fit massacrer tous les soldats réformés du service de France, qui voulurent traverser le Milanois : ainsi il n'arriva à Parme que ceux qui avoient pris leur route par les montagnes de Gênes & le pays que l'on nomme *la Garfagnane.* Le Roi avoit donné pour conseil & pour guide au Duc Octave, le brave Paul de la Barthe de Thermes, qui fut, quelques années après, Maréchal de France. Cet habile Militaire tira tout le parti possible du secours qu'il reçut des

bandes Piémontoises ; il défendit la Mirandole, qui étoit sous la protection de la France, aussi bien que le Parmesan, & força le Marquis Delmonte, neveu du Pape, à en lever le siége ; mais il ne le fit que pour se porter sur Parme. Alors Thermes repassa dans cette Capitale ; il y fut assiégé ; &, par bonheur, la mort du Marquis Delmonte, tué dans une sortie, disposa le Pape Jules III, son oncle, à désirer la paix ; car ce n'étoit que pour ce neveu qu'il avoit eu l'ambition de soumettre le Duché de Parme. Il envoya un autre de ses neveux Nonce en France : celui-ci fut bien reçu, & la paix se conclut enfin entre le Pape & le Roi ; mais cette négociation dura jusqu'à l'année suivante, temps où Thermes vint rejoindre le Maréchal de Brissac.

Revenons à ce que nous apprend Boivin-du-Villars de la conduite du Maréchal de Brissac en Piémont. Il fit d'excellens réglemens pour rétablir la discipline, qui étoit, depuis assez long-temps, négligée par les Officiers & les troupes Françoises du Piémont. A l'imitation de ce qui se pratiquoit chez les anciens Romains, il ordonna que les troupes feroient des promenades militaires ; que chaque jour

une partie des garnisons sortiroit de la place, armée de toutes pieces, &, marchant avec vîtesse, se rendroit à quelques lieues delà, où elle dîneroit, & reviendroit sans qu'il fût permis à aucun d'eux de s'arrêter en chemin pour se reposer. Il fit des réglemens séveres contre tous les excès dans lesquels les soldats pouvoient tomber, soit en vexant & pillant leurs Hôtes, violant ou séduisant les femmes & les filles, allant à la maraude, volant leurs camarades, se querellant & se battant entre eux mal à propos. Il infligea des supplices & des peines, ou des amendes proportionnées à chaque genre de fautes. Il condamnoit à mort pour les plus graves; mais pour d'autres, il faisoit tenir les soldats, pendant un certain nombre d'heures, à cheval sur un canon avec des boulets aux pieds; enfin toutes les peines pécuniaires étoient appliquées à un Hôpital qu'il avoit établi pour le soulagement des soldats malades ou blessés.

Après avoir ainsi mis son armée en haleine, Brissac la fit entrer en campagne en s'emparant de la ville de Quiers. Le brave Montluc, Gentilhomme Gascon, dont nous avons les Mémoires, & qui, long-temps après, parvint à l'honneur

d'être Maréchal de France, força, par une attaque imprévue, cette ville à capituler; en même temps celles de Lance & de S. Damien, & quelques petits châteaux furent emportés. Les François entrerent dans Casal, qui étoit tout ouvert, & Montluc entreprit de fortifier cette place & de s'y maintenir. Ferdinand de Gonzague abandonna le siége de Prague, pour venir s'opposer à ces conquêtes; mais le Maréchal & Montluc sut l'arrêter. Ces nouvelles étant parvenues à la Cour, causerent beaucoup de satisfaction, & firent infiniment d'honneur à Brissac; mais il ne fut pas si heureux à faire agréer une proposition politique qu'il crut devoir faire au Conseil du Roi. Le Duc de Savoïe s'étant déclaré pour l'Empereur contre la France, avoit perdu tous ses Etats; le Roi y entretenoit une armée dont Brissac même étoit le Général. Il gouvernoit le Piémont & pouvoit le traiter en vrai pays de conquête; mais, trop sage & trop juste pour abuser de ses droits, & sentant bien qu'il n'étoit pas de l'intérêt du Roi de l'épuiser & de le ruiner, il s'y faisoit aimer encore plus qu'il ne s'y faisoit craindre. Le Duc de Savoie, instruit de cette façon de penser

du Maréchal, lui envoya fecrétement de Gênes un Gentilhomme chargé de lui faire entendre que fi le Roi vouloit bien lui rendre fes bonnes graces, il fe détacheroit abfolument du parti de l'Empereur; qu'il donneroit, pour places de fûreté, fes principales villes, dans lefquelles il confentiroit de recevoir garnifon Françoife; qu'il leveroit dans fes Etats de nouvelles milices qu'il emploieroit uniquement au fervice de la France, & avec lefquelles il aideroit le Roi à s'emparer du Milanois. Briffac crut que ces propofitions étoient de nature à être agréées; il penfa qu'on pourroit tirer un bien plus grand parti d'un pays que fon Souverain même livreroit à la France, que de peuples contraints à fervir contre la volonté & les intérêts d'un Prince qui leur étoit cher. Il écrivit donc à la Cour & confeilla d'accepter ces offres; il propofa même de refter en Piémont, réduit au fimple commandement des troupes, en remettant au Duc de Savoie le gouvernement de fes Etats. Henri II, qui tenoit de fon pere François I quelques fentimens de franchife & de générofité, étoit difpofé à être de l'avis de Briffac & à lui en favoir gré; mais le Connétable de Montmorenci &

le Cardinal de Lorraine, ennemis du Maréchal & de la Duchesse de Valentinois, sa protectrice, vouloient empêcher tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Ils l'emporterent dans le Conseil du Roi, sur l'avis du Monarque même : on répondit à Brissac, que puisque les troupes du Roi occupoient le Piémont en entier & pouvoient s'y soutenir, il n'étoit pas nécessaire de rétablir dans ses droits le Souverain de ce pays. On juge bien que le Duc de Savoie fut au désespoir de n'avoir pu obtenir une réponse plus favorable. Il ne survécut pas bien long-temps à cette mortification, & eut pour successeur son fils, qui commandoit avec gloire les troupes de Charles-Quint, & qui ne rentra dans ses Etats qu'à la fin du regne d'Henri II, & en vertu du traité de Cateau - Cambresis.

Brissac continua de faire de petites conquêtes du côté du Montferrat, malgré les efforts de Fernand de Gonzague. Celui-ci ayant fait passer à Asti trois cents cavaliers Hongrois, qui faisoient partie d'un corps de troupes de cette Nation que Charles-Quint avoit envoyé en Italie, Brissac les fit attaquer par trois cents hommes d'armes & autant d'Ar-

quebusiers de sa compagnie, à la tête desquels étoient Vassé, Chepy, & Biron. Les Hongrois furent si complétement défaits, qu'il n'en resta pas un seul. L'armure de ces cavaliers étrangers parut si extraordinaire, que le Maréchal en envoya quelques-unes au Roi François I, pour la lui faire connoître. Du Villars nous apprend que leurs casques, leurs targes ou boucliers étoient couverts de lames d'argent; que leurs lances étoient longues & creuses, dorées & marquetées, & ayant au bout un fer d'un pied de long; qu'ils avoient sur la tête un fer qui leur tomboit sur le nez, & se haussoit & se baissoit, dit-il, comme la crête d'un coq d'inde. Malgré ce ridicule accoûtrement, ils étoient très-braves & sur-tout bons cavaliers.

Les progrès que le Maréchal faisoit dans le Montferrat déplaisoient fort à la Marquise douairiere de cette Province, qui faisoit sa résidence dans la ville de Trino; elle étoit de la Maison royale de France, & la derniere de la branche d'Alençon. Elle crut que le respect que l'on devoit à son nom & à sa naissance, l'autorisoit à écrire avec hauteur à un Général François. Elle manda donc à Brissac qu'elle étoit fort étonnée qu'il eût aussi

peu de considération pour un pays dont elle avoit été la Souveraine, & dont sa fille étoit devenue l'héritiere. Mais Brissac, qui savoit mieux que personne concilier les égards que méritoient les Dames en général, & celles du sang Royal de France en particulier, avec les véritables intérêts du Roi, lui répondit, dans la forme la plus respectueuse, qu'elle ne devoit s'en prendre qu'à elle-même, si le Général d'une armée Françoise étoit obligé d'user de quelques précautions & d'un peu de violence pour s'assurer de son pays & de ses sujets ; mais qu'ayant marié sa fille unique à Ferdinand de Gonzague, Duc de Mantoue, Général de l'Empereur, & ayant introduit les troupes Impériales dans presque toutes ses villes, les François ne pouvoient regarder le Montferrat que comme un pays ennemi ; & que tout ce que l'on pouvoit faire, c'étoit d'avoir pour sa propre personne les plus grands ménagemens. La Princesse n'avoit rien à répliquer à ce raisonnement, & la guerre continua dans le Montferrat. La bravoure & l'intelligence du Maréchal & de ceux qui le secondoient, & la bonne discipline qu'il avoit établie dans son armée, firent bientôt

du bruit en France. Le Roi en parla avec tant d'éloges, que les jeunes Princes & Seigneurs les plus diſtingués & les plus braves de la Coûr d'Henri II, s'animerent les uns & les autres, & formerent la résolution d'aller prendre leur part des lauriers que cueilloit Briſſac. Ils en demanderent permiſſion au Roi, qui, applaudiſſant à leur zele, donna ſon agrément à ce voyage, & ſe chargea d'écrire lui-même au Maréchal que le Prince de Condé, le Duc de Nemours (Savoie), le Prince d'Aumale, & le Marquis d'Elbeuf, de la Maiſon de Lorraine, Montmorenci, fils du Connétable, la Rochefoucault-Randan, & pluſieurs autres jeunes gens du premier rang partoient en poſte pour le joindre; qu'ils comptoient former leurs équipages en Piémont, & étoient réſolus de combattre par-tout où il jugeroit à propos de les employer. Quelque flatteuſe que fût pour lui la démarche des Princes & la lettre du Roi, il en fut plus embarraſſé que ſatisfait. Il ſentit que cette volée de jeunes Seigneurs auroit beſoin d'être retenue, ſans quoi elle ſe haſarderoit à quelques entrepriſes inconſidérées, dont les conſéquences pourroient être funeſtes; que d'ailleurs il

ſeroit

seroit obligé de leur fournir lui-même des équipages convenables à leur rang ; ce qui seroit fort à charge au pays, où les bons chevaux étoient déjà fort rares. Cependant il n'étoit pas possible de paroître craindre une si belle visite ; le Maréchal se prépara à les bien recevoir, & à les traiter, en apparence, aussi bien que Gonnor son frere, qui arriva un peu avant eux avec un équipage de guerre convenable, & vint joindre Brissac à Carmagnoles. Les deux freres y étoient encore, lorsqu'ils apprirent en même temps & l'arrivée des Princes & les projets qu'ils avoient déjà conçus, & qui justifioient bien les craintes du Maréchal. On leur avoit dit que la petite ville de Saint-Damien, prise peu auparavant par Vassé qui y commandoit, étoit menacée par le Duc de Mantoue ; aussi-tôt ils résolurent tous de se jeter dans cette place, & de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité, quoiqu'elle fût mauvaise & mal fortifiée. Ils alloient plus loin ; & sachant que la ville d'Asti n'étoit pas éloignée de là, ils comptoient la surprendre, tandis qu'ils attireroient l'attention de Fernand de Gonzague du côté de Saint-Damien. Brissac étoit trop bon homme de guerre & trop

expérimenté, pour ne pas ſentir tous les inconvéniens de ce brillant projet, dans lequel les Princes & les Seigneurs ſe ſeroient compromis, ſans rendre aucun ſervice vraiment eſſentiel. Il ſe hâta de revenir à Turin ; &, après avoir reçu ces jeunes Seigneurs avec la diſtinction qu'ils méritoient, il leur enjoignit d'attendre qu'il ſe préſentât quelque occaſion d'employer utilement leur valeur pour le ſervice du Roi. Cette bouillante jeuneſſe fut aſſez mécontente d'un pareil ordre ; ils en murmurerent d'abord tout bas, enſuite un peu plus hautement. Ils voyoient que le Maréchal tenoit, avec ſes anciens Officiers, des conſeils auxquels on ne les appeloit pas. Les amuſemens & les plaiſirs de toute eſpece que leur offroit la ville de Turin, ne les rendoient que plus ardens à demander de marcher à l'ennemi. Enfin le Prince de Condé, comme le premier d'entre eux, ſe chargea de porter la parole au Maréchal. Il mêla dans ſes plaintes ſur l'oiſiveté dans laquelle on les laiſſoit languir, des reproches ſur ce que le Maréchal ne ſe joignoit jamais à eux dans leurs divertiſſemens, & que même il avoit négligé de leur faire aucune viſite. Briſſac répondit à ces plaintes avec autant de

dignité que de politesse. Il ne leur cacha pas qu'ayant été envoyés en Piémont pour s'instruire sous lui dans le grand Art de la guerre, ils devoient commencer par s'accoutumer à la subordination ; que pour lui, l'attention qu'il devoit donner à l'administration d'une grande Province & à la conduite de l'armée, ne lui permettoit pas de perdre son temps ou en complimens ou en divertissemens ; que c'étoit à eux, qui étoient plus jeunes que lui, à exécuter ce qu'il leur ordonneroit, & à s'amuser en attendant ; qu'au reste, l'occasion de combattre ne seroit pas longtemps différée. Effectivement, il leur fit aussi-tôt confidence d'une entreprise qu'il méditoit. Il avoit ménagé une intelligence dans la petite ville de Saint-Balein, & il étoit persuadé que si elle étoit emportée d'un coup de main, tous les projets des ennemis sur Saint-Damien seroient dérangés, & la moitié de l'armée de Don Fernand entiérement coupée & aisée à détruire. Il ajouta au Prince de Condé, que s'il ne comptoit aussi essentiellement qu'il le faisoit sur sa valeur & sur celle des jeunes Seigneurs qui l'accompagnoient, il n'auroit jamais osé former un tel projet, mais que c'étoit l'occasion

pour laquelle il les réservoit. Cette espérance fit sur le champ oublier tous les sujets de plaintes que cette jeune Noblesse avoit formés contre le Maréchal : le Prince de Condé, en l'embrassant, le pria d'oublier leurs murmures & de compter sur leur attachement. Brissac, après leur avoir répété les propos les plus honnêtes, leur demanda le secret, du moins jusqu'au lendemain matin qu'il les feroit partir avec des détachemens assez forts pour les soutenir dans cette entreprise : mais il s'étoit précautionné contre leur indiscrétion, ayant dès le moment fait fermer les portes de la ville. En effet, les jeunes Seigneurs, en quittant le Maréchal, ne manquerent pas de répandre qu'ils étoient chargés d'une entreprise délicate, qu'ils devoient exécuter dès le lendemain ; ce qui prouva la prudence de Brissac, qui, le jour suivant, les voyant partir, leur souhaita un heureux succès, & leur recommanda d'être une autre fois plus discrets. Cependant si cette brillante jeunesse n'avoit pas encore appris à se taire, du moins savoit-elle bien agir. Elle se réunit en chemin à divers corps de troupes, auxquels le Maréchal avoit donné ordre de se trouver, à point nommé,

ſur leur route. Ayant composé ainſi une petite armée, ils arriverent devant Saint-Balein, &, malgré la réſiſtance que firent dans ce village huit ou neuf cents hommes d'armes Impériaux qui y étoient retranchés, les François s'en emparerent & tuerent ou enleverent tout ce qui s'y trouva. Deux Enſeignes de troupes ennemies voulurent ſe défendre dans une groſſe tour qui ſervoit de clocher à une Abbaye; mais les volontaires y mirent le feu, en tuerent quelques-uns, & forcerent les autres à ſe rendre. Les François ne perdirent, dans cette affaire, que quatre hommes & un ſeul Officier. Gouffier-Bonnivet y fut légérement bleſſé.

Le Prince de Condé, content de s'être ſignalé dans cette premiere expédition, voulut, auſſi-tôt après, retourner en France, & le Maréchal ne put l'en diſſuader; mais les autres Princes & Seigneurs, ſentant tout le prix des inſtructions d'un Général tel que Briſſac, reſterent ſous ſes ordres juſqu'à l'année ſuivante. Ils furent occupés à différentes expéditions qui toutes réuſſirent, & le Montferrat fut entiérement ſoumis à la domination du Roi. D'ailleurs le Maréchal diſſipa pluſieurs conſpirations faites par

les partisans de l'Empereur & du Duc de Savoie, pour rentrer en possession des places qu'on leur avoit enlevées. Entre autres, sa vigilance assura à la France le Comté de Saluces; en même temps ses soins s'étendoient jusqu'à empêcher que le pays ne fût ruiné & dévasté; il sentoit combien il étoit nécessaire de ne pas priver les troupes du Roi des subsistances qu'elles pouvoient en tirer.

La guerre devenant plus vive sur les frontieres de la Champagne, Brissac reconnut qu'il ne pouvoit plus long-temps retenir de jeunes & vaillans Princes & Seigneurs qui alloient être à portée de se distinguer sous les yeux du Roi même. Il fut donc le premier à faire repasser en France le Duc de Nemours, celui d'Aumale, le Marquis d'Elbœuf, Bonnivet, & même Gonnor; il les recommanda aux bontés de Sa Majesté, & rendit le témoignage le plus favorable de leur valeur & de leur conduite.

Pour le consoler de leur perte & de celle de quelques hommes d'armes qui les suivirent, il reçut un renfort de deux mille Suisses, & soutint la guerre & la réputation des armes Françoises pendant toute la campagne de 1552. Il assiégea

& prit la ville & la citadelle de Lance, & défit le Marquis de Pescaire qui vouloit y jeter du secours. Le brave Vassé empêcha une seconde fois qu'on ne reprît Saint-Damien. La famille de Birague, Milanoise, mais attachée à la France, l'engagea à tenter une entreprise sur le Château de Milan, & peu s'en fallut qu'elle ne réussît; car Brissac & ses confidens la conduisirent avec toute l'adresse, la prudence & la valeur possibles; mais elle échoua malheureusement. Cependant elle détourna l'attention du Duc de Mantoue, donna lieu de secourir la Mirandole, qui restoit aux François au centre de l'Italie, mais qui étoit toujours assiégée par les Impériaux. Brissac termina glorieusement la campagne par la prise des postes de Bra & de Carde, des villes de Busque & de Verrue, & enfin de celles d'Albe & de Cressentin. Pendant l'hiver suivant de 1552 à 1553, Don Fernand de Gonzague revint en forces pour reprendre Albe; mais la vigilance du Maréchal fit échouer ce projet.

Durant ce même hiver, le Maréchal empêcha qu'un des Officiers qui le secondoit avec le plus de zele, de valeur & de succès, ne fût privé du fruit de ses services. Le Roi ayant appris qu'il pou-

voit disposer du domaine utile & du revenu de la ville de Lance, dont le Maréchal s'étoit emparé, en fit don à la Fayette, Officier d'un mérite distingué, mais qui n'avoit point servi en Piémont. Le Maréchal l'ayant su, écrivit au Roi, & lui représenta qu'il étoit plus juste de récompenser par un pareil bienfait ceux qui avoient fait la guerre dans le pays ; &, malgré les sollicitations du Connétable & du Cardinal de Lorraine, il obtint cette grace pour Gouffier-Bonnivet.

Le retour du printemps & de la belle saison ayant rendu les opérations de la campagne plus aisées, le Maréchal fit la revue de son armée, qui se trouva forte en infanterie de huit mille tant François qu'Italiens, & de trois mille Suisses, & en cavalerie de douze à quinze cents chevaux, tant hommes d'armes que cavalerie légere & arquebusiers à cheval. Ce fut avec ces troupes qu'il marcha à Céva. Il investit cette place, dressa ses batteries contre elle, & après l'avoir pressée vivement pendant plusieurs jours, il obligea le Capitaine & la garnison à capituler. Après avoir suffisamment pourvu à la sûreté de cette place, le Maréchal pensa à s'approcher de Savone & de la

côte de Gênes ; mais il ne put le faire sans essuyer un combat au passage de la Sture : il en sortit avec avantage, & se trouva en état de réduire un Château nommé *Cortemille*, qui n'est qu'à six milles de Savone. Il y laissa pour Gouverneur un brave Officier nommé *Duplessis - Richelieu*, & s'étant encore assuré de quelques Châteaux, au moyen desquels il pouvoit, à son gré, protéger ou interrompre la communication de Gênes à Nice, il fit sa retraite sur Carmagnoles. Pendant ce temps-là, Don Fernand menaçoit Villa-Nova-d'Asti : aussi-tôt le Maréchal, s'étant rapproché de l'intérieur du Piémont, marcha de ce côté-là, & se prépara à livrer bataille au Duc de Mantoue. Déjà ses dispositions étoient faites & les armées étoient en présence, lorsque Fernand de Gonzague, sans doute effrayé de la bonne contenance des François, jugea à propos d'éviter le combat & de se retirer. Il proposa même une treve de quarante jours, & une conférence, sous prétexte que l'Empereur étoit en négociation de paix avec le Roi de France. Comme la nouvelle n'étoit pas tout-à-fait fausse, Brissac agréa sa proposition. L'entrevue se passa magnifiquement & amiablement ;

mais, pendant ce temps, le Général Italien réapprovisionna les places de Quieras & de Vulpian, qu'il étoit important pour lui de conserver. Au bout des quarante jours, Brissac ne pouvant plus douter que la guerre ne devînt plus forte que jamais entre le Roi son Maître & l'Empereur, la recommença aussi de son côté, prit la ville de Camerana, & en détruisit le Château. Gonzague menaçant toujours Saint-Damien, Montluc s'empara du Château de la Cisterne, & força, par cet exploit, Don Fernand à s'éloigner de cette ville, dont la conquête étoit l'objet de tous ses soins. Enfin la campagne de 1553 finit encore de la façon la plus glorieuse pour Brissac. Il forma une entreprise contre Verceil, belle & grande ville de la dépendance du Milanois, mais dont le Duc de Savoie avoit été mis en possession par un Duc de Milan, dont il avoit épousé la fille. Comme on croyoit cette place très-forte, parce qu'elle étoit presque entiérement entourée de la riviere de Sesia, & qu'elle étoit d'ailleurs défendue par un fort Château, le Duc de Savoie avoit renfermé une partie de ses effets les plus précieux dans un beau Palais qu'il y occupoit quelquefois en temps de

paix. Mais Brissac avoit trouvé moyen de se procurer dans la place une intelligence qui le mit parfaitement au fait des endroits foibles & des moyens de la surprendre. Le Maréchal, après s'être bien assûré de la vérité de ces avis, prit, de son côté, des mesures sages & bien combinées, au moyen desquelles il se trouva, malgré quelques accidens qui retarderent sa marche, en état d'attaquer, avant le jour, tout à la fois les deux portes de la ville, & de les enfoncer sans que les ennemis pussent rompre les ponts ni même les lever. La garnison étonnée ne put opposer qu'une foible résistance ; le Gouverneur pour le Duc de Savoie, nommé *Chatelard*, fut tué avec quatre vingts hommes de sa garnison; le reste se retira dans la citadelle. Le Maréchal espéroit réduire cette forteresse avec le canon de la ville même ; qui malheureusement se trouva en très mauvais état. Il vouloit aussi ménager Verceil, comme il avoit fait toutes les autres places du Piémont dont il avoit fait la conquête ; mais les mesures qu'il avoit prises pour être averti à temps des mouvemens de l'ennemi, l'ayant instruit qu'il marchoit à dessein de l'empêcher, s'il étoit possible, de réduire cette citadelle, le for-

cerent à se retirer après s'être emparé de toutes les richesses qui appartenoient au Duc de Savoie. Le butin fut considérable, mais le pillage se fit en bon ordre, aussi bien que la retraite, car le Maréchal de Brissac donna, dans son siecle, peut-être le premier exemple d'une armée parfaitement disciplinée.

Pour se dédommager de n'avoir eu qu'un demi-succès dans son entreprise sur Verceil, il s'empara de Valfreniere & de quelques autres petites places qui le mirent à portée de faire, au commencement de la campagne suivante, le siége d'Yvrée. Mais avant que de parler de ses exploits pendant la campagne de 1554, il faut dire un mot des tracasseries qu'il éprouva dans sa correspondance avec la Cour, particuliérement de la part du Connétable de Montmorenci. Il ne cessoit de se plaindre de ce que les troupes n'étoient pas exactement payées ; ses représentations étoient quelquefois un peu vives ; il les adressoit au Connétable, & celui ci lui répondit un jour : Qu'il croyoit ses plaintes d'autant plus mal fondées, qu'il étoit persuadé que si les Officiers de l'armée Françoise en Piémont ne recevoient pas exactement leurs appointemens,

ils savoient bien s'en indemniser en vexant les peuples. Brissac fut d'autant plus sensible à ce reproche, qu'il étoit moins mérité. Il écrivit au Roi pour s'en plaindre, & déclara qu'il ne vouloit plus correspondre avec le Connétable, demandant à traiter directement avec son Souverain. Non seulement Henri II ne le trouva pas mauvais, mais il lui écrivit des lettres remplies de bontés, dans lesquelles il convenoit que les propos du Connétable étoient également injustes & offensans, & ajoutant qu'il pouvoit être assuré que lui, Roi, se chargeoit de lui procurer toutes les satisfactions qu'il pouvoit désirer. Une preuve certaine qu'Henri II pensoit ce qu'il écrivoit, c'est que, peu de temps après, le Connétable étant sérieusement tombé malade, le Roi fixa son choix sur Brissac pour le remplacer. Il le lui écrivit même, à ce que nous assure Boivin-du-Villars : cependant Montmorenci revint en santé, & non seulement il survécut long-temps au Maréchal de Brissac, mais il se montra toujours son ennemi & jaloux de ses succès & de son mérite, & lui fit refuser, tant qu'il put, les secours qui lui étoient nécessaires.

Le Maréchal auroit poussé plus loin ses

conquêtes que Valfreniere, si les Espagnols fussent restés occupés à contenir le Maréchal de Strozzi, qui se trouvoit au milieu de l'Italie avec un corps de troupes au service de France; mais malheureusement Strozzi essuya un échec; & les réjouissances que les Impériaux firent à ce sujet, apprirent à Brissac cette fâcheuse nouvelle. Elle ne l'empêcha pas de faire enlever par Bonnivet quelques petits châteaux, tels que Villeneuve de Montdevis, la Trinité, & Saint-Alban. Strozzi s'étoit retiré à Sienne, belle & grande ville de la Toscane, qui tenoit pour la France. Ayant reçu de nouveaux renforts, il se trouva en état de rentrer en campagne : il fut battu encore une fois, & il n'eut plus d'autre espérance que de conserver Sienne à la France, encore falloit-il pour cela qu'il fût secouru; il s'adressa pour cet effet au Maréchal. Brissac ne demandoit pas mieux que de lui envoyer du secours, mais il devoit en obtenir l'agrément du Roi; il en écrivit en Cour. Après que l'affaire eut été bien agitée dans le Conseil du Roi, il fut décidé que le secours demandé ne seroit point accordé. Brissac, très-affligé de ne pouvoir rendre ce service à l'Etat, chercha cepen-

dant à poursuivre ses conquêtes, & à s'approcher, le plus près qu'il pourroit, du Milanois. Dans cette vûe, ce fut Yvrée qu'il résolut d'assiéger. C'est une assez grande ville, Capitale d'un petit pays que l'on appelle le *Canavese ;* elle est traversée par la riviere de la Doire, & dominée par un château que l'on appeloit *Malvoisin.* Quoique cette citadelle parût, étant située sur un roc escarpé, difficile à prendre, cependant on s'en empara d'abord avec assez de facilité. La ville se défendit mieux. On employa six jours à se mettre en état d'en battre les murailles, & ce ne fut que deux jours après les avoir foudroyées que l'on se prépara à monter à l'assaut. Tout étoit prêt pour le donner, lorsque la ville demanda à capituler. Le Maréchal, conformément à son caractere & à son usage, traita la garnison & les habitans avec indulgence & générosité. Après avoir laissé seulement trois jours de repos à son armée, Brissac se porta sur le fort de Masin, qu'il assiégea & qu'il prit ; mais il eut le désagrément de voir blesser dangereusement, sous ses yeux, le brave Biron, qui commandoit l'artillerie à ce siége. Les soins de Maître Nicolas, Chirurgien du Maréchal, sau-

verent la vie à ce jeune & excellent Officier : il continua son service avec gloire, mais il resta boiteux jusques à la fin de ses jours, qui furent encore très-longs, car il ne mourut qu'en 1592. C'est le premier Maréchal de Biron : j'aurai occasion d'extraire ses Mémoires dans la suite.

Le Maréchal, s'étant encore emparé d'un bon nombre de petites villes & châteaux, se trouvoit le maître d'un grand pays ; d'où il pouvoit tirer d'abondantes subsistances pour son armée, entre autres, du Val-d'Aost, province appartenante au Duc de Savoie, mais qui avoit des alliances, & étoit, en quelque façon, sous la protection des Cantons Suisses. Ceux-ci, qui avoient des troupes dans l'armée du Maréchal, lui envoyerent des Députés, pour se plaindre de ce qu'il vouloit s'emparer du pays de leurs alliés. Brissac, avec sa sagesse ordinaire, répondit que le Duc de Savoie étant ennemi de son Maître, il devoit s'assurer de ses sujets ; mais que, s'ils vouloient se conduire en vrais amis des François, il les traiteroit en alliés des Suisses. Les habitans du Valais, qui se gouvernoient en République libre, & étoient intimement alliés des Suisses ; se firent aussi recommander,

voyant

voyant que l'armée Françoise approchoit de leur pays. La réponse fut, qu'on ne leur demandoit qu'une parfaite impartialité entre le Roi de France & ses ennemis. Enfin le Maréchal fit fortifier le bourg de Santia, d'où il pouvoit se porter dans le Milanois : alors nouvelles représentations des Suisses, qui dirent que leurs troupes ne pourroient le suivre s'il entroit dans cette province, attendu qu'ils avoient des capitulations avec le Duc de Milan, qui ne le leur permettoient pas. La réponse fut, qu'il n'y avoit plus de Duc de Milan ; que l'Empereur s'étoit injustement emparé de ce Duché ; que si quelqu'un y avoit de justes droits, c'étoit le Roi de France, & que les Suisses pouvoient bien servir Henri II dans le Milanois, comme ils y avoient plusieurs fois servi le Roi François I, son pere. Cette réponse en imposa aux Suisses, & ils eussent suivi le Maréchal aussi loin qu'il auroit voulu, si le Conseil de France ne s'y étoit opposé. Mais Brissac reçut des ordres précis du Roi de rentrer en Piémont après avoir fortifié Santia. Il vit bien que c'étoit l'effet d'une cabale qui lui étoit contraire. Il ne put faire autre chose, que d'achever de soumettre tous

les Etats du Duc de Savoie, & le Montferrat, dont le Duc de Mantoue avoit épousé l'héritiere. La Capitale de ce pays étoit Casal ; le Maréchal avoit cru pouvoir la laisser en arriere, en se portant en force du côté du Milanois : mais alors il résolut de l'assiéger, & il vint à bout de le prendre, quoique la ville fût fortifiée & dominée par une bonne citadelle. Il y arriva par plusieurs marches combinées, dont il avoit gardé le secret aux Seigneurs mêmes qui l'avoient accompagné, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés tout près de la place ; alors il les invita à le seconder. Bonnivet & Montmorenci-Damville s'y conduisirent si bien, que la ville fut prise; les habitans n'eurent qu'à se louer de la modération du Maréchal. On ne s'empara que des munitions de guerre & de l'argent comptant appartenant à Fernand de Gonzague & aux Espagnols. Le Gouverneur & une partie de la garnison se retirerent dans la citadelle, & on s'occupa aussi-tôt des moyens de l'assiéger. Le Maréchal fit venir pour cela de l'artillerie & des munitions de guerre de Turin. Le siége dura assez long-temps, & on ne put parvenir à battre le corps de la place, qu'après s'être emparé successivement d'un retran-

chement, de quelques ravelins, & de plusieurs pieces de fortifications qui l'entouroient. Enfin le Capitaine Espagnol *Salines* demanda à capituler, & le Maréchal consentit à lui accorder des conditions assez honorables, suivant son usage, qui étoit fondé sur ce qu'il y a beaucoup plus d'avantage à s'emparer promptement d'une belle & grande ville, qu'à pousser à bout & à massacrer les garnisons.

Après ces conquêtes, le Maréchal vouloit encore s'emparer d'Asti; & s'il y eût réussi, il ne fût rien resté aux ennemis du Roi entre le Milanois & la France. Mais il demandoit des secours, ne fût-ce que pour se maintenir dans cette grande étendue de pays. On les lui promit d'abord, ensuite on différa, enfin on finit par lui déclarer nettement qu'on ne les lui accorderoit pas. On alla plus loin, & on lui proposa de ne conserver que quelques places, avec le peu de troupes qu'il avoit; de ravager le reste du pays, & de se retirer par delà les monts; mais il s'en fallut de beaucoup qu'il consentît à prendre un parti aussi honteux; il n'en reçut pas même la proposition sans colere: il répondit qu'il ne pouvoit supporter l'idée de ravager & de détruire un pays dans lequel il avoit

commandé pour le ſervice du Roi; qu'il l'avoit ménagé afin qu'il fût toujours en état de nourrir l'armée Françoiſe, quand même on lui refuſeroit ce qu'il demanderoit; que moyennant cela, il pouvoit encore heureuſement s'y ſoutenir: il s'y ſoutint en effet, & ſe prépara même à faire une nouvelle campagne en 1555.

L'année précédente, il avoit eu avec le Duc de Guiſe une diſpute très-vive, dont le ſujet ſembloit devoir le réconcilier avec le Connétable de Montmorenci, mais ce ne fut pas pour long-temps. L'on ſe ſouvient de ces Seigneurs François, qui, en 1551, étoient venus en Piémont apprendre la guerre ſous lui. Le Prince de Condé étoit retourné en France auſſi-tôt après l'expédition de Saint-Balein. Le Duc de Nemours y étoit reſté un peu plus long-temps; mais le Duc d'Aumale ayant fait la campagne entière de 1552, il fut, en 1553, nommé Colonel-Général de la cavalerie en Piémont; cependant à la fin de cette même année il étoit repaſſé en France, & n'étoit point retourné en Piémont. Briſſac, après l'avoir invité pluſieurs fois à venir remplir ſes fonctions, voyant qu'il s'y refuſoit, prit, conformément au bien du ſervice, la réſo-

lution de donner son emploi à un autre. Ce ne fut assurément point l'envie de faire sa cour qui le détermina dans ce choix ; car il le fit tomber sur le fils d'un homme qui ne l'aimoit ni ne le ménageoit ; ce fut Montmorenci-Damville, second fils du Connétable. Il manda au Roi, que depuis trois ans il n'avoit qu'à se louer de l'assiduité, de la bravoure, & de l'intelligence avec lesquelles s'étoit conduit ce jeune Seigneur ; qu'il s'étoit trouvé à toutes les affaires ; qu'il méritoit les premieres récompenses & les plus grandes distinctions qu'on pût accorder à un homme de son rang & de son âge. Le Duc de Guise, tout-puissant alors en France, regarda comme une insulte que l'on faisoit à son frere, le refus de lui laisser porter un titre dont il ne vouloit plus remplir les fonctions. Il jeta feu & flamme contre le Maréchal, pendant que le Connétable lui écrivit pour le remercier, l'assurant qu'il vouloit être dorénavant son ami. Brissac, qui les connoissoit bien tous les deux, répondit au Connétable que ce qu'il avoit fait n'étoit point un trait de politique, qu'il avoit voulu rendre justice à Damville, qu'il aimoit & estimoit depuis qu'il le connoissoit. Quant au Duc de Guise, il

lui répondit si vertement, que le Prince Lorrain porta au Roi des plaintes sérieuses d'une lettre dans laquelle il se prétendit insulté. Quoiqu'Henri II estimât Brissac, & que la fermeté de son caractere même ne lui déplût pas, par ménagement pour son favori, il tenta la voie de la négociation, & voulut engager le Maréchal à faire quelques excuses, ou du moins à désavouer la lettre qu'il avoit écrite. Il ne put y réussir, le Maréchal tint bon, & refusa de plier. Enfin Henri II finit cette querelle, en déclarant que Brissac étoit un Officier nécessaire à ménager. Ne savez-vous pas, disoit le Roi (si l'on en croit Boivin-du-Villars), quels propos se sont tenus derniérement à la table de l'Empereur. » On disoit à ce Prince qu'il me » surpassoit en infanterie & en cavalerie. » Il est vrai, répondit l'Empereur, que je » surpasse le Roi de France de beaucoup » en infanterie, ayant à mon comman- » dement tout ce que peuvent fournir de » Soldats l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne » & les Pays Bas; mais la France me sur- » passe en cavalerie, ayant, outre sa cava- » lerie légere, cinquante mille Gentils- » hommes toujours prêts à monter à » cheval, & très-affectionnés à leur Roi,

» qu'ils regardent comme une Divinité. Si » j'avois, ajouta l'Empereur, de pareilles » forces à mon commandement, & un » Briſſac pour ſeconder mes deſſeins, je » me ferois Monarque du Monde. Si donc » mes ennemis, continuoit le Roi, l'ont » en telle eſtime, que dois-je donc faire » pour lui, d'autant qu'il eſt ma créature » particuliere & bien aimée «?

La campagne de 1555 fut une des plus pénibles, & en même-temps des plus glorieuſes qu'ait faites le Maréchal de Briſſac. Le jeune Duc de Savoie, qui ſervoit ſi bien l'Empereur à la tête de ſes armées, l'ayant preſſé de s'occuper du ſoin de le rétablir dans ſes Etats, Charles-Quint ne put lui refuſer de faire pour lui quelques nouvelles diſpoſitions, & de renforcer ſes troupes du Milanois. Il en ôta le commandement à Fernand Gonzague, Duc de Mantoue, & le donna au Duc d'Albe, Général bien ſupérieur à Gonzague, & qui ne devoit pas craindre, comme celui-ci, de ravager le Montferrat pour en chaſſer les François. Le Maréchal avoit paſſé une partie de l'hiver à Caſal, & il y avoit fait très-commodément ſubſiſter ſon armée; mais alors il ſe crut obligé de ſe retirer, d'autant plus qu'il apprit que la ville de

Sienne s'étoit enfin rendue aux Impériaux, malgré la belle défenſe du brave Montluc : cependant Briſſac, en ſe retirant, prit ſes meſures, non ſeulement pour réſiſter aux ennemis, mais même pour tomber ſur eux, s'il en trouvoit l'occaſion. Le Roi, pour tout ſecours, lui avoit envoyé une belle épée dont il s'étoit lui-même ſervi à la guerre l'année précédente ; c'étoit un préſent beaucoup plus honorable qu'utile ; mais le Monarque ſavoit, par expérience, que Briſſac avoit des reſſources pour ſe paſſer des ſecours qu'il demandoit, qu'on lui promettoit, & qu'on finiſſoit toujours par ne lui pas donner. Il eut de l'avantage, dans pluſieurs eſcarmouches, contre les troupes Impériales ; il penſa ſurprendre la ville de Valence ; il avoit déjà pris toutes ſes meſures pour cet effet, & il y auroit réuſſi, ſans une crue ſubite du Pô, qui dérangea ſes projets. Il en forma de nouveaux, & pour encourager ſes troupes à les exécuter, il leur fit diſtribuer quelque argent, dont une partie lui fut fournie par la rançon d'un Comte de Chalant, Seigneur puiſſant & riche, qu'il avoit fait priſonnier, & le reſte par une taxe qu'il mit ſur les trois Etats de Piémont, & que ceux-ci payerent volontiers par attache-

ment pour leur Gouverneur. Enfin il lui vint de France, à compte de tant de sommes promises, quelques deniers qui à peine suffirent pour payer les Suisses & les Italiens, qui étoient prêts à déserter tous, & pour acheter des souliers à toute l'armée.

Le Duc d'Albe, voulant agir de son côté, résolut d'assiéger la ville de Santia, la plus avancée des places du Maréchal, du côté du Milanois, & la mieux fortifiée. La garnison étoit composée de deux mille cinq cents soldats François, ayant à leur tête Bonnivet, Colonel-Général de l'infanterie Françoise en Piémont; six cents fantassins Allemands ou Lansquenets, & autant d'Italiens, commandés par Louis de Birague, Colonel de l'infanterie étrangere, & une troupe de cavalerie Albanoise. Se trouvant ainsi en état, non seulement de soutenir les attaques, mais de faire des sorties, la garnison de Santia en fit plusieurs avec assez de succès pour intimider les assiégeans. A la faveur d'une de ces sorties, *Gonnor* (qui étoit revenu servir avec son frere) trouva moyen de se jeter dans la place avec un renfort assez considérable. Mais ce n'étoit pas assez : le Maréchal annonça qu'il se pré-

paroit à marcher avec toute son armée pour délivrer la place. Il forma même un ordre de bataille particulier, & des dispositions nouvelles pour combattre, & régla ses préparatifs en conséquence. Comme il vouloit en même temps porter des secours de toute espece dans Santia, & y faire entrer des hommes, des vivres, & des munitions de guerre, il avoit un assez grand nombre de chariots tout prêts, qui devoient être placés entre les différens corps ou bataillons de son armée, & si-tôt que ceux-ci auroient attaqué & dissipé ceux des ennemis qui se seroient trouvés devant eux, ils devoient pénétrer dans la place, escortés & suivis par des arquebusiers à cheval. Cette belle & singuliere disposition, annoncée de bonne heure, produisit deux grands effets. Le bruit en étant venu jusques en France, les mêmes Princes & Seigneurs, qui, quatre ans auparavant, étoient déjà passés en Piémont pour partager les exploits du Maréchal de Brissac, y revinrent avec la même diligence. On y revit de plus le Duc d'Enguien & celui de Châtelleraut, avec le Prince de Condé, le Duc de Nemours, & celui d'Aumale même, qui oublia, dans ce moment, le

déſagrément que ſa négligence à retourner en Piémont lui avoit fait éprouver un an auparavant. Mais aſſurément ce qui arriva de plus glorieux & de plus heureux au Maréchal, c'eſt que ces diſpoſitions découragerent abſolument les aſſiégeans. Le Duc d'Albe ſe retira honteuſement de devant Santia; ſes compatriotes mêmes & ſon armée lui reprocherent long-temps cette retraite; & du Villars nous apprend qu'elle donna lieu à un proverbe Eſpagnol qui fut en vogue au moins juſques à la fin de cette guerre. Quand un ſoldat Eſpagnol vouloit reprocher à un autre qu'il étoit un poltron, il lui diſoit: *Tu es mas Vegliacco que la retirada da Santia.*

Le Maréchal envoya Tilladet en France, pour rendre compte au Roi de cette heureuſe aventure, & lui annoncer que, pour en profiter, il alloit former le ſiége de Vulpian, que les ennemis avoient fortifié. Ce projet fut très-approuvé, ſurtout des Princes, qui ainſi ne perdirent pas l'eſpérance de ſe ſignaler. Le Duc d'Aumale demanda avec inſtance au Maréchal d'en être chargé ſous ſes ordres, & il l'obtint. Tous les jeunes Seigneurs François l'y ſuivirent, & le Maréchal ſe

campa à portée de juger de leur conduite, & de voir à quel point ils avoient profité de ses exemples & de ses leçons. Il éprouva bientôt qu'ils avoient besoin d'en recevoir de nouvelles. A peine les batteries des assiégeans & des assiégés eurent-elles tiré pendant deux jours, que cette brillante jeunesse voulut monter à l'assaut. Un vieux Officier, nommé *Dunault*, leur représenta que le parti qu'ils prenoient avoit de grands inconvéniens. » Tu as » donc peur, lui dirent les Volontaires. » Non, Messieurs, répondit-il, & pour » preuve, j'irai si avant, qu'aucun de vous » n'osera me suivre «. Effectivement il se fit tuer sur la breche. Les jeunes Seigneurs n'eurent pas le même sort; mais leur audace fut de la plus parfaite inutilité : ils furent repoussés avec grande perte de leur gens. Le Duc d'Aumale avoit pris, pour faire cette échauffourée, le moment où le Maréchal étoit malade : cependant il étoit à portée d'entendre de son lit le bruit du canon de la place assiégée. Il se douta, au bruit des coups qui se succéderent pendant une heure & cesserent tout-à-coup, que les jeunes Seigneurs avoient fait quelque étourderie : il le dit au Vidame de Chartres, qui étoit auprès

de lui, & cette conjecture ne fut que trop vérifiée. Le Maréchal ne s'amusa pas à faire aux plus coupables des reproches directs; mais il les adressa au Baron de Chepy, qui faisoit au siége les fonctions de Chef des Ingénieurs & des Artilleurs. Le Baron étant venu lui rendre compte de l'état des travaux, tandis que les Princes étoient dans sa chambre, Brissac, en Courtisan habile, lui reprocha la lenteur avec laquelle les tranchées & les mines avançoient, tandis qu'on s'amusoit à faire des coups de main inutiles & dangereux. Le Baron lui répondit que les tranchées & les sapes ne pouvoient pas encore être perfectionnées, vu le peu de temps qui s'étoit écoulé depuis qu'elles étoient commencées; & que si l'on n'avoit pas attendu que les travaux fussent entiérement achevés pour tenter un assaut, ce n'étoit pas sa faute. Alors Brissac, en lui donnant de nouvelles instructions, fit, d'une façon indirecte, sentir tout leur tort à ceux qui étoient véritablement coupables. Enfin les mines & les sapes continuerent à être poussées avec autant d'attention que de pareils travaux en méritoient; & ce ne fut que lorsque tout fut en état, qu'on se prépara véritablement à un assaut. Les ennemis, qui s'en

apperçurent, demanderent à capituler, mais déclarerent que ce n'étoit qu'au Maréchal de Briſſac ſeul qu'ils vouloient ſe rendre. Briſſac, en étant informé, & voulant ménager la délicateſſe du Duc d'Aumale, prit le parti de ſe faire porter dans la tente du Duc. Les Députés des aſſiégés s'y étant rendus : » Meſſieurs, » leur dit-il, c'eſt Monſieur le Duc » d'Aumale qui, par ſa bravoure, vous a » mis dans le cas de vous rendre aujour- » d'hui ; ma maladie ne m'a pas permis » de le ſeconder comme je l'aurois déſiré; » c'eſt lui qui dictera les articles de la » capitulation que vous demandez; mais, » puiſque vous avez déſiré de me voir, » j'y ſerai préſent «. Après quelques difficultés, la capitulation fut en effet ſignée.

Vulpian étant pris, le Maréchal réſolut de faire marcher l'armée plus loin; mais ſa ſanté ne lui permettant pas de la ſuivre, il voulut en donner le commandement au Seigneur de Thermes, dont la bravoure & la prudence lui étoient également connues. Les Princes & les Seigneurs en murmurerent, & menacerent même de retourner en France ; mais Briſſac avoit tout prévu. Dès le commencement de ſa maladie, il avoit écrit au Roi que, s'il

ne pouvoit continuer ſon ſervice en perſonne, il ne croyoit pas pouvoir confier ſes troupes en de meilleures mains qu'en celles du brave & ſage de Thermes. Le Monarque avoit approuvé ce choix, & écrit de ſa main, qu'il ſauroit très-mauvais gré à ceux qui voudroient le critiquer. Cette lettre, communiquée aux mécontens, les obligea à ſe taire. L'armée marcha du côté du pont de Sture; mais ayant fait reconnoître ce poſte, le Duc d'Aumale lui-même jugea qu'il n'étoit pas à propos de l'attaquer. Les troupes ſe logerent & camperent dedans & autour de Caſal; enfin le Duc d'Aumale ayant demandé les ordres du Maréchal, qui étoit toujours à Turin, il lui manda d'attaquer Moncalvo, qui fut emporté. L'armée Françoiſe, continuant de s'avancer vers les frontieres du Milanois, ſe trouva bientôt en préſence de celle du Duc d'Albe. Pendant que les deux armées s'obſervoient, le Marquis de Peſcaire, Seigneur de la premiere qualité, & un des principaux Officiers de l'armée Eſpagnole, envoya propoſer au Duc de Nemours de lui accorder l'honneur de courir une lance guerriere contre lui, dans un lieu qu'il lui indiqua, en le prévenant qu'il auroit avec

lui trois Gentilshommes Espagnols, & que M. de Nemours pouvoit, de son côté, y amener trois François. On juge bien que la proposition fut acceptée, mais seulement après que le Duc de Nemours en eut obtenu la permission de son Général. Il courut, pour cet effet, en personne à Turin. Brissac le félicita sur ce qu'il trouvoit une si belle occasion de signaler sa valeur; en même temps il lui conseilla de prendre une bonne armure, & le pria d'accepter la sienne même, qu'il lui fit essayer en sa présence. Le jeune Prince n'osa le refuser, quoique la mode fût passée de se charger de ces vieilles & lourdes armures, auxquelles les anciens Guerriers étoient accoutumés. Mais le jour & le moment du combat étant venus, il s'équipa d'une façon plus commode & plus leste, mais moins sûre que celle qui lui avoit été prescrite par le Maréchal, & les trois jeunes guerriers François qui l'accompagnerent, suivirent son exemple. Pescaire, au contraire, & les siens s'étoient mieux munis contre les coups de leurs adversaires. A la premiere passe, le jeune Vassé fut atteint à l'épaule par Malespine, Gentilhomme Italien du parti de Pescaire, & reçut un si rude coup, qu'il en mourut; Mavoas, Gentilhomme

Gentilhomme Provençal, fut renversé par l'Espagnol Don Garcia, &, en tombant, se rompit le cou ; il n'y eut que le Capitaine Monchat qui eut le bonheur d'atteindre Don Caraffe, neveu du Pape, au défaut de sa cuirasse, & lui passa sa lance au travers du corps. Quant au Duc de Nemours, sa seule adresse & son agilité le sauverent de la lance de Pescaire, qui ne l'atteignit qu'en biaisant. Mais cette petite affaire, dans laquelle il périt deux François contre un Espagnol, dut faire sentir au Duc de Nemours & à ses compagnons, qu'ils avoient eu tort de ne pas suivre les sages conseils du Maréchal de Brissac.

A ce combat particulier en succéderent plusieurs autres plus généraux & plus décisifs. Le premier fut un combat de cavalerie aux environs d'une cassine près le pont de Sture. Montmorenci - Damville s'y conduisit avec autant de sagesse que d'intrépidité; l'avantage fut très marqué de son côté. Le second fut une véritable bataille dans laquelle les Impériaux furent défaits. Ils voulurent s'emparer d'un petit Château nommé *Gattinara*, dans lequel nous avions environ deux cents hommes. Toute leur armée marcha pour cette expé-

dition. Ludovic Birague en étant prévenu, en avertit le Maréchal, & lui fit sentir que nous pourrions aisément prendre leur armée en flanc pendant cette marche. Brissac, qui commençoit à être un peu rétabli de sa maladie, accourut, se mit en personne à la tête de son armée, & défit si complétement les ennemis, que, dès ce moment, les desseins du Duc d'Albe furent anéantis. Il sépara les restes de son armée, & se retira lui-même à Milan : ainsi la campagne de 1555 se termina glorieusement pour les armes de France.

Ce fut pendant le cours de cette campagne, que le Maréchal donna un singulier exemple en la personne d'un brave Officier qui avoit commis une faute grave contre la discipline. Il voulut sans doute montrer encore dans cette occasion aux jeunes Princes & Seigneurs qui s'instruisoient à son école, combien il est nécessaire de maintenir la subordination en même temps que l'on récompense la valeur. Le Capitaine Boisy, bâtard de la Maison de Gouffier, étoit brave, mais inconsidéré. On assiégeoit une petite place nommée *Vignalle ;* on avoit déjà fait une breche, mais qui ne paroissoit pas encore prati-

cable. Boisy, dont la troupe étoit rangée en bataille à quelque distance du fossé, quitte ses drapeaux avant que d'en avoir reçu l'ordre, &, une arquebuse à la main, traverse le fossé, monte sur le rempart ennemi, &, tirant son épée, s'y maintient quelque temps. Ses compagnons, excités par son exemple, le suivent les uns après les autres; insensiblement toute la troupe entre dans la ville & s'en empare; la place fut prise avant que le Maréchal s'en doutât. Dès qu'il en fut instruit, il y courut, & s'occupa du soin d'arrêter le pillage qui étoit déjà bien avancé. Cependant il s'informe comment on a pu pénétrer si aisément dans Vignalle: on le lui apprend, en lui faisant les plus grands éloges de la valeur de Boisy. Loin d'en paroître satisfait, il le réprimande avec sévérité, le fait arrêter & conduire dans les prisons de la ville qu'il vient de prendre. Peu de jours après il fait assembler le Conseil de guerre, & veut qu'il soit jugé à la derniere rigueur; enfin il le fait condamner à mort en sa présence & le jour même qu'il avoit choisi pour distribuer des récompenses aux Officiers & aux soldats qui s'étoient distingués au siége de Vulpian. Le jugement étant rendu, on

lui amene le coupable. Celui-ci s'écrioit qu'il étoit bien malheureux de n'être pas mort ſur la breche, puiſqu'il étoit deſtiné à périr par la main d'un Bourreau. » Oui, Boiſy, lui dit gravement le Maréchal, vous êtes condamné, mais en vertu du pouvoir que j'ai reçu du Roi, je vous fais grace ; reprenez votre rang parmi vos camarades «. Dès le ſoir même, le Maréchal diſtribuant des chaînes d'or à tous ceux qui s'étoient diſtingués, en donna une de cent écus à Boiſy, ſur laquelle étoit écrit que la conquête de Vignalle étoit due à ſa bravoure.

L'année ſuivante 1556, le Maréchal obtint enfin la permiſſion de faire un voyage en France. Il fut d'abord reçu du Roi avec les diſtinctions que méritoient ſes anciens ſervices, & particuliérement ceux qu'il rendoit depuis cinq ans dans le Piémont. Mais quand il fut queſtion des nouveaux ſecours d'argent & de troupes qu'il demandoit, il éprouva les plus cruels refus : au contraire on lui communiqua des projets bien différens de ceux qu'il avoit conçus pour le bien de l'Etat. Le Duc de Guiſe, profitant de ſon crédit, avoit obtenu l'aveu du Roi & du Conſeil, pour paſſer dans le

Royaume de Naples, avec l'espoir d'en faire la conquête, & peut-être l'ambition de la conserver pour lui-même. Ce projet de conquête étoit l'effet de la politique & d'une intrigue de Cour. Le Cardinal de Lorraine favorisoit les vûes ambitieuses de son frere; & le Connétable de Montmorenci, qui partageoit la principale faveur avec la Maison de Guise, n'étoit pas fâché de laisser partir le Duc pour une expédition éloignée & périlleuse. Il y avoit une ligue du Roi avec le Pape & le Duc de Ferrare, sur lesquels le Conseil du Roi paroissoit compter beaucoup. Cependant si les Ministres d'alors eussent été de bonne foi, ils auroient senti tous les inconvéniens de l'idée qu'ils favorisoient. Pour Brissac, qui parloit toujours avec vérité & franchise, conformément aux loix de l'honneur & aux droits de la raison, il le désapprouva, & ne cacha point au Roi sa façon de penser. Mais le Monarque même, quoique le traitant avec bonté, lui dit pour toute réponse: » Maréchal, partez pour le » Piémont, vous y serez bientôt joint par » belle & bonne compagnie «. Il fallut bien obéir & partir. En arrivant à Turin, il apprit avec chagrin la mort de Bonnivet,

ſon parent & ſon ami, dont il avoit éprouvé la valeur & l'intelligence depuis pluſieurs années. Il fut queſtion de remplir la place de Colonel-Général de l'infanterie, que ce brave Officier occupoit; il choiſit, avec l'agrément du Roi, le Vidame de Chartres, choix malheureux, comme nous le verrons par la ſuite. Ayant fait ſes diſpoſitions pour recevoir le Duc de Guiſe & les Officiers qui devoient paſſer avec lui, il ne tarda pas à voir arriver ce Seigneur même à Turin; il l'y traita avec nobleſſe & magnificence, &, dans les conférences qu'il eut avec lui, il ne lui cacha pas combien il auguroit mal de ſon expédition à Naples; l'on ſent bien pourtant que c'étoit ſans eſpérance de l'en diſſuader, il n'étoit même plus temps d'y réuſſir. A la ſuite du Duc de Guiſe, étoient le Duc d'Aumale & le Marquis d'Elbœuf, ſes freres, la Châtre & Tavannes; Montmorenci-Damville y arriva auſſi en même temps, mais il ne ſuivit pas le Duc de Guiſe plus loin. Damville, jeune encore & animé du déſir d'acquérir de la gloire, avoit d'abord été ſéduit par tout ce que l'on diſoit à la Cour, des avantages qui pourroient réſulter de l'expédition de Naples;

il avoit demandé à y aller ; mais il avoua à Briſſac, que ſon pere, en lui accordant la permiſſion de ſe rendre à Naples, lui avoit découvert ſa véritable façon de penſer ſur cet objet. » Allez, mon fils, » lui avoit-il dit, mais ne comptez pas » être auſſi heureux ſous M. de Guiſe » que ſous M. de Briſſac. D'ailleurs, dites » à votre nouveau Général que je le favo» riſerai, autant qu'il me ſera poſſible, » dans ſes deſſeins, mais que je le ſup» plie de n'avoir aucune confianee dans » les promeſſes du Pape &. des Cardi» naux, car leurs belles paroles s'éva» nouiront en fumée; leur affection, toute » bouillante d'amour & d'honneur, ne » ſera au fond que déguiſement & fardée » diſpoſition. Ils ſeront ouvertement ar» rêtés (*réſolus*) à quitter le parti ſuivant » le pli & l'adreſſe bonne ou mauvaiſe » que les affaires pourront prendre. Tout » le ſecours & l'aſſiſtance qu'il en recevra, » ſeront belles paroles & peu de ſubſtan» ces pour le ſoulagement de l'armée, » laquelle par ce moyen aura beaucoup à » ſouffrir; enfin, que M. de Guiſe ſe » ſouvienne, s'il lui plaît, de ne com» mettre jamais le total des affaires au » haſard de la fortune, & de n'appeler à

» son Conseil que des François qui ne » peuvent avoir autre intérêt que celui » de leur Maître «. Ce discours du Connétable n'eût peut être pas encore dissuadé Damville de passer à Naples ; mais le Roi même lui parla encore plus positivement. » Damville, lui dit-il, tu as tort » de quitter M. de Brissac & le Piémont, » pour suivre M. de Guise ; l'apprentis- » sage que tu as fait si honorablement » sous le Maréchal, doit t'engager à » l'aimer & à le respecter «. Ces derniers mots déciderent Damville à ne pas aller plus loin que le Piémont ; il resta donc encore cette campagne auprès du Maréchal. Brissac étoit trop bon citoyen, pour nuire à une expédition entreprise par ordre du Roi, quoiqu'il la blâmât. Il rendit au Duc de Guise & à ceux qui le suivoient, le plus important service, car ce fut pour favoriser son passage qu'il fit faire un mouvement à toute son armée, entra dans le Milanois, s'empara d'Alexandrie & de Valence, & menaça Milan même. L'alarme fut très-grande dans cette ville ; le Duc d'Albe rassembla ses troupes à la hâte, &, pendant ce temps, le Duc de Guise, avec sa petite armée, qui n'étoit presque composée que de Suisses & de

Grisons, longeant le Pô, parvint à Plaisance, Parme, les Etats du Duc de Ferrare, & enfin dans la Romagne. Ce n'étoit pas assez d'avoir facilité le passage du Duc de Guise, il falloit encore empêcher les ennemis de le suivre : pour cet effet, Brissac continua de les occuper vivement dans le Milanois; il garda le cours du Pô, &, pour s'y maintenir plus facilement, il s'occupa à fortifier Valence. Dans cette position, il pouvoit faire plusieurs grandes entreprises, & le Conseil du Roi étoit assez disposé à les lui ordonner; mais en même temps on lui refusoit les moyens qu'il jugeoit nécessaires pour en venir à bout. Il avoit reçu quelque argent & quelques renforts de troupes pour favoriser le passage du Duc de Guise dans la Romagne; & cet objet étant rempli, on cessoit de fournir aux dépenses nécessaires pour tout ce qu'on vouloit qu'il fît, fortifier Bassignana & Valence, s'emparer d'Asti, de Tortone, & faire de nouvelles levées de Suisses. Le Maréchal envoya, à deux reprises différentes, Boivin-du-Villars à la Cour, pour faire à ce sujet les plus vives représentations; mais quoique le Roi reçût très-bien le Secrétaire du Maréchal, l'appelât l'ami Boivin, & l'assu-

rât de sa tendre amitié pour son Maître, il n'obtint cependant rien : Brissac avoit trop d'ennemis dans le Conseil. Cependant il battit les Impériaux en différentes occasions, reprit Valfreniere, qui étoit défendu par une garnison de quinze cents soldats Espagnols & Italiens. Enfin le retour de son Secrétaire l'ayant convaincu qu'il n'obtiendroit pas ce qu'il demandoit, il ne laissa pas de faire encore les plus grands efforts, & la premiere entreprise qu'il forma fut sur la ville de Quiéras.

Ce fut au siége de cette ville que le Vidame de Chartres (1) commença à prouver au Maréchal qu'il s'étoit bien trompé dans le choix qu'il avoit fait de lui pour Colonel-Général de l'infanterie de son armée. Quiéras ayant été vivement battu avec vingt pieces de gros canon, il se trouva qu'on y avoit fait deux breches, l'une en haut, & l'autre en bas de la riviere de Sture. Le Maréchal résolut de donner l'assaut des deux côtés à la fois ; il se chargea de commander lui-même l'une de ces attaques, & confia le soin de l'au-

(1) Il s'appeloit *François de Vendôme*. Il fut le dernier de son illustre Maison ; il descendoit, au dix-neuvieme degré, d'un ancien Comte de Vendôme, du temps de Hugues Capet. Il mourut en 1562.

tre au Vidame, qui devoit s'avancer en même temps que lui au ſignal convenu : mais Briſſac ayant exécuté ſon projet du côté qu'il le devoit, & voyant que ſon Colonel - Général ne faiſoit point avancer ſes troupes, il y courut, leur donna l'ordre lui-même, fit attaquer, & la place fut emportée : après cela, le Maréchal fit au Vidame des reproches aſſez vifs ; il étoit bien perſuadé que ce n'étoit pas faute de bravoure, mais par préſomption, que le Vidame avoit manqué d'exécuter ce qui lui étoit preſcrit. Cependant cette aventure fit perdre au Vidame toute la confiance de ſon Général. De ſon côté, ce jeune Seigneur, qui étoit vindicatif, conſerva de la rancune contre Briſſac, & ne lui pardonna jamais. Il prit en averſion le Baron de Chepy, brave & galant homme qui ſervoit depuis long-temps ſous Briſſac de Meſtre-de-Camp (c'eſt ce qu'on appelleroit aujourd'hui *Major - Général*). Il chercha à lui donner du déſagrément, & excita contre lui, dans l'infanterie, une eſpece de révolte que le Maréchal appaiſa auſſi-tôt qu'il en eut vent.

Briſſac, après avoir pris Quiéras, marcha à Coni, pour en faire le ſiége ; mais, encore par la faute de ſon Colonel-Géné-

ral, l'investissement ne fut pas assez tôt formé pour empêcher que les ennemis n'y jetassent du secours. Cependant, après la prise de quelques Châteaux, la ville fut entiérement bloquée. Après qu'elle eut été battue pendant quelques jours, Brissac ordonna l'assaut, & on se prépara à y monter de deux côtés comme à Quiéras; l'imprudence & peut-être la méchanceté du Vidame rendirent encore ces mesures infructueuses. Chepy étoit chargé d'une de ces attaques; au moment qu'il montoit à la breche, il fut tué d'un coup d'arquebuse; & l'on soupçonna que ce fut par derriere. Le Vidame, qui avoit plus de témérité que de conduite, brusqua la seconde attaque avec tant de précipitation & un si grand désordre, qu'il fut repoussé. On y perdit beaucoup de monde, & le Maréchal fut obligé d'y venir en personne pour faire retirer les troupes. Il se mit dans une furieuse colere contre le Vidame, & ne s'occupa plus qu'à lui faire repasser les monts, & à se débarrasser d'un second aussi dangereux.

Le Duc de Pescaire étant venu en force, dans le dessein de faire lever le siége, le Maréchal fut obligé de l'abandonner, pour faire tête au Général Espagnol, & il l'obli-

gea à se retirer du côté de Savone. Brissac renonçant, pour ce moment, à prendre Coni, marcha avec son armée dans la plaine, entre Saluces & Fossan, & fit former le siége de cette derniere place par le brave M. de Thermes; mais étant retombé malade, il fut forcé de se retirer à Saluces.

Tandis que de Thermes & Damville remplissoient parfaitement la commission qui leur avoit été confiée, le Maréchal reçut la funeste nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin. Cet événement avoit jeté le Roi & toute la France dans l'accablement. Comme je l'ai dit un peu plus haut dans ce Volume, le Connétable de Montmorenci y avoit été blessé & pris prisonnier, & le Maréchal de Bourdillon avoit eu bien de la peine à rassembler les restes de l'armée & à les disperser dans les villes de Picardie. Le Roi, & le Cardinal de Lorraine, qui formoit alors tout son Conseil, vu l'éloignement du Duc de Guise, crurent alors devoir rassembler autour d'eux tout ce qui restoit à la France de forces, de troupes, & de Généraux. Ils écrivirent au Maréchal de faire repasser dans le Royaume tous les Suisses qui étoient dans le Piémont, au nombre de quatre ou cinq mille, de plus

quatre compagnies de gendarmerie, & autant de cavalerie légere, avec M. de Thermes & Montmorenci-Damville. Le Roi ajoutoit, que quant à lui, Maréchal, on le laissoit en Piémont, persuadé que sa seule présence étoit suffisante pour y maintenir les affaires en bon état, malgré la diminution de ses forces.

Brissac commença par communiquer ces ordres à MM. de Thermes & Damville, qui partirent aussi-tôt avec quelques troupes de cavalerie; mais il les fit suivre de près par Boivin-du-Villars, chargé d'une belle & longue dépêche, dans laquelle le Maréchal employoit toute son éloquence, pour consoler le Roi du malheur qui venoit de lui arriver, lui représentoit qu'il n'étoit pas sans remedes, lui indiquoit plusieurs moyens pour rétablir l'armée & même les finances; mais il ajoutoit que ce seroit apporter un mauvais remede aux maux présens, que de dégarnir le Piémont des troupes qui lui étoient nécessaires; que ce seroit donner entrée aux ennemis dans le Royaume par une autre porte que celle que l'on s'occupoit de leur fermer; qu'il étoit indispensable, pour la conservation du Piémont, d'y conserver les Suisses qui s'y

trouvoient; mais qu'il avoit fait partir deux Capitaines de cette Nation, pour faire dans leur pays de nouvelles levées, que l'on feroit aussi-tôt passer en France. Brissac avoit chargé son Secrétaire d'ajouter de vive voix bien des choses qu'il n'avoit pas voulu écrire dans sa dépêche. Du Villars nous assure qu'il s'acquitta de cette commission dans toute son étendue, & qu'il fut écouté & parfaitement bien reçu du Roi. Le Monarque lui répéta plusieurs fois que si le Maréchal n'étoit pas si nécessaire en Piémont, il l'auroit mandé auprès de lui, le regardant comme également propre à le servir en qualité de Ministre & de Général.

Ces belles paroles furent tout ce que Boivin-du-Villars rapporta de consolant à son Maître, qui, pendant le cours des deux années 1558 & 1559, pendant lesquelles il commanda encore en Piémont, n'eut plus d'autre satisfaction que celle que goûte un honnête homme, un bon citoyen, un brave Militaire, & un Général sage & éclairé, en se roidissant contre tous les obstacles, soutenant les efforts d'un ennemi supérieur à lui, & empêchant la ruine totale des affaires & des troupes qu'il commande, quand il ne

peut les rendre victorieuses & conquérantes. Les ennemis reprirent quelques petites places ; mais Brissac conserva du moins les principales, en fit lever, à diverses reprises, le siége aux Espagnols, & battit ceux-ci quand ils voulurent trop s'avancer dans le Piémont. Il les défit, entre autres, dans ces mêmes champs de Cérisolles, où, quelques années auparavant, le Comte d'Enguien, commandant les troupes Françoises, avoit gagné une fameuse bataille. S'il perdit la ville de Cental, ce fut par la lâcheté d'un Officier, qu'il envoya en France pieds & poings liés, pour y être puni comme il le méritoit. Il eut encore le malheur de perdre Montcalvo ; mais il força les Espagnols à lever le siége de Casal, découvrit une conspiration qui devoit lui faire perdre Valence, & conserva cette place. C'étoient assurément les plus grands succès qu'il pût se procurer, ayant si peu de troupes & étant totalement dénué d'argent ; car il avoit beau écrire & envoyer en Cour, se plaindre, crier, il n'obtenoit rien. Le Duc de Guise, qui étoit revenu de Naples sans aucun succès, & le Cardinal, son frere, qui gouvernoient absolument l'Etat pendant la prison du Connétable, lui

lui refusoient tout secours, & le Vidame de Chartres le décrioit & lui nuisoit de toutes ses forces. Cependant il commença la campagne de 1559 avec le même courage qu'il avoit fait les précédentes. Il eut quelques avantages, & ne put s'empêcher d'essuyer quelques pertes. Le Connétable étant sorti de prison, lui fit passer quelque argent & des renforts de troupes; mais en même temps le Maréchal apprit qu'il étoit réellement question de paix. Il dépêcha encore une fois Boivin à la Cour, pour prévenir le Roi contre la reddition totale du Piémont. Il fit sentir combien il étoit essentiel de conserver ce pays, si la France ne vouloit pas renoncer à tout espoir de pénétrer jamais en Italie. Ces remontrances furent inutiles, la paix fut conclue, & le Traité signé au Cateau-Cambresis. Cette paix fut certainement honteuse à beaucoup d'égards; & elle le parut sur tout au Maréchal, parce que le Piémont étoit restitué au Duc de Savoie. La France devoit rester en possession de cinq villes dans ce pays; mais ce reste de possession paroissoit bien foible à celui qui, depuis plus de huit ans, commandoit absolument dans le Piémont, le Montferrat, & toutes leurs appartenances. Cependant

il fallut bien y souscrire. Le Maréchal lui-même alla au-devant du Duc de Savoie, & lui rappela qu'il n'avoit pas tenu à lui, que son pere & lui-même par conséquent n'eussent été rétablis six ans plus tôt dans leurs Etats.

Ici finissent les Mémoires de Boivin-du-Villars, qui présentent les plus beaux traits de la vie militaire du Maréchal de Brissac : ce que je pourrois ajouter pour achever l'Histoire de ce grand Général, n'est pas, à beaucoup près, aussi intéressant. Henri II mourut cette même année 1559, & l'évacuation du Piémont ne se fit qu'après sa mort. Elle souffrit de grandes difficultés, & causa bien du chagrin au Maréchal. Les troupes, que l'on prétendit licencier sans les payer, voulurent se révolter ; le Maréchal, après avoir épuisé toutes ses ressources, vendu sa vaisselle d'argent, ses meubles & ses équipages pour les payer, fut obligé d'user, tantôt de douceur & de persuasion, tantôt de sévérité, pour renvoyer les Suisses chez eux, & ramener en France ces vieilles bandes Françoises, qui s'honoroient d'avoir combattu si long-temps en Piémont sous ses drapeaux, & que l'on appela, à cause de cela, *Bandes Pié-*

montoises. Le Régiment de Piémont, encore subsistant, se fait gloire de représenter cet ancien corps de troupes.

Le Maréchal arriva à la Cour tout au commencement du regne de Charles IX. Il la trouva dans la plus grande agitation; mais en général le parti des Guises y dominoit. Brissac ne voulant être ni leur courtisan, car il ne les aimoit pas, ni rebelle, eut la politique de se mêler peu des affaires. On le nomma Gouverneur de l'Isle de France, puis de la Picardie. Il n'accepta ces beaux titres, pour ainsi dire, que par honneur. D'ailleurs il se fit gloire d'être toujours bon Catholique. Lorsque le Duc de Guise eut été assassiné par Poltrot, en 1563, au siége d'Orléans, le Maréchal ne put se dispenser d'accepter le commandement de l'armée du Roi; mais ce ne fut que pour la séparer presque aussi-tôt, en conséquence du premier Edit de pacification. La même année, il tomba malade à Paris, & y mourut le 30 Décembre suivant, laissant, de son mariage avec Charlotte d'Esquetot, deux fils & deux filles. Le premier de ses fils fut tué fort jeune à la guerre; le second fut Maréchal de France, & ce fut lui qui remit la ville de Paris sous l'obéissance du Roi Henri IV.

Artus de Cossé, connu sous le nom de *Gonnor*, frere cadet du premier Maréchal, fut élevé à la même dignité en 1567 : ainsi, le seizieme siecle a vu trois Maréchaux de France du nom illustre de Cossé-Brissac.

Les bornes que je me suis prescrites pour les Volumes de la Lecture des Livres François, me forcent à remettre au tome suivant l'examen de plusieurs autres Livres historiques & théoriques concernant la guerre. Ils m'occuperont encore pendant tout le vingt-huitieme Volume. Mais je ne crains point d'ennuyer mes Lecteurs, en achevant de parcourir avec eux les Ouvrages écrits durant un siecle entier, sur une matiere aussi intéressante. Ils ne peuvent manquer de trouver, dans les Livres de simple théorie, quelques notions utiles, & dans ceux historiques, des détails aussi attachans qu'instructifs, puisqu'ils rappellent les faits les plus importans de nos guerres, & qu'ils sont rapportés par des Auteurs qui ont suivi la profession des armes; presque tous ont commandé avec gloire les armées Françoises.

Fin du vingt-septieme Volume.



TABLE
DES MATIERES

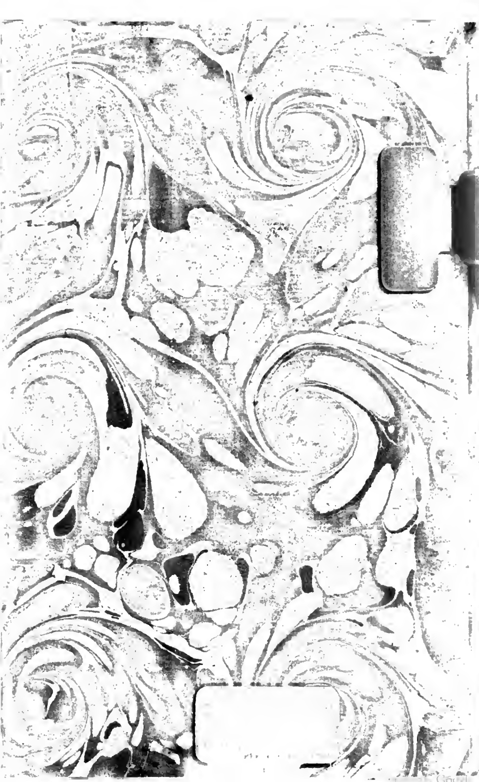
Contenues dans le vingt-feptieme Volume.

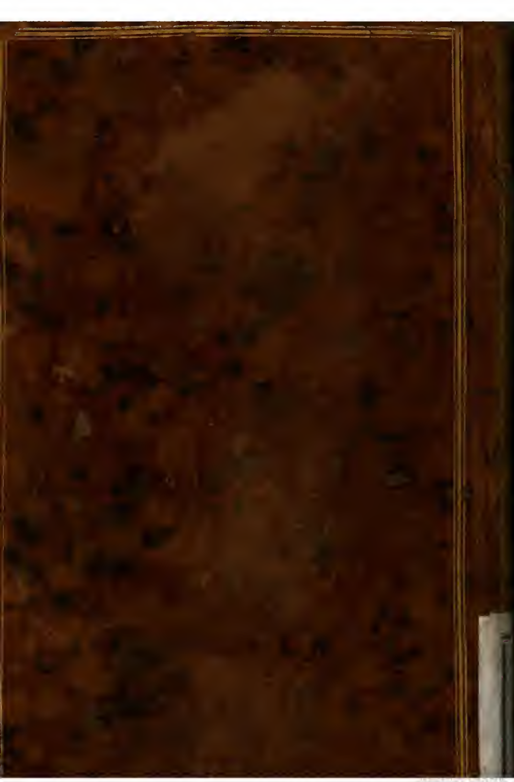
FIN de la Table du vingt-feptieme Volume.

627870

Digitized by Google






Digitized by Google